

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

au sujet d'Albert CAMUS,

écrivain français

(1913-1960)

une vue d'ensemble

où sont examinés :

l'homme (pages 2-11)

le praticien du théâtre (pages 12-16)

l'écrivain (pages 16-21) :

- le journaliste (pages 21-24)
- le dramaturge (pages 25-28)
- le romancier et nouvelliste (pages 29-32)

le penseur (pages 32-88) :

- sa réflexion philosophique (pages 33-42)
- sa réflexion esthétique (pages 43-49)
- sa réflexion politique (pages 49-81)
- sa réflexion morale (pages 81-86).

Bonne lecture !

L'homme



Sa mère étant venue de Mahon (localité des îles Baléares), Camus avait le type espagnol : un corps harmonieux, sec, musclé, résistant ; les cheveux très noirs, drus, bien plantés, lissés en arrière ; un beau visage maigre ; un teint légèrement cendré ; des joues longues et pleines ; un nez proéminent ; des prunelles où le jaune et le vert luttaient avec le gris ; un regard triste et doux, d'une grande intensité, tour à tour grave ou ironique, un brin canaille, toujours pénétrant, vigilant et direct, souvent tourné vers l'intérieur, parfois empreint d'une méfiance lointaine. Aux rares moments où il se livrait, il avait un sourire de légère ironie. Il avait une voix mate, chaude et bien timbrée, légèrement teintée d'accent méditerranéen, légèrement obstruée, un peu sourde. Ses mains, bien dessinées, avaient des gestes expressifs et précis, sans toutefois les excès des Français d'Algérie qui, joignant sans cesse le geste à la parole, étaient souvent démonstratifs, exubérants, criards. Lui savait écouter, pouvait suivre des propos avec une attention concentrée, un de ses charmes tenant à cet intérêt qu'il accordait aux autres.

Mais il était bien un enfant de l'Algérie, et ses biographes allaient mettre l'accent sur son algérianité et sur l'effet que cette appartenance eut sur sa vision du monde et ses écrits. Grandissant dans « un

pays qui invite à la vie ("L'été à Alger"), il trouva dans la nature méditerranéenne ses racines affectives, et montra une disposition particulière à jouir des richesses qu'elle offre (la mer, le soleil, la lumière, la chaleur, la profusion, le bonheur, l'innocence d'avant le péché originel, les gens [du moins ceux d'origine européenne] vivant sans souci du lendemain, sans souci de ce qui les attendait après la mort), à puiser toute son énergie dans le soleil (c'est un des mots-clés de son univers, une image omniprésente dans son œuvre) et dans la mer, dont il fit des mythes et la source d'une sagesse, d'une invitation faite à l'être humain de jouir de sa seule présence au monde, de son accord avec l'univers. Il allait consacrer à la lumière, aux couleurs et aux parfums du paysage algérien des hymnes imprégnés d'un véritable paganisme que, obsédé sensuel, il écrivit dans ces moments qu'il appelait ses «extases de lucidité», et qui le conduisaient à un état quasiment mystique. Et, de ce fait, certaines de ses pages des recueils "Noces" et "L'été" sont parmi les plus belles de la littérature.

Enfant et adolescent, il goûta les joies du corps au soleil et dans les vagues, fut éperdument amoureux de la vie physique, de la vie en plein air surtout. À l'aise dans sa nudité, il était bon nageur, appréciait les bains de mer, de jour comme de nuit. Il joua au football, au sujet duquel il allait d'ailleurs déclarer, en 1953, dans un entretien donné au bulletin du "Racing Universitaire d'Alger", club dont il fit partie : «Ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et des obligations des hommes, c'est au sport que je le dois. [...] J'appris tout de suite qu'une balle ne vous arrivait jamais du côté où l'on croyait. Ça m'a servi dans l'existence et surtout dans la métropole où l'on n'est pas franc du collier.», propos qui témoignent de l'importance qu'il accordait à ce qu'il considérait comme une véritable école de la vie, sur lesquels il revint en 1959 : «Vraiment le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football».

Il les fréquenta jusqu'à ce que survienne la tuberculose qui lui fit très tôt comprendre que la condition humaine est placée sous le signe du malheur, de la souffrance, de la mort ; qui aiguise chez lui l'importance du sens du prix de la vie ; qui, cependant, n'entama pas son énergie vitale, car, toujours, il eut le goût de la dépense physique, éprouva le besoin d'être en mouvement, y trouvait une impétueuse joie, comme Mersault, son personnage de "La mort heureuse", qui, «bouleversé par la joie, comprend enfin qu'il est fait pour le bonheur». En 1959, dans la préface de son recueil de textes "L'envers et l'endroit", il affirma avoir «de l'énergie», et, en effet, il en explosait littéralement. Et il dut penser à lui quand il indiqua, à propos d'un des personnages de sa nouvelle "Les muets" : «Il inspirait la sympathie comme la plupart des gens que le sport a libérés dans leurs attitudes».

De ce fait, il avait une démarche souple et élégante. Sa fille allait confier : «C'était un ancien gosse des rues. Il se déplaçait comme un chat. C'était un être vivant, en adéquation avec la terre et le ciel». Comme l'indiqua son ami, Jean Daniel, dans "La blessure", ayant le sens du rythme, «il adorait danser et il prétendait aussi savoir le faire un peu mieux que les autres. En fait, il avait surtout plus de vraie joie, plus d'abandon, et, comme en général il avait bu, il ne se regardait pas danser.» Il était même un infatigable danseur qui, vérifiant que sa partenaire pourrait s'accorder avec lui, chaloupait un paso-doble dans un bal populaire, ou se déhanchait au son de la trompette de Boris Vian dans une de ses boîtes favorites de Saint-Germain-des-Prés. Au Brésil, non seulement il assista, à Caxias, à une «macumba», à Recife, à un «bomba-memboi», à Bahia, à un «candomblé», à Rio, à un «frevo», il ne manqua pas de participer aux danses.

Avec son élégante silhouette, il était photogénique, et on a de lui de nombreuses photos émouvantes. Pour Dominique Aury, il paraissait interpréter son propre rôle dans un film inachevé. Marguerite Duras et Peter Brook songèrent sérieusement à lui confier le premier rôle dans le film "Moderato cantabile" qui échut finalement à Belmondo. Et l'ensemble des photos qui ont été prises de lui montre que, en vingt ans, il n'a quasiment pas «bougé», semblant immuable.

Si le désaccord entre lui et Sartre fut philosophique sur le fond, il fut aussi un contraste de physiques : alors qu'il n'avait qu'à paraître pour séduire les femmes, il s'étonna un jour des bavardages dans lesquels le théoricien de l'existentialisme devait se lancer pour tenter de parvenir au même résultat, et celui-ci lui rétorqua : «Tu as vu ma gueule?» ; il ne pouvait donc que détester ce playboy qui ne louchait pas !

L'écrivain italien Dino Buzzati, ayant eu, avec lui, en 1956, une entrevue qu'il raconta dans un article du "Corriere d'informazione" du 5 janvier 1960, déclara avoir craint de rencontrer un écrivain déjà aussi célèbre ; mais il fut rassuré par son «visage de garagiste», par ce que son allure avait de peu

intellectuel, de sportif, de populaire ; puis il le vit, lors de la réception qui suivit, danser sans arrêt ; aussi conclut-il : «Ce soir-là au moins, Camus fut heureux d'être au monde.»

Il aimait toujours les complets chics et de bon goût, car il fuyait les effets tapageurs ; ainsi, en 1954, lors de la représentation du "*Désir attrapé par la queue*" dont il était le metteur en scène, il arborait un élégant costume trois-pièces avec pochette ! Mais, chez lui, il portait le plus souvent une chemise détendue, au col ouvert. D'autre part, cet Algérien transplanté dans une France froide et pluvieuse, s'équipa presque toujours d'un imperméable fripé, un trench-coat de gangster ou de détective privé, à la façon d'Humphrey Bogart dont il avait d'ailleurs déjà l'allure, Jean Daniel ayant pu écrire (dans "*La blessure*") que «dans les années cinquante, Camus ressemblait à un croisement de Humphrey Bogart et de Fernandel» !

On constate, sur ses photos, qu'il était un fumeur invétéré, car, bien souvent, une cigarette (une "Gauloise Disque bleu") pendait élégamment à sa lèvre ! On n'a jamais vu un tuberculeux fumer autant ! Sa fille expliqua : «Il a toujours fumé comme un pompier. Pourquoi se priver quand on se sait condamné par la tuberculose? D'ailleurs, il n'est pas mort de cela !»

* * *

Camus n'avait pas seulement le type espagnol, mais, au moral, manifesta ce que Jean Grenier avait appelé sa «castillanerie» [la Castille étant au cœur de l'Espagne, le Castillan est considéré comme le pur Espagnol], et que, par la suite, il ne manqua pas de revendiquer en s'amusant (on a un bout de film 8 mm, pris par Michel Gallimard, où on le voit exécuter quelques passes de torero avec un foulard, avant d'estoquer un taureau imaginaire), ou en l'affirmant dans ses œuvres. Ainsi :

- En 1950, dans la préface d'"*Actuelles I*", il signala : «*Par le sang, l'Espagne est ma seconde patrie*».
- En 1958, faisant une allocution devant des exilés républicains, il leur déclara : «*Amis espagnols, nous sommes en partie du même sang*.» ("Ce que je dois à l'Espagne").
- En 1959, dans la préface à la réédition de "*L'envers et l'endroit*", il analysa ses origines espagnoles, et le principe de cette «castillanerie» dont il admettait qu'elle faisait partie de sa nature, qu'elle était «une fatalité» qu'il avait «essayé en vain de corriger», et qu'il caractérisait ainsi :
 - une fièvre de dignité qui l'empêchait de montrer ses blessures intimes, profondes, d'orphelin, de pupille de la nation, d'enfant pauvre et de tuberculeux ; une fierté orgueilleuse et ombrageuse (d'où des accès de colère qui venaient rompre la maîtrise de soi qu'il affectait, car, obsédé, tourmenté, terriblement humain, il était capable, tout de front, d'insoutenables douceurs et de fascinantes violences) ;
 - une pureté éclatante, une pudeur virile qui, disait-il, «*s'habille si volontiers d'ironie*», et qui faisait qu'il ne se confiait guère ;
 - un goût violent de la justice inspirant des combats contre des moulins à vent ;
 - une soumission à un code de l'honneur et de la ténacité qui impose la première place à la fidélité à ses engagements et à sa famille ; qui lui donna un très vif esprit de camaraderie, le goût de la fraternité virile, celle qui, dans "*La peste*", unit Rieux et Tarrou (personnage auquel on peut considérer qu'il attribua son goût de la solitude hautaine, son instinct d'observation, son refus de la peine de mort, comme son goût des bains de mer).

Il identifiait l'Espagne au soleil et à la passion, à la lumière et à l'ascèse, à l'absurde et à la révolte. L'Espagne réelle se transforma dans son imaginaire en un espace des origines primordiales, d'héritage artistique, de passions littéraires. Il admirait le peuple espagnol «qui trouve si naturellement le langage de la grandeur» (dans son éditorial, "*Nos frères d'Espagne*", dans "Combat", 7 septembre 1944), qui est animé d'une sensualité qui est une image exaltante de la vie. De plus, il affirma : «*Entre l'Algérie et l'Espagne, il y a un lien étroit. L'Afrique commence dans les Pyrénées.*» - «*C'est à l'Espagne que cette terre [l'Algérie] ressemble le plus*» ("*Petit guide pour des villes sans passé*" dans "*L'été*"). Les Espagnols et les Français d'Algérie lui paraissaient proches et fraternels, coïncidant dans leurs formes de vie ou leur morale, mais aussi dans leurs souffrances, étant les uns et les autres victimes des injustices de l'histoire contemporaine. Le 22 janvier 1958, il participa à une fête du "Cercle des amitiés méditerranéennes" donnée en son honneur par des républicains espagnols, et il y fit une allocution intitulée "*Ce que je dois à l'Espagne*" où il déclara : «*Amis espagnols, nous sommes*

en partie du même sang et j'ai envers votre patrie, sa littérature et son peuple, sa tradition, une dette qui ne s'éteindra pas.

Cette fierté espagnole pourrait expliquer que, même aux plus mauvais moments, il ne céda jamais à l'abandon, qu'il supporta les maux qui lui étaient infligés :

-La pauvreté et même la misère qu'il connut dans son enfance ; qui lui donna le souci permanent de trouver du travail, de gagner sa vie ; qui eut pour conséquence qu'il ne se sentit jamais chez lui dans le Paris des intellectuels et des bourgeois. On peut estimer que lui, qui indiqua dans ses "Carnets" : «*C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie.*» - «*Je sais que ma source est dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction,*», eut l'immense «chance» de naître pauvre, car il fut ainsi privé de toutes les douceurs émollientes qui calfeutrent les vies bourgeoises. Aucune richesse ne le sépara du monde naturel.

-La tuberculose, qui l'atteignit à l'âge de dix-sept ans, et eut de graves conséquences car, grand malade souffrant en silence, elle lui imposa d'arrêter ses études au lycée, de ne plus nager ou jouer au football, d'entrer à l'hôpital, de découvrir la mort à l'œuvre chez des voisins de lit affligés du même mal, d'y voir l'annonce de son propre destin, de se savoir condamné à une mort proche, donc à une vie brève, de subir une batterie d'examens, d'attendre les résultats, de supporter un traitement lourd en doutant de son efficacité, de guetter les signes d'une rechute, de se voir interdire une carrière de professeur de philosophie, d'être réformé [considéré inapte au service militaire] et encore rejeté quand il voulut s'engager dans l'armée française en 1939, de devoir trouver refuge pendant des semaines dans des hôtels ou des maisons de montagne, de craindre la syncope entre les bras d'une femme, de savoir qu'Éros et Thanatos sont l'envers et l'endroit de la même réalité. La menace que faisait peser sur lui la maladie accentua en lui le très espagnol «sentiment tragique de la vie» qu'avait défini Miguel de Unamuno. Mais, si la tuberculose lui imposa sa hantise de la mort, son obsession du suicide, sa vision de l'absurde, elle l'amena à être d'autant plus à l'écoute de lui-même, à être prompt à jouir de l'instant présent, à décupler un appétit de vivre qui était déjà si grand, rien ne semblant altérer cette ardeur qui éclairait ses yeux. Et il exorcisa sa crainte de la maladie, par le culte de la beauté et de l'amitié, par les plaisirs du corps. Le 15 janvier 1943, dans un de ses "Carnets", il se résigna et se rassura : «*La maladie est une croix, mais peut-être aussi un garde-fou.*»

Ces épreuves le laissèrent indemne de passions tristes, comme le ressentiment, la rancune, l'animosité, la haine, le désir de vengeance. Il eut toujours le goût du bonheur qui était même sa quête perpétuelle. Il déclara : «*Il faut avoir du respect pour le bonheur et les gens heureux.*» Son bonheur privé était le fondement de sa recherche d'écrivain. Et il affirma : «*Les écrivains engagés se réfugient souvent dans l'action parce qu'ils n'ont pas su trouver le bonheur [...] Il y a des gens qui se dévouent d'autant plus à l'humanité qu'ils l'aiment moins [...] Il faut être fort et heureux pour aider les malheureux.*» Simone de Beauvoir raconta dans "*La force des choses*" : «Un jour, Camus nous avait dit : "Le bonheur, ça existe, ça compte ; pourquoi le refuser? En l'acceptant, on n'aggrave pas le malheur des autres ; et même ça aide à lutter pour eux. Oui, avait-il conclu, je trouve regrettable cette honte qu'on éprouve aujourd'hui à se sentir heureux.»

S'il put parfois donner l'impression qu'il dissimulait sa sensibilité sous des airs volontiers flegmatiques, sous une gouaille méridionale, il se montra, en fait, empreint de gentillesse, généreux, incapable d'accepter sans s'émouvoir la misère d'autrui, trouvant absolument intolérable le spectacle de l'injustice. Mais, s'il eut une constante action humanitaire, il ne fit pas preuve d'une bienveillance bêlante.

Ayant besoin de chaleur humaine, il avait un grand esprit de camaraderie, tenait à appartenir à un groupe, à se plonger dans l'atmosphère de fraternité des équipes de football, des troupes de théâtre ou des salles de rédaction. Lui, dont sa fille, Catherine, a pu dire : «Papa était une boule d'énergie heureuse» ; qui «aimait rire et briller, à la condition que ce fût dans un milieu qui lui était acquis» (Jean Daniel, dans "*La blessure*"), prit fréquemment l'initiative de repas ou de réunions, et, à ces occasions, se montrait toujours gai, plein d'entrain, faisant des plaisanteries car il était doté d'un sens

de l'humour qui étonnait parfois ceux qui étaient convaincus de la sombre gravité du penseur, employant volontiers, pour amuser la galerie, le pataouète, le dialecte des quartiers populaires d'Alger. D'ailleurs, il aimait les gens simples, était en accord avec les humbles, avait du goût pour ce qui est populaire, «se lâchait» avec ces ouvriers et ces militants qui pratiquaient dans leur plénitude le refus de parvenir et la simplicité chaleureuse des rapports humains ; il avait, comme on le constate à travers les lettres qu'il recevait, une relation très fraternelle avec ses lecteurs ; il ne prit jamais l'attitude du grand écrivain vigie d'une société ignorante. Par contre, il ressentait de la méfiance vis-à-vis des organisations rigides, de l'ordre bourgeois.

Ponctuel, il savait que la politesse est le premier degré de la justice. Écrivain reconnu et sollicité, il trouva toujours le temps de répondre aux lettres, de lire des manuscrits de débutants.

Comme il ne savait pas mépriser, il respecta toujours ses contradicteurs ; et, si ses flèches étaient parfois acérées, elles n'étaient jamais empoisonnées. Mais, s'il était amené à retirer son estime, la rupture restait alors définitive.

Il montra un sens aigu de l'amitié, étant, pour ceux qu'il aimait, chaleureux, attentif, d'une patience et d'une indulgence infinies, d'un dévouement absolu, d'une grande fidélité, ce dont témoignent ses longs liens de correspondance (en 1952, il confia à Emmanuel Roblès : «*Je tartine au moins une centaine de lettres par mois.*») avec :

-Les gens qui l'avaient formé : son instituteur, Louis Germain ; son professeur de philosophie, Jean Grenier ; auxquels il ne cessa de rendre hommage, même si, assez étonnamment, il fit dire à son alter ego, Jacques, dans son roman autobiographique, «*Le premier homme*», qu'il «avait dû s'élever seul, [...] sans aide et sans secours, dans la pauvreté [...] pour aborder ensuite, seul, sans mémoire et sans foi, le monde des hommes de son temps et son affreuse et exaltante histoire.»

-Ses amis d'Alger : la famille Bénisti ; ses camarades des troupes de théâtre avec lesquelles il allait pouvoir s'exprimer sur toutes sortes de questions à la fois intimes et intellectuelles, sur les rapports entre hommes et femmes, sur ses angoisses et ses espoirs de créateur.

-Les écrivains : André Malraux, René Char, Roger Martin du Gard, Louis Guilloux, Emmanuel Roblès.

S'il semble qu'il se caractérisa lui-même quand, à J.C. Brisville, qui l'interviewa sur son métier d'écrivain, le 20 décembre 1959, à la question : «Quel est, selon vous, le trait, chez l'homme, que vous mettez le plus haut?», il répondit : «*Il y a un mélange d'intelligence et de courage, assez rare en somme, et que j'aime bien.*», il reste que, voulant être vrai, il ne craignit pas de montrer sa vulnérabilité, ses faiblesses, la perte de ses illusions ; d'avouer qu'il était un homme aux émotions ardentes, aux nombreuses amours.

* * *

En effet, ce Méditerranéen, qui avait belle allure ; qui déployait beaucoup de ce charme dont il donna, dans «*La chute*», cette définition : «*Le charme, c'est une façon de se faire répondre oui quand on n'a rien demandé*» ; qui aimait plaire ; qui avait besoin de se savoir aimé ; ne pouvait qu'être un séducteur, un don juan, même un «*homme à femmes*» (expression qu'il utilisa dans «*Le mythe de Sisyphe*»), aux désirs torrides, la tuberculose dopant d'ailleurs l'activité sexuelle, tandis que, peut-on penser, il combattit ainsi l'angoisse de la mort qu'entretenait en lui sa maladie.

Jeune homme s'ouvrant au monde dans la splendeur de l'Algérie, il découvrit la sensualité, et fit part, dans ses «*Carnets*» et dans certaines de ses œuvres, des émois sensuels qu'il connut à différents moments et dans différents endroits :

-En juillet 1936, à Alger : «*Femmes dans la rue. La bête chaude du désir qu'on porte lovée au creux des reins et qui remue avec une douceur farouche.*»

-En 1937, en Italie : «*Les femmes, ce dimanche matin dans Florence. Les seins libres, les yeux et les lèvres qui vous laissent avec des battements de cœur, la bouche sèche, et une chaleur aux reins*», notation qu'il allait reprendre dans «*Le désert*» en l'atténuant toutefois : «*femmes de ce dimanche matin à Florence, les seins libres dans des robes légères et les lèvres humides*».

-Le 19 mars 1941, à Alger : «*Chaque année, la floraison des filles sur les plages.*»

-Dans «*L'été à Alger*», il considéra que la ville a le mérite de permettre d'apprécier «*les filles aux jambes fraîches*», «*les corps bruns des femmes*».

-Dans "Petit guide pour des villes sans passé", il mentionna son plaisir à voir défilier à Alger «des cohortes de jeunes femmes, chaussées de sandales, vêtues d'étoffes légères et de couleurs vives» qu'«on peut admirer, sans fausse honte : elles sont venues pour cela.»

Avouant, en 1949, «Je ne pouvais imaginer un amour sans possession et donc sans l'humiliante souffrance qui est le lot de ceux qui vivent selon le corps», il ne cacha pas que, viril, jouisseur un rien machiste, la conquête de femmes était une de ses passions, et il la justifia même dans ses confidences ou dans ses œuvres. Dans "Le mythe de Sisyphe", à propos de Don Juan, il demanda : «Pourquoi faudrait-il aimer rarement pour aimer beaucoup?» Dans "Noces à Tipasa", il affirma : «Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde. Étreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel et de la mer.» Dans son essai "L'énigme", il se moqua de sa «réputation d'austérité» : «Je porte en effet le poids de cette réputation qui fait tant rire mes amis (pour moi, j'en rougirais plutôt, tant je l'usurpe et le sais)». Dans un carnet préparatoire au "Premier homme", il indiqua : «J. a quatre femmes à la fois et mène donc une vie vide» ; or «J.», c'est Jacques Cormery, le personnage principal de ce roman autobiographique, donc son alter ego, et l'allusion est limpide.

Parmi les femmes de sa vie, la première fut évidemment sa mère à laquelle, dans un constant hymne filial, il voua un amour d'autant plus ardent qu'il ne recevait d'elle aucune réponse. Dans les "Annexes" du "Premier homme", Jacques se dit «le roi de la vie, couronné de dons éclatants, de désirs, de force, de joie», et demande «pardon à elle, qui avait été l'esclave soumise des jours et de la vie», qui était «silencieuse la plupart du temps et disposant à peine de quelques mots pour s'exprimer», tandis que lui, qui parlait sans cesse, était «incapable de trouver à travers des milliers de mots ce qu'elle pouvait dire à travers un seul de ses silences.»

Peut-être se dédommagea-t-il de cet amour exténuant et désespérant en étant le grand amoureux de charmantes partenaires, toutes belles et jeunes, en confondant, semble-t-il, amour et désir, en se montrant toujours incapable de se refuser aux exaltantes rencontres? En effet, il eut une vie amoureuse remplie, voire agitée, Jean Grenier, son professeur de philosophie, ayant pu indiquer : «Je crois qu'il se reconnaissait en Don Juan», dont, d'ailleurs, en 1937, il tint le rôle dans la pièce de Pouchkine. Il eut successivement ou simultanément plusieurs amantes.

On sait que, en 1936, l'élue s'appelait Liliane Choucroun. Mais on ne sait quelles furent exactement ses relations avec ces bonnes camarades du Parti et ces comédiennes du "Théâtre de l'Équipe" qu'étaient Jeanne-Paule Sicard et Marguerite Dobrenn.

Dès 1932, il avait rencontré Simone Hié, une jeune femme racée, de bonne famille, une starlette algéroise à l'étourdissante beauté et au fume-cigarette provocateur, dont il appréciait la liberté, la fantaisie et... les robes transparentes ; aussi, alors qu'elle était la fiancée de son ami, le poète Max-Pol Fouchet, il la lui subtilisa, et l'épousa le 16 juin 1934, déchantant toutefois vite car il découvrit qu'elle était une toxicomane, adonnée à la morphine et à l'héroïne, et qu'elle le trompait avec un médecin qui les lui fournissait. Aussi se sépara-t-il d'elle.

En 1937, il fut lié à la comédienne Blanche Balain qu'il allait d'ailleurs retrouver en France, passant trois jours avec elle à Saint-Étienne en juin 1943.

En 1937 encore, séjournant à la "Maison Fichu" avec Jeanne-Paule Sicard, Marguerite Dobrenn et Christiane Galindo, il fut séduit par cette dernière, une autre femme fatale, belle évidemment, brune et bronzée, fille d'institutrice qui, sans rechigner, dactylographia le premier jet du roman qu'il écrivait alors, "La mort heureuse".

En 1938, il entretint une liaison avec Lucette-Françoise Maeurer, une étudiante en pharmacologie.

C'est Liliane Choucroun qui lui présenta Francine Faure, une jeune femme d'Oran qui était une excellente pianiste, inimitable dans Bach, et une mathématicienne, de plus ravissante avec son joli minois et ses hautes pommettes, mais pleine de retenue et peu grivoise. Elle le frappa au cœur, même si, en mai 1938, il lui écrivit : «J'ai envie de rire passivement, de beaucoup manger, de me baigner, d'aimer des femmes différentes, belles et sans esprit, et dormir jusqu'à ce que tout soit consommé.»

En octobre 1939, il rencontra Yvonne Ducailar, qui préparait un diplôme d'études supérieures de philosophie à la faculté d'Alger.

Mais ce fut Francine Faure que, après de longues tergiversations, il épousa civilement, le 3 décembre 1940, à Lyon, alors qu'il travaillait à "Paris-Soir". Or elle dut regagner l'Algérie, tandis qu'il restait en France. Comme il ne lui avait jamais promis de lui être fidèle, il put, pour se justifier, lui déclarer : «*Je t'ai trompée, je ne t'ai jamais trahie*» (sans tolérer la réciproque !), au nom, semble-t-il, de ce refus du mariage conventionnel qu'on lit dans "*La chute*" : «*Certains mariages, qui sont des débauches bureaucratisées, deviennent en même temps les monotones corbillards de l'audace et de l'invention. Le mariage bourgeois a mis notre pays en pantoufles, et bientôt aux portes de la mort.*» Que, pour lui, le mariage ait été une prison, on le constate aussi dans "*L'étranger*" où, alors que Marie veut épouser Meursault, celui-ci accepte, mais en lui faisant savoir que «*cela n'avait aucune importance*».

Ce besoin de liberté sexuelle et sentimentale le fit continuer à aller de femme en femme, à se livrer au jeu dangereux de la double vie, des liaisons croisées, des intrigues multiples, sans se résoudre à la séparation franche, car, dès qu'une autre beauté passait dans les parages, il était prêt, la déshabillant du regard, à succomber. Cela expliquerait pourquoi, dans le troisième tome de ses Mémoires, "*La force des choses*", Simone de Beauvoir, peut-être par dépit de n'avoir pas été une des élues, ait pu le décrire un peu noceur, buveur et tranchant (tandis que lui, à la parution du '*Deuxième sexe*', déclara que ce livre est «*une insulte au mâle latin*»!).

Le grand amour de Camus fut celui que lui fit connaître Maria Casarès. Ayant neuf ans de moins que lui, elle était la fille d'un avocat qui avait été le ministre de la guerre dans le gouvernement de la république espagnole, et qui s'était, en 1936, exilé avec sa famille en France. La voix rauque et le théâtre dans la peau, elle s'était révélée, dès ses études au Conservatoire, une comédienne exceptionnelle. Il la rencontra pour la première fois le 19 mars 1944 chez Michel Leiris où était représentée la pièce "*Le désir attrapé par la queue*" de Picasso, dont il était le metteur en scène. Comment, quand on a écrit "*Révolte dans les Asturies*", résister à cette volcanique incarnation hispanique qui avait à la ville, à la scène comme à l'écran, un charme de sorcière ; qui, comme lui, était une étrangère conquérante, bouillonnante ? Se ressemblant et s'attirant par leur hispanité, réelle ou imaginaire, ils étaient faits l'un pour l'autre. Il lui fit savoir : «*Tu ne t'es pas rendu compte que tout d'un coup j'ai concentré sur un seul être une force de passion qu'auparavant je déversais un peu partout, au hasard, à toutes les occasions. Et ce que ça a donné, c'est une sorte de monstrueux amour qui veut tout et l'impossible.*» Il allait encore lui écrire le 24 juin 1949 : «*Cet amour n'est que brûlure et emportement.*» Reprenant le surnom donné à Cosima par Wagner, elle fut pour lui "*L'Unique*". Comme elle «plaqua» le comédien Jean Servais, tandis qu'il n'était pas question pour lui de se séparer de sa femme, ils formèrent un couple célèbre, à la relation particulièrement intense, qui eut ses entrées dans le Saint-Germain-des-Prés du temps. Entre une virée dans une boîte de nuit et les répétitions acharnées du "*Malentendu*", ils ne se quittèrent plus, au grand désespoir de Francine qui, à la Libération, revint d'Algérie, ce qui ouvrit un long temps de séparation des amants, avant que, le 6 juin 1948, ils se revoient sur le boulevard Saint-Germain, et qu'il reprenne sa double vie, tandis qu'elle s'illustrait dans ses pièces. En 1949, un conflit entre eux lui donna l'envie de se suicider sur le bateau qui le conduisait au Brésil, d'où il lui manifesta son désir de possession exclusive : «*Celui-là n'a pas aimé qui n'a pas rêvé d'une prison perpétuelle pour celle qu'il aime.*» Le 4 juin 1950, il affirma la force de leur union : «*Également lucides, également avertis, capables de tout comprendre donc de tout surmonter, assez forts pour vivre sans illusions, et liés l'un à l'autre par les liens de la terre, ceux de l'intelligence, du cœur et de la chair, rien ne peut je le sais, nous surprendre, ni nous séparer.*» Elle allait confier bien après sa mort : «*Quand on a aimé quelqu'un, on l'aime toujours. Lorsqu'une fois, on n'a plus été seule, on ne l'est plus jamais.*» Quant à Francine, elle dut subir cette liaison publique, et, quand elle fut caricaturée dans le roman de Simone de Beauvoir, "*Les mandarins*", elle sombra dans une profonde dépression pour laquelle on lui fit subir vingt-trois électrochocs, tandis que lui, qui se faisait des reproches, put se sentir libéré après une consultation chez un spécialiste : «*Selon lui la nécessité où je suis d'épargner la santé de Francine me fait vivre "dans une boule de verre". Son ordonnance : liberté et égoïsme. Superbe ordonnance, dis-je. Et de loin la plus facile à vivre.*»

Camus et Maria Casarès échangèrent une importance correspondance qui a été publiée en 2017, réunissant 865 lettres intimes, datées de juin 1944 au 30 décembre 1959, échangées en particulier lors des longues semaines de séparation qui étaient dues à leurs engagements artistique et intellectuel, comme aux obligations familiales. Ces «rations de bonheur» sur fond de vie publique et d'activité créatrice (les livres et les conférences, pour l'écrivain ; la Comédie-Française, le T.N.P., les tournées, pour la comédienne), forment la trame et le récit d'une sorte de roman intime qui palpite et fascine, tant fut exceptionnellement intense la passion amoureuse qui les unit, qui s'éprouva dans le manque et l'absence autant que dans le consentement mutuel, la brûlure du désir, la jouissance des jours partagés, les travaux en commun et la quête du véritable amour, de sa parfaite formulation et de son accomplissement. Ce couple paraît être le modèle idéal d'un nouveau rapport entre homme et femme, où s'unissent respect, liberté, intransigeance dans l'engagement, égalité jusque dans le donjuanisme.

Dans ces lettres souvent vives, lumineuses et incandescentes, on constate qu'ils voulaient «être transparents l'un à l'autre». Mais, si elle était intense et franche, si elle l'aimait à l'espagnole, sans calcul, en s'abandonnant ; si, pour sa part, il citait Stendhal (celui-ci, dans une lettre de 1835 à Romain Colomb, s'était exalté : «Mon âme est un feu qui souffre s'il ne flambe pas»), et ne reculait devant aucun des grands clichés de l'ardeur et de la passion : «*J'ai soif de toi*» - «*Tous mes sens te savourent et te caressent*» - «*Il me faudrait deux vies pour t'aimer comme je le veux*», etc. ; s'il admirait sa maîtresse, s'il louait son courage, sa droiture, son talent, sans oublier l'amour sans limites qu'elle lui portait, il était en fait plus emprunté à cause de sa situation conjugale : «*Je ne peux vivre sans ton amour, mais je ne peux vivre sans m'estimer...*», cette «estime» lui interdisant de divorcer.

En 1946, lors de son voyage aux États-Unis, alors que, dans les universités, il s'adressait à de jeunes étudiantes émoustillées, il fut séduit par son guide, Patricia Blake, qui parlait très bien le français ; qui était une apprentie journaliste au magazine "Vogue" ; qui, surtout, ravissante et accorte, âgée de dix-neuf ans, lui fit oublier la vieillesse qui, selon lui, s'annonçait (il avait trente-trois ans !) ; qui lui fit, dans des lettres, regretter «*cette chose désespérante et merveilleuse qui a été entre nous*», se rappeler «*New York, cette île où nous avons vécu [où] j'avais été heureux*», confier : «*Je n'arrive pas à retrouver mon équilibre. Je ne puis dire que ma vie était très heureuse avant mon départ pour l'Amérique mais je la supportais et par ailleurs je courais d'être en être.*»

En mai 1956, il remarqua, jouant dans "La mouette" de Tchekhov, une petite jeune femme, gracieuse et cultivée, Catherine Sellers. Dans un de ses "Carnets", vaincu, il avoua : «*Pour la première fois depuis longtemps, touché au cœur par une femme, sans nul désir, ni intention, ni jeu, l'aimant pour elle, non sans tristesse.*» ; il reconnut : «*Une femme qui aime vraiment, de toute l'âme, dans le don total, et elle grandit alors si démesurément qu'il n'est pas un homme qui ne devienne, en comparaison, médiocre, misérable et sans générosité.*» ; il regretta : «*On voudrait que ceux qu'on commence d'aimer vous aient connu tel que vous étiez avant de les rencontrer, pour qu'ils puissent apercevoir ce qu'ils ont fait de vous.*» ; il statua : «*Qui ne donne rien n'a rien. Le plus grand malheur n'est pas de ne pas être aimé, mais de ne pas aimer.*» - «*Aimer? Rien n'est moins sûr. On peut savoir ce qu'est la souffrance d'amour, on ne sait pas ce qu'est l'amour.*» Il lui donna le rôle principal dans "Requiem pour une nonne". Elle allait révéler à Olivier Todd, biographe de Camus : «Il était fasciné par le double amour. Il disait qu'on pouvait aimer deux personnes en même temps», et elle ajouta : «C'était un homme quand même très solitaire. Je crois qu'il n'aurait pas supporté d'avoir un témoin à demeure.»

En février 1957, il rencontra Mette Ivers, dite «Mi», jeune Danoise de vingt-cinq ans, mannequin chez Jacques Fath, et qui dessinait. Elle devint une de ses maîtresses, sans d'ailleurs comprendre pourquoi elle l'intéressait (il est vrai qu'elle partageait sa passion pour le football !). Alors qu'il était encore plus hanté par la crainte de la déchéance qu'est la vieillesse, il se sentit renaître, et s'apprêta même à vivre avec elle, se contentant toutefois de l'installer dans une maison proche de la sienne à Lourmarin (ainsi, lorsqu'il partait «faire une promenade», toute la famille savait où il allait !). Il confia : «*Mi remplit les journées de beauté, de douceur.*»

Pourtant, en juillet 1958, il eut encore une relation avec «K.», Karin, une Suédoise de dix-huit ans !

L'année de sa mort, il avait quatre femmes dans sa vie. Alors qu'il roulait vers Paris, le 4 janvier 1960, il avait rendez-vous dans l'après-midi avec trois femmes différentes, de deux heures en deux heures !

On pourrait donc être tenté de voir dans "La chute" une confession, de considérer qu'il a fait vraiment de son personnage, l'avocat Jean-Baptiste Clamence, un alter ego. Or celui-ci se dit victime «d'une sorte d'incapacité congénitale à voir dans l'amour autre chose que ce qu'on y fait». Il reconnaît : «La sensualité, et elle seule, régnait dans ma vie amoureuse. Je cherchais seulement des objets de plaisir et de conquête». Il se qualifie de «bouc de luxure», constamment poussé par son avidité sexuelle : «Même pour une aventure de dix minutes, j'aurais renié père et mère, quitte à le regretter amèrement. Que dis-je ! Surtout pour une aventure de dix minutes et plus encore si j'avais la certitude qu'elle serait sans lendemain.» Il admet qu'il «jouait le jeu» avec les femmes, et passait de l'une à l'autre sans vergogne. Non sans une vaniteuse complaisance, il mentionne ses innombrables aventures galantes, se targue d'avoir été, grâce à son charisme et à sa verve, un séducteur invétéré, impénitent, se plaisant à toujours conquérir d'autres femmes. Il se rengorge encore : «Il faut d'abord savoir que j'ai toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes. Je ne dis pas réussir à les rendre heureuses, ni même à me rendre heureux par elles. Non, réussir tout simplement. J'arrivais à mes fins, à peu près quand je voulais. On me trouvait du charme [...] et j'en profitais./ Je n'y mettais cependant aucun calcul ; j'étais de bonne foi, ou presque. Mon rapport avec les femmes était naturel, aisément facile comme on dit. Il n'y entrait pas de ruse ou seulement celle, ostensible, qu'elles considèrent comme un hommage. Je les aimais, selon l'expression consacrée, ce qui revient à dire que je n'en ai jamais aimé aucune. J'ai toujours trouvé la misogynie vulgaire et sotte, et presque toutes les femmes que j'ai connues, je les ai jugées meilleures que moi. Cependant, les plaçant si haut, je les ai utilisées plus souvent que servies.» Cyniquement encore, il signale : «J'avais des principes, bien sûr, et par exemple que la femme des amis était sacrée. Simplement, je cessais, en toute sincérité, quelques jours auparavant, d'avoir de l'amitié pour les maris.» Il abusa égoïstement de l'amour que ces femmes lui portaient, car il avoue : «Outre le désir que j'avais d'elles, je satisfaisais l'amour que je me portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs.» Il ne s'était jamais vraiment donné, mais avait toujours voulu prendre qui il voulait, quand et comme il le désirait : «Je demandais tout sans rien payer moi-même, je mobilisais tant d'êtres à mon service, je les mettais en quelque sorte au frigidaire, pour les avoir un jour ou l'autre sous la main, à ma convenance.» Il vivait «sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi. Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice [...] J'avançais ainsi à la surface de la vie, dans les mots en quelque sorte, jamais dans la réalité. [...] Les êtres suivaient, ils voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. Pour eux. Car, pour moi, j'oubliais. Je ne me suis jamais souvenu que de moi-même.» - «Je maintenais toutes mes affections autour de moi pour m'en servir quand je le voulais. Je ne pouvais donc vivre, de mon aveu même, qu'à la condition que, sur toute la terre, tous les êtres, ou le plus grand nombre possible, fussent tournés vers moi, éternellement vacants, privés de vie indépendante, prêts à répondre à mon appel à n'importe quel moment, voués enfin à la stérilité, jusqu'au jour où je daignerais les favoriser de ma lumière. En somme, pour que je vive heureux, il fallait que les êtres que j'élisais ne vécussent point. Ils ne devaient recevoir leur vie, de loin en loin, que de mon bon plaisir.» - «Quand tout marchait bien et qu'on me laissait en même temps que la paix la liberté d'aller et de revenir, jamais plus gentil et gai avec l'une que lorsque je venais de quitter l'autre.» Il s'amuse de cette apparente rectification : «Il est faux, après tout, que je n'aie jamais aimé. J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet.» Ce livre fut bien vu comme une confession par l'épouse de Camus, qui lui aurait dit : «Tu me devais ce livre», ce à quoi il n'avait pu qu'admettre que c'était vrai.

Pourtant, les lettres qu'il lui écrivit et qu'il écrivit à ses maîtresses montrent qu'il était sincèrement passionné dans ses amours multiples, et que, plutôt qu'un don Juan, il fut en fait un Casanova, car, comme celui-ci, il tombait chaque fois véritablement amoureux, éprouvait pour cette femme une immense gratitude, se montrait délicatement machiste, jaloux comme il se devait, mélancolique quand il le fallait, ressentait pour elle, à jamais, une reconnaissance inépuisable, lui gardait une fidélité du

cœur. En effet, cultivant l'amitié des femmes, épouse ou maîtresses, qu'il avait aimées, elles l'accompagnèrent tout au long de sa vie car il tint à continuer à correspondre avec elles. Il confia : «*Je garde pour la vie, un à un, les souvenir des moments qu'elles m'ont donnés*».

Ce grand amoureux, qui, dans son roman autobiographique, "Le premier homme", se moqua de son appétit de séduction («*Dur métier que de plaire !*»), ne vivait pas cette multiplicité d'affections en s'y sentant à l'aise. Dès 1942, il reconnut, dans un ses "Carnets" : «*Vivre avec ses passions, c'est aussi vivre avec ses souffrances*». Comme en écho à ce qu'il écrivit dans "Le mythe de Sisyphe" : «*Savoir si l'on peut vivre avec ses passions, savoir si l'on peut accepter leur loi profonde qui est de brûler le cœur dans le même temps qu'elles exaltent, voilà toute la question*», il se plaignit, dans "Pluies à New York", de «*certaines femmes, qui vous irritent, vous bousculent et vous écorchent l'âme, et dont on emporte sur tout le corps la chère brûlure, à la fois scandale et délectation*». Il traversa plusieurs crises, dont celle, en 1951, qu'il décrivit après un nouvel accès de tuberculose, et qui l'amena à penser : «*La sexualité ne mène à rien. Elle n'est pas immorale mais elle est improductive. On peut s'y livrer pour le temps où l'on ne désire pas produire. Mais seule la chasteté est liée à un progrès personnel. Il y a un temps où la sexualité est une victoire - quand on la dégage des impératifs moraux. Mais elle devient vite ensuite une défaite - et la seule victoire est conquise sur elle à son tour : c'est la chasteté.* » ("Carnets II"). En fait, il envisageait la «*chasteté dans la pensée*», qui interdit «*aux désirs de s'égarer, à la pensée de se disperser*». Ailleurs, on lit : «*L'amour au contraire, mais impossible. À ne plus rechercher? Accueillir. Surpuissance dans création.*» Il pressentait la fécondité de cette démarche. Si, dans "La chute", il fit dire à Clamence : «*J'avais du mal à imaginer, malgré l'évidence, qu'une femme qui avait été à moi pût jamais appartenir à un autre*», au contraire, dans "L'homme révolté", on lit cette perspicace réflexion : «*Le goût de la possession n'est qu'une autre forme du désir de durer ; c'est lui qui fait le délire impuissant de l'amour. Aucun être, même le plus aimé, et qui nous le rende le mieux, n'est jamais en notre possession. Sur la terre cruelle où les amants meurent parfois séparés, naissent toujours divisés, la possession totale d'un être, la communion absolue dans le temps entier de la vie est une impossible exigence. Le goût de la possession est à ce point insatiable qu'il peut survivre à l'amour même. Aimer, alors, c'est stériliser l'aimé.*» Il prétendit même, en 1958, tendre à ce but : «*Renoncer à cette servitude qu'est l'attrance féminine*» ; mais il n'y renonça jamais. Toute sa vie, il ne cessa donc de mener un combat exténuant contre ce que, dans sa dernière entrevue qu'il donna au journaliste du "US Venture" qui l'interrogeait sur ce que «*les critiques français avaient pu négliger dans son œuvre*», il appela «*la part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif*».

* * *

Ainsi, chez Camus, le goût du bonheur offert par l'Algérie et qu'il savoura en dépit de la pauvreté et de la maladie, l'entraîna vers des passions qui le rendirent heureux et malheureux aussi du fait de la douleur de sa mère et de la douleur qu'il infligea à sa femme ; qui lui permirent, en conciliant la recherche de la liberté, de la vérité et de la beauté, de produire une œuvre construite sur la tension, indépassable, entre l'innocence et la culpabilité (il indiqua dans la préface à la réédition de "L'envers et l'endroit" : «*Le jour où l'équilibre s'établira entre ce que je suis et ce que je dis, ce jour-là peut-être, et j'ose à peine l'écrire, je pourrai bâtir l'œuvre dont je rêve.*») ; qui firent de lui un moraliste animé d'un souci constant d'examen de conscience, parvenu, à la fin de sa vie, à ce que son ami, René Char, nomma «une sérénité crispée».

Le praticien du théâtre

Dans "Sur l'avenir de la tragédie", conférence prononcée à Athènes en 1955, Camus se reconnaît du nombre de «ceux que le théâtre passionne à l'égal d'une seconde vie».

Dans l'émission de la télévision française "Gros plan" du 12 mai 1959, que Pierre Cardinal lui avait consacrée alors qu'il mettait en scène son adaptation des "Possédés", il répondit abondamment à la question : "**Pourquoi je fais du théâtre?**" : «*Eh bien je me le suis souvent demandé. Et la seule réponse que j'ai pu me faire jusqu'à présent vous paraîtra d'une décourageante banalité : parce qu'une scène de théâtre est un des lieux au monde où je suis heureux. [...] Je m'efforce en tout cas, par hygiène, de me trouver, le plus souvent possible sur un des lieux de mon bonheur, je veux dire le théâtre. Contrairement à certains autres bonheurs, d'ailleurs, celui-là dure depuis plus de vingt ans et, quand bien même je le voudrais, je crois que je ne pourrais pas m'en passer. [...] Étonné moi-même d'une si rare fidélité ou d'une si longue intoxication, je me suis interrogé sur des raisons de cette vertu, ou de ce vice, obstinés. Et j'en ai trouvé de deux sortes, les unes qui tiennent à ma nature, les autres qui tiennent à la nature du théâtre. Ma première raison, et la moins brillante, je le reconnais, est que j'échappe par le théâtre à ce qui m'ennuie dans mon métier d'écrivain. J'échappe d'abord à ce que j'appellerai l'encombrement frivole. [...] De ce point de vue, le théâtre est mon couvent. L'agitation du monde meurt au pied de ses murs et à l'intérieur de l'enceinte sacrée, pendant deux mois, voués à une seule méditation, tournés vers un seul but, une communauté de moines travailleurs, arrachés au siècle, préparent l'office qui sera célébré un soir pour la première fois. Eh bien parlons de ces moines, je veux dire des gens du théâtre. Le mot vous surprend? Une presse spécialisée ou spéciale, je ne sais plus, vous aide peut-être à imaginer les gens du théâtre comme des animaux qui se couchent tard et divorcent tôt ! Je vous décevrai sans doute en vous disant que le théâtre est plus banal que ça et même qu'on divorce plutôt moins que dans le textile, la betterave ou le journalisme. [...] Le métier des planches par la résistance physique et l'effort respiratoire qu'il suppose demande d'une certaine manière des athlètes bien équilibrés. C'est un métier où le corps compte, non parce qu'on le disperse en folies, ou en tout cas pas plus qu'ailleurs mais parce qu'on est contraint de le tenir en forme, c'est-à-dire de le respecter. On y est vertueux, en somme, par nécessité, ce qui est peut-être la seule manière de l'être. [...] Je préfère la compagnie des gens de théâtre vertueux ou pas à celles des intellectuels, mes frères. [...] Sur un plateau de théâtre, [...] je suis naturel, c'est-à-dire que je ne pense pas à l'être ou à ne l'être pas et je ne partage avec mes collaborateurs que les ennuis et les joies d'une action commune. Cela s'appelle, je crois, la camaraderie, qui a été une des grandes joies de ma vie. [...] Le théâtre m'offre la communauté dont j'ai besoin, les servitudes matérielles et les limitations dont tout homme et tout esprit ont besoin. Dans la solitude, l'artiste règne, mais sur le vide. Au théâtre, il ne peut régner. Ce qu'il veut faire dépend des autres. Le metteur en scène a besoin de l'acteur qui a besoin de lui. Cette dépendance mutuelle, quand elle est reconnue avec l'humilité et la bonne humeur qui conviennent, fonde la solidarité du métier et donne un corps à la camaraderie de tous mes jours. Ici, nous sommes tous liés les uns aux autres, sans que chacun cesse d'être libre, ou à peu près : n'est-ce pas une bonne formule pour la future société? Oh ! Entendons-nous ! Les acteurs, en tant que personnes sont aussi décevants que n'importe quelle créature humaine, y compris le metteur en scène ; et d'autant plus parfois qu'on s'est laissé à beaucoup les aimer. Mais les déceptions, si déception il y a, surviennent le plus souvent après la période de travail, quand chacun retourne à sa nature solitaire. On dit avec la même conviction dans ce métier, où l'on n'est pas fort sur la logique, que l'échec gâte les troupes, et le succès aussi. Il n'en est rien. Ce qui gâte les troupes, c'est la fin de l'espoir qui pendant les répétitions les tenait réunies. Car cette collectivité n'est si étroitement unie que par la proximité du but et de l'enjeu. Un parti, un mouvement, une église sont aussi des communautés, mais le but qu'elles poursuivent se perd dans la nuit de l'avenir. Au théâtre, au contraire, le fruit du travail, amer ou doux, sera recueilli un soir connu longtemps à l'avance et dont chaque jour de travail rapproche. L'aventure commune, le risque connu par tous crée alors une équipe d'hommes et de femmes tout entière tournée vers un seul but et qui ne sera jamais meilleure ni plus belle que le soir, longtemps attendu, où la partie enfin se joue. Les communautés de bâtisseurs, les ateliers collectifs de peinture à la Renaissance ont dû connaître la même exaltation qu'éprouvent ceux qui travaillent à un grand*

spectacle. Encore faut-il ajouter que les monuments demeurent, tandis que le spectacle passe et qu'il est dès lors d'autant plus aimé de ses ouvriers qu'il doit mourir un jour. [...] Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités. Mais pour en rester aux considérations personnelles, je dois ajouter que le théâtre m'aide aussi à fuir l'abstraction qui menace tout écrivain. [...] J'aime qu'au théâtre l'œuvre prend racine dans le fouillis des projecteurs, des praticables, des toiles et des objets. Je ne sais qui a dit que pour bien mettre en scène il fallait connaître par les bras le poids du décor. C'est une grande règle d'art et j'aime ce métier qui m'oblige à considérer en même temps que la psychologie des personnages, la place d'une lampe ou d'un pot de géranium, le grain d'une étoffe, le poids et le relief d'un caisson qui doit être porté aux cintres. Voilà il me semble assez de raisons personnelles qui expliquent que je donne au théâtre un temps que je refuse avec obstination aux dîners en ville et au monde où l'on s'ennuie. Ce sont des raisons d'homme mais j'ai aussi des raisons d'artiste, c'est-à-dire plus mystérieuse. Et d'abord je trouve que le théâtre est un lieu de vérité. On dit généralement, il est vrai, que c'est le lieu de l'illusion. N'en croyez rien. C'est la société plutôt qui vivrait d'illusions et vous rencontrerez sûrement moins de cabotins à la scène qu'à la ville. [...] Les feux de la scène sont impitoyables et tous les truquages du monde n'empêcheront jamais que l'homme, ou la femme, qui marche ou parle sur ces soixante mètres carrés se confesse à sa manière et décline malgré les déguisements et les costumes sa véritable identité. [...] Ceux qui aiment le mystère des coeurs et la vérité cachée des êtres, c'est ici qu'ils doivent venir et leur curiosité insatiable risque d'être en partie comblée. Oui, croyez-moi, pour vivre dans la vérité, jouez la comédie ! [...] Voilà ce que j'aime au théâtre, voilà ce que j'y sers. Peut-être ne sera-ce pas longtemps possible. Ce dur métier est menacé aujourd'hui dans sa noblesse même. L'élévation incessante du prix de revient, la fonctionnarisation des corps de métier poussent peu à peu les scènes privées vers les spectacles les plus commerciaux. J'ajoute que de leur côté trop de directions brillent surtout par leur incompétence et n'ont aucun titre à détenir la licence qu'une fée mystérieuse leur a donnée un jour. C'est ainsi qu'un lieu de grandeur peut devenir un lieu de bassesse. Est-ce une raison pour cesser de lutter? Je ne le crois pas. Sous ces cintres, derrières ces toiles, erre toujours une vertu d'art et de folie qui ne peut périr et qui empêchera que tout se perde. Elle attend chacun d'entre nous. C'est à nous de ne pas la laisser s'endormir et d'empêcher qu'elle soit chassée de son royaume par les marchands et les fabricants. En retour, elle nous tiendra debout et nous gardera en bonne et solide humeur.»

En effet, le théâtre a été la grande affaire de sa vie. Il s'y intéressa dès sa jeunesse, à Alger. Il y fut évidemment un comédien, qui avait non seulement un physique de jeune premier, mais était sobre de gestes et d'attitudes, parlait juste, d'une voix grave et bien posée ; un comédien qui fut d'ailleurs engagé par la troupe théâtrale de "Radio-Alger" qui, au cours de l'été, se produisait dans les villages d'Algérie ; sous le pseudonyme d'Albert Farnèse, il joua des classiques, surtout Molière, mais aussi la pièce de Théodore de Banville, "Gringoire", où il tint le rôle d'Olivier Le Daim. Et, en 1959 encore, il confia à Jean-Claude Brisville : «J'aurais pu être acteur et me suffire de ce métier.» Lui, qui écrivit en 1940 : «Le théâtre figure la réalisation collective de la pensée d'un seul», fut un directeur de troupe qui voulait «un théâtre sans vedette où les acteurs ne saluent pas, où ils sont aussi machinistes, peintres, électriens, afficheurs, costumiers». Et lui-même, qui fut aussi scénographe, mania le marteau ou le pinceau, monta des décors, se fit même souffleur. Il allait dire plus tard avoir alors appris l'essentiel de ce qu'il savait en matière de théâtre, et indiquer que cette période avait été l'une des plus belles de sa vie. Jusqu'à sa mort, il fut un praticien de la scène, continuant toujours à se plaire dans l'intense complicité artisanale des bâtisseurs de spectacles vivants, à fréquenter plateaux et coulisses.

Surtout, il fut aussi un metteur en scène inspiré par différentes lectures :

-Celle de 'La naissance de la tragédie' (1872) de Nietzsche, qu'il considéra le maître livre du théâtre, qui allait toute sa vie le hanter, qu'il tenta désespérément de mettre en pratique.
-Celles de 'Le métier au théâtre' (1909) et d'"Un essai de rénovation dramatique : le théâtre du Vieux Colombier" (1913) du grand réformateur du théâtre français qu'avait été Jacques Copeau. Il partagea son souci de servir les textes et son attachement au style ; il reprit sa devise : «Travail, recherche, audace» ; il fit sien son choix du tréteau nu, son refus de la «décoromanie» néfaste (d'où, dans 'La

peste”, lors de la relation d'une représentation d'un opéra, la moquerie à l'égard des «*bergeries du décor*» ; il sympathisa rétrospectivement avec son combat contre les dérives commerciales du théâtre privé ; il lui sut gré d'avoir considéré qu'*«une œuvre dramatique devait réunir ou diviser dans une même émotion ou un même rire les spectateurs présents»*. En 1959 encore, il le tint pour son «maître».

Après Copeau étaient venus Dullin, Jouvet, Baty et Pitoëff, les metteurs en scène du “Cartel”, qui, arrachant la scène française à ses routines, rendirent leur jeunesse aux grands auteurs du répertoire. Sans avoir pu voir leurs spectacles, Camus se posa comme l'un de leurs héritiers, ce qui le plaça en porte-à-faux par rapport aux metteurs en scène de la génération suivante. Il n'apporta donc pas un style nouveau, comme le fit Jean Vilar à la même époque, avec son “Théâtre National Populaire”.

Il connut aussi les écrits d'Artaud, ceux du moins qui avaient été publiés dans la N.R.F., car “*Le théâtre et son double*” (1938) resta longtemps confidentiel.

En conséquence, pour lui, la théâtralité était certes à chercher désormais en dehors de l'écriture, dans le jeu des corps, dans la scénographie ; mais elle était aussi et d'abord dans l'écriture, dans les dialogues. Il faut, estima-t-il dans un entretien qu'il donna en 1944, qu'il y ait une tension créatrice entre le texte et le mouvement. Il fut un metteur en scène qui faisait prévaloir l'explication, le travail en équipe, le dialogue, la négociation où chacun prend sa part, «*autant les acteurs que les machinistes et les électriens*» ; qui, ardent, inlassable, minutieux, plein à la fois de fermeté et d'humour, savait discipliner sa troupe, et la conduire comme un orchestre, en lui imposant sa volonté, en amenant chaque comédien à bien entrer dans son rôle, le guidant en lui suggérant des images, en ne lui donnant qu'un minimum d'indications psychologiques ; qui avait le sens des mouvements, des plans, des éclairages. Il osa bien des audaces ; ainsi, pour la pièce “*Révolte dans les Asturies*” que, dans l'esprit de contestation du théâtre à l'italienne qui était apparue dès le début du siècle, il aurait voulu jouer dans un établissement de bains algérois pour créer un nouveau rapport avec le public. Et, faut-il le dire? le théâtre fut aussi, pour lui, l'occasion bénie d'approcher de femmes : Blanche Balain, Jeanne Sicard, Marguerite Dobrenn, Yvonne Ducailar, Lucette Maeurer !

Ayant, en 1936, adhéré au parti communiste, il fonda, avec d'autres étudiants plus ou moins imprégnés de marxisme, de jeunes intellectuels révolutionnaires, mais aussi des artistes et des ouvriers généralement militants, la troupe du “Théâtre du Travail”, qui voulait toucher le public ouvrier. En 1959, dans “*Pourquoi je fais du théâtre?*”, il rappela : «*En 1936, ayant réuni une troupe d'infortune, j'ai monté dans un dancing populaire d'Alger des spectacles qui allaient de Malraux à Dostoïevski en passant par Eschyle.*» Ils jouèrent aussi en plein air ou dans de petites salles de quartier. Il présenta :

- en janvier 1936, «au profit des chômeurs», une adaptation du roman de Malraux, “*Le temps du mépris*” paru l'année précédente ;
- en novembre 1936, “*Les bas-fonds*” de Gorki ;
- en décembre 1936, “*Le secret*” de Ramon J. Sender ;
- en mars 1937, ‘ “*Prométhée enchaîné*” d'Eschyle, “*La femme silencieuse*” de Ben Jonson et ‘*Don Juan*’ de Pouchkine où il tint le rôle ;
- en avril 1937, “*L'article 330*” de Courteline.

En juin 1936, la troupe ne put jouer “*Révolte dans les Asturies*”, une création collective (de Camus et trois camarades) qui fut victime de la censure exercée par le maire d'Alger parce qu'y était dénoncée l'injustice régnant alors en Espagne.

Après son départ du parti communiste, Camus fonda, en octobre 1937, une autre troupe, “Le Théâtre de l'Équipe” avec ce manifeste : «*Le Théâtre de l'Équipe demandera aux œuvres la vérité et la simplicité, la violence dans les sentiments et la cruauté dans l'action. Ainsi se tournera-t-il vers les époques où l'amour de la vie se mêlait au désespoir de vivre : la Grèce antique (Aristophane, Eschyle), l'Angleterre élisabéthaine (Forster, Marlowe, Shakespeare), l'Espagne (Fernando de Rojas, Calderón, Cervantès), l'Amérique (Faulkner, Caldwell), notre littérature contemporaine (Claudel, Malraux). Mais, d'un autre côté, la liberté la plus grande régnera dans la conception des mises en scène et des sentiments de tous et de tous les temps dans des formes toujours jeunes, ce qui est à la*

fois le visage de la vie et l'idéal du bon théâtre. Servir cet idéal et du même coup faire aimer ce visage, c'est le programme du Théâtre de l'Équipe.» Furent joués :

- en décembre 1937, "La Celestina" de Fernando de Rojas ;
- en février 1938, "Le retour de l'enfant prodigue", une adaptation de la nouvelle d'André Gide, et "Le paquebot Tenacity" de Charles Vildrac ;
- en mai 1938, "La machine infernale" de Cocteau, et l'adaptation par Jacques Copeau du roman de Dostoïevski, "Les frères Karamazov", où Camus tint le rôle d'Ivan ;
- en mars 1939, "Le baladin du monde occidental" de Synge, où il tint le rôle de Christy Mahon.

Une fois installé en métropole, il lui fut possible de compléter sa culture théorique. Il lut alors "Le théâtre de la cruauté" d'Artaud, "De l'art du théâtre" de Gordon Craig, "L'essence du théâtre" d'Henri Gouhier, "L'amateur de théâtre" de Pierre-Aimé Touchard, "Réflexions sur le théâtre" de Jean-Louis Barrault, et "De la tradition théâtrale" de Jean Vilar. Dans sa bibliothèque, on trouvait les pièces de Garcia Lorca, de Claudel (le grand bourgeois conservateur et catholique lui déplaîtait, mais il admirait ses premières pièces), de Salacrou, de Marcel Aymé, de Thierry Maulnier, "Le dialogue des carmélites" de Bernanos. Mais il n'y avait rien de Giraudoux (après avoir vu "Ondine", il l'éreinta dans un article de 1940 intitulé "**Jean Giraudoux ou Byzance au théâtre**" où il lui reprocha sa préciosité et sa «philosophie» (pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion"), d'Anouilh, (dont il vit pourtant "L'alouette" en 1953) ni de Brecht (il rejettait son didactisme germanique, sa notion de «distanciation» et surtout son illustration des thèses communistes), ni d'Adamov, d'Ionesco ou de Beckett (il fut indifférent au "Nouveau théâtre" ou "théâtre de l'absurde" ou "anti-théâtre", restant sans doute trop tributaire de sa formation classique, étant agacé par la dérision qui y est à l'œuvre, la voyant porteuse de nihilisme parce qu'elle s'en prend à l'ordre du discours, alors que, pour lui, il y avait une autre façon de dire les désordres du sens). Il ne soutint publiquement aucune pièce nouvelle. On sait cependant qu'il indiqua à Audiberti, en 1955, qu'il avait aimé sa pièce, "Le mal court", et à Ionesco, en 1957, qu'il avait aimé "Tueur sans gages". Il allait donc au théâtre, mais ne confia pas à ses "Carnets" ses impressions de spectateur.

Il fit jouer ses propres pièces dans des salles traditionnelles du secteur privé. Même s'il avait conscience des limites et des contraintes de leur cage scénique, et que, comme Copeau et Vilar, il savait que la nécessaire démocratisation du théâtre exigeait de nouveaux lieux plus égalitaires et plus fonctionnels, faute de mieux, semble-t-il, il s'en accommoda. Cependant, il manifesta sa préférence pour le festival d'Angers où les pièces étaient représentées en plein air (à la fin de sa vie, il souhaita que, un jour, "L'état de siège" soit joué en plein air). Et il confia les mises en scène à d'autres :

- Son oncle par alliance, Paul Oettly, fut chargé de "Caligula" (1944) au "Théâtre Hébertot".
 - Son ami, Marcel Herrand, mit en scène "Le malentendu" (1944) au "Théâtre des Mathurins".
 - Pour "L'état de siège" (1948), au "Théâtre Marigny", il se joignit Jean-Louis Barrault, mais la collaboration, si elle fut intense, se révéla décevante.
 - Pour "Les justes" (1949), au "Théâtre Hébertot", il fit de nouveau appel à Paul Oettly.
- Assistant aux répétitions, il intervenait chaque fois que le texte était en cause, et il donnait volontiers des conseils aux comédiens, leur faisait des suggestions.

Par contre, il mit lui-même en scène ses adaptations théâtrales :

-En 1954, "La dévotion à la croix" de Calderon de la Barca, représentation pour laquelle il joignit des figurants non-professionnels aux meilleurs professionnels, en particulier Maria Casarès que, dans une scène mouvementée, il fit fuir sur l'immensité des murs du château d'Angers, et en descendre au bout d'une corde, car il utilisa ce décor naturel comme Vilar le faisait avec la cour d'honneur du palais des papes d'Avignon.

-En 1956, "Requiem pour une nonne" de Faulkner, où il systématisa le statisme du spectacle en exigeant des comédiens le minimum de mouvements, le maximum de tension intérieure ; où il conçut un décor à transformations, d'une simplicité étonnante, basé sur l'emploi de rideaux noirs, limité aux accessoires strictement indispensables (le plus important étant la cigarette dont Catherine Sellers joua admirablement pendant sa confession).

-En 1957, "Le chevalier d'Olmedo" de Lope de Vega pour lequel il organisa des combats et des fêtes, dans un déploiement de couleurs et un fond sonore très espagnol.

-En 1959, "Les possédés", l'immense roman de Dostoïevski, au sujet duquel il indiqua dans "Pourquoi je fais du théâtre?": «Je crois en effet au spectacle total, conçu, inspiré et dirigé par le même esprit, écrit et mis en scène par le même homme, ce qui permet d'obtenir l'unité du ton, du style, du rythme qui sont les atouts essentiels d'un spectacle. Comme j'ai la chance d'avoir été aussi bien écrivain que comédien ou metteur en scène, je peux essayer d'appliquer cette conception.»

Lui qui, en 1952, envisagea d'abandonner l'écriture pour se consacrer entièrement au théâtre, se vit proposer, en 1958, par Malraux, le nouveau ministre de la culture, la direction d'un grand théâtre parisien, le "Récamier" ou "l'Athénée", et, l'année suivante, réfléchissant à une programmation, il lança une longue série de soixante titres où on trouve les grands noms du canon classique international, mais significativement ni Ionesco, ni Beckett, ni Genet, ni Anouilh, ni Montherlant. De toute façon, l'affaire ne se fit pas, et survint sa mort. Surtout, il préférait de beaucoup le travail en plein air qui se faisait au "Festival d'Angers" qu'il comptait d'ailleurs reprendre en 1960, espérant y ajouter Oran où, malgré la guerre, il aurait amené le théâtre sous les murs de Mers el-Kébir.

* * *

Camus fut incontestablement un homme de théâtre, un homme du métier, très à l'aise sur un plateau, qui y satisfaisait une passion, et y trouvait un refuge d'amitié et de création, loin des fanatismes, des batailles idéologiques et des jeux de pouvoir ; un lieu où il pouvait se montrer tel qu'il était.

L'écrivain

À l'inverse de celle que Sartre relata dans son autobiographie, "Les mots" (1964), l'expérience première de Camus ne fut pas celle du langage, car il naquit dans une famille pauvre et analphabète, où on se passait de mots, où on parlait peu (un sabir qui était un mélange de français et de dialecte de Mahon). La langue française ne lui fut vraiment enseignée qu'à l'école, en particulier par Louis Germain, ce bon instituteur qui fit davantage encore, car, affublé du nom de «M. Bernard» dans "Le premier homme", on l'y voit arracher Jacques «au monde innocent et chaleureux des pauvres» en obtenant qu'il puisse présenter le concours permettant de devenir boursier. Aussi Camus dédia-t-il son prix Nobel de littérature à ce vieil instituteur auquel il écrivit : «Sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé.»

Ayant, dans un de ses "Carnets" (en 1950, soit bien avant que la guerre d'Algérie ne lui pose le problème du choix de l'appartenance à une nation), proclamé : «Oui, j'ai une patrie : la langue française», il s'employa à acquérir la culture qu'il n'avait pas trouvée dans son berceau, et, refusant de se laisser enfermer par l'amertume, il entra dans la littérature par l'admiration, appréciant «cette joie suprême de l'intelligence dont le nom est admiration» ("Discours de Stockholm"), et ressentit qu'écrire était un «honneur» auquel il n'a pas voulu faillir.

Mais il ne fut pas un de ces écrivains dilettantes faisant confiance à leur inspiration et à leur talent, mais plutôt un écrivain-moine pour lequel, alors qu'il nota dans "Noces" : «Vivre, bien sûr, c'est un peu le contraire d'exprimer», le fait d'écrire n'alla pas de soi. Lui, qui admirait la concision fulgurante de son ami, le poète René Char, éprouvait les plus grandes peines à mettre au point un manuscrit. En attestent le nombre de ses ébauches inabouties, les assez longs temps d'élaboration dont il eut besoin (l'achèvement de "La peste" lui demanda d'opiniâtres efforts), la diversité et la fragmentation des livres, les maladresses et les cafouillages qui jonchent les pages de son livre autobiographique resté inachevé et non revu par des éditeurs, "Le premier homme". Il lui arriva, alors qu'il était en pleine période de consécration littéraire, de se débattre contre une crise d'impuissance créatrice dont les personnages de Grand (dans le roman "La peste") et de Jonas (dans la nouvelle, "Jonas ou L'artiste au travail", du recueil "L'exil et le royaume") donnent assez la mesure. Dans une lettre du 15 février 1953 à Pierre Berger qui se plaignait de sa «hautaine solitude», il lui fit savoir : «La vérité est

que je dispute au temps et aux êtres chaque heure de mon travail, sans y réussir le plus souvent. Je ne m'en plains pas. Ma vie est ce que je l'ai faite et je suis le premier responsable de sa dispersion et de son rythme.»

Chez lui, l'aventure artistique ne s'est donc pas faite naturellement. D'ailleurs, le critique Bernard Frank remarqua : «Il suffit d'ouvrir un de ses livres par hasard» pour constater qu'il n'est pas à l'aise avec la littérature. Il n'a pas l'impression grisante de l'inventer au jour le jour, qu'elle sera là dès qu'il aura commencé cet article, cet essai, cette pièce de théâtre, qu'elle était là, chienne fidèle, n'attendant qu'un signe, bref, que la littérature, c'est lui-même au fur et à mesure du temps.» ("La nef", 1957).

De ce fait, il se soumit à des contraintes, auxquelles l'avaient d'ailleurs très tôt habitué les obligations imposées par sa maladie. Il confia lui-même à Philippe Arnaud qu'il travaillait régulièrement, n'ayant «jamais rien fait dans l'anarchie ou l'avachissement physique» car «la création est une discipline intellectuelle et corporelle, une école d'énergie.» Sa fille, Catherine, indiqua qu'«il écrivait debout». Il se donna ses propres règles, et les suivit, se contraignant à être méthodique, accumulant «des notes, des bouts de papier, et tout cela des années durant», avant qu'«un jour vient l'idée, la conception, qui coagule ces particules éparses. Alors commence un long et pénible travail de mise en ordre.» Et, dans une œuvre nullement réductible à une formule simple, qui évolua de livre en livre, à tout moment, il se remit en question, prit des précautions qui, pourtant, ne suffisaient pas à taire les doutes récurrents et de tous ordres qui l'assaillaient, car il était conscient de l'importance de sa responsabilité.

De ce fait, même au zénith de sa gloire, il ne fut jamais à l'aise avec le milieu littéraire, avec les intellectuels. Ainsi, dans "Pourquoi je fais du théâtre?" (1959), après avoir révélé que celui-ci lui permettait de «fuir l'abstraction qui menace tout écrivain», et avoir proféré : «Il est connu que les intellectuels qui sont rarement aimables n'arrivent pas à s'aimer entre eux», il se plaignit : «Dans la société intellectuelle, je ne sais pourquoi, j'ai toujours l'impression d'avoir quelque chose à me faire pardonner. J'ai sans cesse la sensation d'avoir enfreint une des règles du clan. Cela m'enlève du naturel, bien sûr et, privé de naturel, je m'ennuie moi-même. [...] Voyez-vous, un écrivain travaille solitairement, est jugé dans la solitude, surtout se juge lui-même dans la solitude. Ce n'est pas bon, ce n'est pas sain. S'il est normalement constitué, une heure vient où il a besoin du visage humain, de la chaleur d'une collectivité. C'est même l'explication de la plupart des engagements d'écrivain : le mariage, l'Académie, la politique. Ces expédients n'arrangent rien d'ailleurs. On n'a pas plutôt perdu la solitude qu'on se prend à la regretter, on voudrait avoir, en même temps, les pantoufles et le grand amour, on veut être de l'académie sans cesser d'être anticonformiste, et les engagés de la politique veulent bien qu'on agisse et qu'on tue à leur place mais à condition qu'ils gardent le droit de dire que ce n'est pas bien du tout. Croyez-moi, la carrière d'artiste aujourd'hui n'est pas une sinécure. Pour moi, en tout cas. J'ai même l'impression que c'est à partir du moment où je consentirai à être seulement un écrivain que je cesserai d'écrire.»

Constatant dans son "Discours de Stockholm" : «Nous autres, écrivains du XXe siècle, ne serons plus jamais seuls», il exprima souvent une forte rétraction devant tout ce «brouhaha» qu'on faisait autour de lui ; lorsqu'on lui parlait de ce «piédestal» sur lequel on l'avait placé, il éprouvait un malaise ou faisait preuve d'une ironie mordante. Mais, à propos de cette humilité, il reconnut : «Peut-être y a-t-il là beaucoup de ce mauvais orgueil dont je connais en moi l'étendue et les pouvoirs.» (préface de la réédition de "L'envers et l'endroit"), l'orgueil des humbles.

Plus qu'inventeur de concepts ronflants d'une philosophie qui aurait encouru le risque de passer pour nébuleuse, il se voulut un artiste, mais en affirmant, dans son essai intitulé "L'énigme" : «Chaque artiste, sans doute, est à la recherche de sa vérité.» En octobre 1945, dans un de ses "Carnets", il indiqua nettement : «Pourquoi suis-je un artiste et non un philosophe? C'est que je pense selon les mots et non selon les idées». Il considérait qu'il appartenait à la cohorte des écrivains (poètes, romanciers, dramaturges) qui se disent habités, voire hantés par les mots ; qui ont avec eux rapport intime et essentiel ; qui font d'eux leur matériau ; dont la pensée s'exprime dans des images

suggestives et souvent poétiques. Et il reprit cette revendication plus fermement et, cette fois-ci, publiquement, dans ses "Discours de Suède", à la suite de la réception du prix Nobel de littérature.

* * *

Il usa de différents styles :

Son style naturel est le style lyrique de l'Algérien chantre de son pays, des rivages méditerranéens, style qu'on trouve en particulier dans "Noces", recueil de textes auxquels on peut reprocher d'être trop proches de celui de Gide dans "Les nourritures terrestres" ; on y lit en effet : «*Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celle-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. Entré dans l'eau, c'est le saisissement, la montée d'une glu froide et opaque, puis le plongeon dans le bourdonnement des oreilles, le nez coulant et la bouche amère - la nage, les bras vernis d'eau sortis de la mer pour se dorer dans le soleil et rabattus dans une torsion de tous les muscles ; la course de l'eau sur mon corps, cette possession tumultueuse de l'onde par mes jambes - et l'absence d'horizon. Sur le rivage, c'est la chute dans le sable, abandonné au monde, rentré dans ma pesanteur de chair et d'os, abruti de soleil, avec, de loin en loin, un regard pour mes bras où les flaques de peau sèche découvrent, avec le glissement de l'eau, le duvet blond et la poussière de sel.*» ("Noces à Tipasa").

Par contre, ayant fait, dans un ses "Carnets", cette promesse : «*J'userai du minimum de mots pour décrire ce que je vois*», il contraignit souvent son exubérance méditerranéenne à la rigueur d'une écriture blanche, sèche, rapide, exprimant le fait, la situation, le fonctionnement des êtres et des sociétés. Lui qui, dans "Sur une philosophie de l'expression", un essai de 1944, stipula : «*Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde*» ; qui écrivit encore, dans "L'homme révolté" : "*La logique du révolté est [...] de s'efforcer au langage clair pour ne pas épaisser le mensonge universel*", se montra presque puritain dans son goût d'un dépouillement classique qui donne l'illusion de la neutralité. Effectuant un patient travail de coupes, d'épuration, il se consacra à la tâche épuisante de se faire entendre en utilisant les mots de tout le monde malgré le redoutable halo d'erreur qui les entoure, de mots élémentaires («monde», «terre», «mer», «désert», «été», «fraternité», «homme», «honneur», «liberté», «misère», «douleur», «joie», «justice», «amour») qu'il ne craignit d'ailleurs pas de ressasser, de mots justes, affirmant d'ailleurs, dans son discours de réception du prix Nobel : "*On ne prostitue pas impunément les mots*". Avec son vocabulaire compréhensible, sa langue claire et simple, il se situa toujours au-delà de la complaisance, en-deçà de l'hermétisme, avec seulement cette «*légère gauchissure qui est la marque de l'art et de la protestation*» ("L'homme révolté"). Et il se garda de casser la syntaxe. Il parvint ainsi à un style neutre, distant, très froid, dépourvu de sensibilité, coupé, qui le fit se contenter de juxtaposer des propositions, d'aligner des phrases courtes et nettes. Cette écriture apprise (à la lecture des romans dits «américains»), méditée, maîtrisée, est celle qu'on trouve au début de "L'étranger", et à laquelle on l'a trop souvent réduit ; on lit par exemple cette description des funérailles de la mère de Meursault : «*À partir de ce moment tout est allé très vite. Les hommes se sont avancés vers la bière avec un drap. Le prêtre, ses suivants, le directeur et moi-même sommes sortis. Devant la porte, il y avait une dame que je ne connaissais pas : "M. Meursault", a dit le directeur. Je n'ai pas entendu le nom de cette dame et j'ai compris seulement qu'elle était infirmière déléguée. Elle a incliné sans un sourire son visage osseux et long. Puis nous nous sommes rangés pour laisser passer le corps.*» (pages 23-24). Cette sobriété souvent tendue lui permit aussi de mettre à nu d'angoissants dilemmes moraux, les destins personnels poignants de ses personnages, de les traiter avec beaucoup de finesse et d'ironie contrôlée.

Pourtant, on trouve aussi dans "L'étranger" une prose exaltée. Ainsi, au moment où le meurtre va avoir lieu, on lit : «*C'était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer haletait de toute la respiration rapide et étouffée de ses petites vagues. Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil. Toute cette chaleur s'appuyait sur moi et s'opposait à mon avance. Et chaque fois que je sentais son grand souffle chaud sur mon visage, je serrais les dents, je*

fermais les poings dans les poches de mon pantalon, je me tendais tout entier pour triompher du soleil et de cette ivresse opaque qu'il me déversait. À chaque épée de lumière jaillie du sable, d'un coquillage blanchi ou d'un débris de verre, mes mâchoires se crispaient.» (page 85).

Si, très tôt, il tint à montrer l'importance du symbole dans l'œuvre de Kafka (dans l'appendice au "Mythe de Sisyphe" intitulé "*L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka*"), c'est que, dès le début, toute une part de son écriture tendit à la transposition emblématique du réel, qu'il poursuivit dans de puissantes fictions ; ainsi à travers les symboles de la peste (dans "*La peste*" et dans "*L'état de siège*") ou du «*malconfort*» (dans "*La chute*"), à travers les mythes (les figures de Sisyphe et de Prométhée qu'il fit revivre sans le secours de la mythologie), qui font naître des significations qui ne s'intègrent à aucun ordre rassurant, et restent à l'état de questions, d'interrogations ou de protestations. Son réalisme se chargea de plus en plus de symboles, et il enraca des mythes dans l'épaisseur concrète du monde quotidien pour en dire l'ambiguïté.

Par ailleurs, lui, qui affirma : «*Bien que cela heurte les préjugés du temps, le plus grand style en art est l'expression de la plus haute révolte. Comme le vrai classicisme n'est qu'un romantisme dompté, le génie est une révolte qui a créé sa propre mesure. [...] Le grand style n'est pas une simple vertu formelle [...] Le grand style est la stylisation invisible, c'est-à-dire incarnée*» ("*L'homme révolté*") ; lui que son exigence intellectuelle n'empêcha pas d'assumer, contradictoirement et explicitement, cette volonté de stylisation, pratiqua aussi ce style que Sartre décela bien, l'appelant d'ailleurs son «style de cérémonie». C'est celui de ses essais, qui sont caractérisés par une langue plus recherchée, de plus amples phrases bien balancées et martelées, un recours à une certaine rhétorique, un net goût de l'emphase (qu'il reconnut d'ailleurs dans "*Amour de vivre*"), de la solennité, sinon de la grandiloquence. Cela le conduisit souvent à oser des antithèses frappantes (l'«éblouissement obscur» évoqué dans "*L'énigme*"), à proférer de fortes maximes où il prit une posture magistrale, avec du recul et même de la froideur face à son objet. On peut donner ces exemples :

- «*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre.*» ("*Amour de vivre*" dans le recueil '*L'envers et l'endroit*').
- «*Le grand courage, c'est encore de tenir les yeux ouverts sur la lumière comme sur la mort.*» ("*L'envers et l'endroit*" dans le recueil du même titre).
- «*Il n'y a pas de honte à être heureux. Mais aujourd'hui, l'imbécile est roi, et j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir.*» ("*Noces à Tipasa*" dans le recueil "*Noces*").
- «*Le monde est beau et hors de lui point de salut.*» ("*Le désert*" dans le recueil "*Noces*").
- «*La vérité et la liberté sont des maîtresses exigeantes parce qu'elles ont peu d'amants.*» (article dans "*Soir républicain*").
- «*Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie.*» ("*Le mythe de Sisyphe*").
- «*L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites.*» ("*Le mythe de Sisyphe*").
- «*Un pays vaut souvent ce que vaut sa presse*» (éditorial du 1^{er} septembre 1944, intitulé "*Critique de la nouvelle presse*").
- «*Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur.*» ("*La peste*").
- «*Le goût de la possession n'est qu'une autre forme du désir de durer ; c'est lui qui fait le délire impuissant de l'amour.*» ("*L'homme révolté*").
- «*La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.*» ("*L'homme révolté*").
- «*Tout le malheur des hommes vient de l'espérance.*» ("*L'homme révolté*").
- «*L'homme n'est pas entièrement coupable : il n'a pas commencé l'histoire ; ni tout à fait innocent, puisqu'il la continue.*» ("*L'homme révolté*").
- «*L'homme est la créature qui, pour affirmer son être et sa différence, nie.*» ("*L'homme révolté*").
- «*Il faut une part de réalisme à toute morale : la vertu toute pure est meurtrière ; il faut une part de morale à tout réalisme : le cynisme est meurtrier.*» ("*L'homme révolté*").
- «*L'héroïsme est peu de chose, le bonheur est plus difficile.*» ("*Lettres à un ami allemand*").

- «Je continue de croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir.» ("Lettres à un ami allemand").
- «L'histoire n'est que l'effort désespéré des hommes pour donner corps aux plus clairvoyants de leurs rêves.» ("Actuelles I").
- «Il s'agit de servir la dignité de l'homme par des moyens qui restent dignes au milieu d'une histoire qui ne l'est pas.» ("Actuelles I").
- «La grandeur d'un artiste se mesure aux tentations qu'il a vaincues.» (préface à "La maison du peuple" de Louis Guilloux).
- «La liberté n'est rien d'autre que la chance d'être meilleur, tandis que la servitude est l'assurance du pire.» ("Hommage à un journaliste exilé").
- «Le bien-être du peuple en particulier a toujours été l'alibi des tyrans, et il offre de plus l'avantage de donner bonne conscience aux domestiques de la tyrannie.» ("Hommage à un journaliste exilé").
- «Des religions sans transcendance tuent en masse des condamnés sans espérance.» ("Réflexions sur la guillotine").
- «Se donner n'a de sens que si l'on se possède.» ("Carnets 1962-1964").
- «Si l'homme échoue à concilier la justice et la liberté, alors il échoue à tout.» ("Carnets 1962-1964").
- «Il n'y a pas de culture sans héritage et nous ne pouvons ni ne devons rien refuser du nôtre, celui de l'Occident» (conférence donnée à Uppsala).

Pour Pierre-Henri Simon, «son écriture vaut par le relief et l'éclairage qu'elle donne aux mouvements d'une pensée inquiète et chercheuse, accordée étonnamment aux questions et aux aspirations d'une époque, liée à une expérience d'homme honnêtement assumée.»

Camus trouva le juste milieu, et eut un style équilibré dans "La peste", livre qui est son chef-d'œuvre.

* * *

Il pratiqua différents genres :

Loin de s'enfermer dans une formule, exerçant sa liberté d'artiste par le refus des chemins tout tracés et par la possibilité constante de se réinventer lui-même, aussi difficile que cela ait été, au nom de la vérité et de la beauté, il adapta sa technique et son écriture en fonction des sujets, passant, de l'essai et de la nouvelle, au roman, aux pièces de théâtre, aux textes de réflexion philosophique, esthétique, politique et morale.

De plus, chaque fois qu'il s'est agi pour lui de choisir la forme la plus adéquate à son projet, en fonction de l'objectif recherché, il subordonna la technique au sujet, ne s'interdisant pas les emprunts (par exemple, en allant chercher dans le roman dit «américain» contemporain la technique narrative dont il avait besoin pour le début de "L'étranger"). Dans "La chute" et dans les nouvelles du recueil "L'exil et le royaume", il explora avec brio des potentialités narratives très diverses.

* * *

En ce qui concerne sa thématique, s'il y eut toujours en lui deux parts : celle du témoin et celle de l'artiste, et si le témoin a nourri l'artiste, on constate qu'elle se révèle remarquablement stable et cohérente. S'il observa que «les œuvres de certains écrivains forment un tout où chacune s'éclaire par les autres, et où toutes se regardent» ("Actuelles II"), dans son propre cas, les mêmes matériaux nourrissent ses nouvelles, ses romans, ses essais et son théâtre.

On remarque qu'il fut fasciné par les contrastes ; que, dès son premier recueil, il plaça son œuvre sous le signe d'une conscience déchirée, puis que, dans une dialectique récurrente qui fut un de ses leitmotsivs, il poursuivit l'inlassable tentative d'unir deux éléments inconciliables, d'où la dualité antithétique de «l'envers» et de «l'endroit», du «oui» et du «non», du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre, de «l'exil» et du «royaume», de l'art pur et de l'action politique, de la sensualité et de l'ascèse, du bonheur et du malheur, de l'espoir et du désespoir, de la vie et de la mort, du tout et du rien.

De ses premiers textes (ceux d'un jeune homme épris d'absolu qui, avec la fougue d'un héros romantique, fut entraîné par la révolte qui l'exalta) aux derniers, on reconnaît :

-L'autobiographie, car il fut toujours fidèle au souvenir de sa mère silencieuse et de son enfance pauvre, toujours présents dans son œuvre depuis "*L'envers et l'endroit*" jusqu'à "*Le premier homme*".

-Les images ensoleillées de l'Afrique du Nord, le paysage ne perdant jamais un éclairage divin, étant le «regard» d'une puissance supérieure, l'être humain se trouvant jugé par la lumière qui baigne le monde.

-L'inquiétude de l'être humain aux prises avec une situation qui le dépasse.

-Un hédonisme du dénuement, de la dépossession de soi-même, du renoncement à toute illusion et, plus particulièrement, à l'espoir d'une autre vie.

-La tension, indépassable, entre l'innocence et la culpabilité dans un univers du procès, du réquisitoire et du meurtre légal.

-La révolte contre le scandale du mal, contre toutes les injustices. Ne faisant pas partie d'une caste artistique séparée du monde, il fut un écrivain engagé, profondément concerné par la société, manifestant de multiples intérêts ; il fut la voix des gens modestes et sans voix, ne cessa de se trouver au côté des oubliés du bonheur, prit toujours le parti du peuple contre les puissants.

-La dénonciation des totalitarismes, au risque d'être de plus en plus isolé, dénigré par ses contemporains.

Ce retour des mêmes thèmes donne son unité à cet ensemble qui fut cependant en perpétuel renouvellement, car il voulut ne pas s'enfermer dans un programme ou rester fidèle à une manière dans laquelle le public l'aurait reconnu. Il ne voulut pas non plus «faire moderne», ne fut pas «de ceux qui prennent le ton de la littérature de leur temps» (R.M. Albérès). On lui reprocha d'ailleurs de passer à côté de la modernité littéraire en matière de roman ou de théâtre ; mais il assuma le fait d'être déjà classique, et la solitude qui va de pair.

D'autre part, il ne céda jamais à la tentation d'une littérature de pur divertissement, et s'est toujours retenu devant l'émotion.

Et les succès et les échecs se succédèrent sans que jamais il ne déroge de sa voie.

* * *

Malgré sa mort prématuée, Camus a laissé une œuvre considérable, de journaliste, de dramaturge, de romancier, de penseur.

Le journaliste

Camus, qui se voulut «*témoin de la liberté*» ("Actuelles I"), le fut au premier chef par son activité de journaliste, activité dont il fut fier, se disant d'ailleurs, à ses débuts, plutôt qu'écrivain, «journaliste professionnel», dont il se faisait une haute idée, la considérant comme un combat pour la vérité et un combat pour l'indépendance, pensant que l'information n'empêche pas la rigueur de l'analyse, qu'il faut défendre à la fois les faits et la critique. Il écrivit toujours des articles qui étaient vifs, concis et rigoureux, sans se perdre dans une dialectique aride.

Il fut d'abord journaliste à Alger (dans des journaux de gauche, "Alger républicain" puis "Soir républicain"), étant reporter, journaliste d'investigation, chroniqueur judiciaire, critique littéraire, rédacteur en chef de "Soir républicain" où, dans un article qui aurait dû paraître dans le numéro de du 25 novembre 1939, il eut cette formule hardie : «*La vérité et la liberté sont des maîtresses exigeantes parce qu'elles ont peu d'amants.*» N'oubliant jamais sa condition originelle de «petit enfant pauvre», épris de justice, de liberté et de vérité, soucieux du respect de la dignité humaine, il choisit déjà d'être le témoin qui, n'agissant que par son seul regard, l'élève au niveau d'une protestation de la conscience lucide contre un monde qu'il réprouve ; de pratiquer un journalisme social consistant à se rapprocher des vrais gens, à rendre leurs voix aux sans voix. Il signa des articles chocs qui firent date par leur intensité et par son engagement pour lutter contre les injustices de toutes sortes, contre la

brutalité policière, contre les partis pris racistes ; il faut signaler en particulier la série intitulée '***Misère de la Kabylie***' (qu'on retrouve dans "Actuelles, III. Chronique algérienne" - voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Puis, venu en France, il put, en 1940, grâce à Pascal Pia, entrer à "Paris-Soir" comme maquettiste et secrétaire de rédaction, car il se refusa à écrire dans ce quotidien populaire quotidien au tirage d'un million et demi, qu'il trouvait indigne de lui.

Par contre, Pascal Pia, qui s'employait dans le mouvement de Résistance "Combat", l'y fit entrer aussi. Il occupa alors un poste de responsabilité nationale à la direction et à la rédaction du journal clandestin lui aussi appelé "Combat", qui avait été créé en décembre 1941 par le mouvement ; qui était diffusé «sous le manteau» dans tout le pays. Il y écrivit à partir de mars 1944 ; cependant, comme les articles n'étaient pas signés ou l'étaient de pseudonymes, car on souhaitait faire une œuvre collective et on était clandestin, il est malaisé d'évaluer sa participation. Il reste que, son style étant remarquable, du fait de sa phrase vive, vibrante même, de sa façon directe de parler de choses essentielles, le public sut vite que l'éditorialiste anonyme de "Combat" était le plus souvent le jeune auteur de "L'étranger" et du "Mythe de Sisyphe". Il est probable qu'il fut l'auteur d'un article publié en mars 1944 dans le numéro 55, et intitulé '*À guerre totale, résistance totale*', où on lisait : «*Il n'y a pas deux France, l'une qui combat et l'autre qui juge le combat. [...] Vous ne pouvez pas dire : "Cela ne me concerne pas". Car cela vous concerne.*»

Il devint rédacteur en chef de "Combat", auteur d'éditoriaux flamboyants (repris dans "***Actuelles I***" et "***Actuelles II***" - voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion") qui se démarquaient par l'objectivité passionnée, la lucidité, la probité et la noblesse de la pensée, la qualité de l'écriture ; appliquant cette formule : «*une idée, deux exemples, trois feuillets*», il composa alors cent soixante-cinq articles signés, authentifiés, ou légitimement attribuables. Pensant qu'il fallait faire du journalisme d'idées, du journalisme moral, il continua à défendre, avec fougue et sincérité des engagements sans concessions et intimement liés à :

-Ses convictions politiques, car il se déclara pour le socialisme, pour la paix, et donna son avis sur la politique intérieure, sur la politique coloniale, sur la politique étrangère, dessinant l'avenir de l'Algérie, de la France, sinon du monde.

-Ses préoccupations humanitaires, car, se montrant conscient de ses responsabilités dans une époque où, au sortir de l'Occupation, il fallait à la fois réorganiser la vie quotidienne, acceptant d'être un des guides moraux de la France libérée, il tenta d'indiquer à une société qui se refaisait les trois buts de la justice, de l'honneur et du bonheur ; il voulut rester le témoin de la liberté pure ; il s'éleva contre tous les formalismes, contre toutes les violences. (Ces deux thèmes ne sont pas plus développés ici, car ils le seront plus loin).

-Sa conception des droits, des devoirs et du rôle d'une «nouvelle presse», car il faisait de l'exercice de ce métier une école de vie et de morale, considérait que, au journaliste, s'imposent une vigilance éthique obsessionnelle, une indispensable prudence, le relativisme, le sang-froid. Il l'indiqua dès ses éditoriaux de "Combat" en 1944 :

Dans son éditorial du 1^{er} septembre, intitulé "***Critique de la nouvelle presse***", voulant qu'elle soit en rupture avec la médiocrité du passé, il préconisait une réforme, l'adoption d'une stricte déontologie, assénant : «*Nous mangeons du mensonge à longueur de journée grâce à une presse qui est la honte de ce pays*» ; statuant qu'«*un pays vaut souvent ce que vaut sa presse*» ; affirmant que lui et son équipe se rendaient compte de «*l'immense nécessité*» pour eux de «*redonner à un pays sa voix profonde*», qu'ils étaient «*décidés à éléver ce pays en élevant son langage*», en créant une «*presse claire et virile, à la voix respectable*», en choisissant «*l'énergie plutôt que la haine, la pure objectivité et non la rhétorique, l'humanité et non la médiocrité*», en informant le public «*par un commentaire politique et moral de l'actualité*». Il exposait sa conception du journalisme : «*Qu'est-ce qu'un journaliste? C'est un homme qui d'abord est censé avoir des idées. C'est ensuite un historien au jour le jour, et son premier souci doit être de vérité. Peut-on dire aujourd'hui que notre presse ne se soucie que de vérité? Comme il est difficile de toujours être le premier, on se précipite sur le détail que l'on croit pittoresque ; on fait appel à l'esprit de facilité et à la sensiblerie du public. On crie avec le lecteur, on cherche à lui plaire quand il faudrait seulement l'éclairer. À vrai dire on donne toutes les preuves qu'on le méprise. L'argument de défense est bien connu : on nous dit, "c'est cela que veut le*

public !". Non, le public ne veut pas cela ; on lui a appris pendant vingt ans à le vouloir, ce qui n'est pas la même chose. [De nos jours] une occasion unique nous est offerte au contraire de créer un esprit public et de l'élever à la hauteur du pays lui-même.»

Dans son éditorial du 8 septembre, intitulé "**Le journalisme critique**", il indiquait que le journalisme doit répondre aux exigences de l'action politique.

Il préconisa une véritable charte de la presse, demandant au journaliste de :

-Ne pas avoir l'obsession de plaire à n'importe quel prix. Refuser de participer à la course au sensationnel et au pittoresque, à la flatterie des pires instincts. Rester indifférent aux rumeurs, aux «dépêches probables», aux «suppositions mystérieuses». Ne pas rechercher «le scoop» car il vaut mieux être le second à donner une information vraie que le premier à en donner une qui soit fausse. Ne pas vouloir l'«accrochage» sensationnel, la vulgarité typographique ; remplacer la mise en page «publicitaire» par un style sobre. Ne pas céder à la loi de l'offre et de la demande, à l'asservissement au pouvoir de l'argent, aux contraintes de la publicité.

-Garder le souci de la qualité de la langue en se passant de ces formules ou de ces clichés indéfiniment repris et qui dégradent complètement l'exercice professionnel.

-Se livrer à une observation modeste, mais rigoureuse, des événements.

-Informer bien au lieu d'informer vite. Se garder de l'uniformisation des informations, pour aider les lecteurs à développer un sens critique, la presse devant devenir une grande force spirituelle, moins préoccupée de recruter des clientèles que de former les esprits.

-Préciser le sens de chaque nouvelle par un commentaire approprié : «*Il est un autre apport du journaliste au public. Il réside dans le commentaire politique et moral de l'actualité. En face des forces désordonnées de l'histoire, dont les informations sont le reflet, il peut être bon de noter, au jour le jour, la réflexion d'un esprit ou les observations communes de plusieurs esprits. Mais cela ne peut se faire sans scrupule, sans distance et sans une certaine idée de la relativité. Certes, le goût de la vérité n'empêche pas la prise de parti.*»

-Avoir conscience d'une responsabilité sociale. «*Un journaliste qui ne se juge pas lui-même tous les jours n'est pas digne de ce métier.*»

-Défendre le droit du citoyen à l'information qui ne doit pas être un privilège des journalistes.

-Garder une honnêteté qui permettrait de retrouver la confiance du public, la crédibilité que, à ses yeux, les médias avaient perdue.

-Veiller à ce que la politique ne l'emporte pas sur la morale, car «*il s'agit de refaire notre mentalité politique. Cela signifie que nous devons préserver l'intelligence. Il n'y a pas de liberté sans intelligence.*»

-Refuser de se soumettre aux idéologies, et, surtout, à l'idéologie dominante qui, au nom d'une justice abstraite et à venir, accepte le maintien du «statu quo».

Cette déontologie est si stricte qu'il serait presque impossible, même à l'esprit le plus vertueux, de s'y conformer aujourd'hui.

Quand, en 1947, il dut quitter "Combat" qui, du fait de ses difficultés financières, passait en d'autres mains, il répondit à un détracteur : «*"Combat" a été l'honneur de la presse française. [...] Nous avons essayé d'être à la hauteur d'une terrible époque et de ne pas retourner, dans les affaires de presse, aux vomissements de l'avant-guerre. [...] "Cornbat" a été un succès. Il n'a pas disparu. Il fait la mauvaise conscience de quelques journalistes. Et parmi le million de lecteurs qui ont quitté la presse française, quelques-uns l'ont fait parce qu'ils avaient longtemps partagé notre exigence. Nous referons "Combat", ou l'équivalent, un jour, quand la situation économique sera stabilisée. Nous avons fait pendant deux ans un journal d'une indépendance absolue et qui n'a jamais rien déshonoré. Je ne demandais rien de plus. Tout porte fruits, un jour ou l'autre. C'est une question de choix. Si les écrivains avaient la moindre estime pour leur métier, ils se refuseraient à écrire n'importe où. Mais il faut plaire, paraît-il, et pour plaire se coucher. Parlons franc : il est difficile apparemment d'attaquer de front ces machines à fabriquer ou à démolir des réputations. Quand une gazette, même ignoble, tire à six cent mille exemplaires, loin de l'offenser, on prie son directeur à dîner. C'est pourtant notre tâche*

de refuser cette sale complicité. Notre honneur dépend de l'énergie avec laquelle nous refuserons la compromission.»

En août 1951 fut publié un entretien qu'il donna pour le dernier numéro de la revue "Caliban", et où il affirma son respect pour le journalisme, et sa fierté d'appartenir à «une des plus belles professions que je connaisse», déclarant en particulier : «*Loin de refléter l'état d'esprit du public, la plus grande partie de la presse française ne reflète que l'état d'esprit de ceux qui la font. À une ou deux exceptions près, le ricanement, la gouaille et le scandale forment le fond de notre presse. À la place de nos directeurs de journaux, je ne m'en féliciterais pas : tout ce qui dégrade en effet la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude. Une société qui supporte d'être distraite par une presse déshonorée et par un millier d'amuseurs cyniques, décorés du nom d'artistes, court à l'esclavage malgré les protestations de ceux-là mêmes qui contribuent à sa dégradation.*»

En 1955-1956, pour tenter de faire entendre sa voix au sujet de la guerre d'Algérie, il tint une chronique à l'hebdomadaire "L'express", articles qu'on retrouve en partie dans "***Actuelles, III chronique algérienne***" (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

De plus, il alerta sur une vérité trop souvent oubliée : un média est le produit d'un collectif, et un bon journaliste ne peut se contenter de s'intéresser à son seul domaine. Dans "*Pourquoi je fais du théâtre?*", il signala : «*Au temps où je faisais du journalisme, je préférais la mise sur le marbre de l'imprimerie [table, à l'origine en marbre, placée dans l'atelier, où l'on pose les formes avant de les placer dans la presse elle-même] à la rédaction de ces sortes de prêches qu'on appelle éditoriaux.*». Et, en effet, à "Combat" ou à "L'express", on le voyait autant dans les conférences de rédacteurs que parmi les typographes car son amour du métier était nourri par sa curiosité pour la fabrication du journal dans laquelle il s'impliquait, et par un esprit d'équipe. Il revoyait la copie, surveillait la mise en page, ne répugnait à aucune tâche, se pliait aux servitudes les plus obscures, partageait l'excitation du «bouclage», se montrait constamment prêt à la blague. Lorsqu'il mourut, les organisations syndicales des typographes et correcteurs lui rendirent hommage en publiant un petit recueil, "À Albert Camus, ses amis du livre".

Journaliste à une époque où le journalisme ne se cantonnait pas à la description du réel, mais voulait aussi peser sur les événements ; où il pouvait être un beau métier qui permettait d'être un acteur plus qu'un simple observateur ; appartenant à une génération qui ne séparait pas le journalisme, la littérature et l'engagement politique, Camus trouva cependant ce métier parfois décevant, car trois servitudes lui pesaient :

-Avoir à tenir compte de l'opinion de trop de gens à la fois et donc dire toujours moins qu'il ne voulait dire ; avoir à écrire rapidement sans pouvoir «revoir sa pensée».

-Ne pas être capable d'éviter de se faire des ennemis, ce dont il avait horreur.

Il reste qu'il aimait ce métier, qui n'était pas un accident dans sa vie, mais une vraie passion ; qui tint une part prépondérante dans sa formation d'écrivain ; qu'il considérait comme aussi noble que celui de romancier ou d'auteur dramatique. Et, même après qu'il ait dû quitter "Combat" puis "L'express", sa foi dans le journalisme resta intacte.

Le dramaturge

Dans "Pourquoi je fais du théâtre?", Camus indiqua qu'il tenait celui-ci pour «le plus haut des genres littéraires et en tout cas le plus universel», et précisa le bénéfice qu'il trouvait à écrire des pièces : «Le théâtre m'aide aussi à fuir l'abstraction qui menace tout écrivain. [...] Je n'en dirai pas autant d'un roman. Le roman vous isole, tandis qu'une pièce vous fait communiquer avec les autres, même quand vous l'écrivez. Le roman exige une tension continue, le théâtre permet des ruptures de rythme. [...] Le théâtre est un art de chair qui donne à des corps vibrants le soin de traduire ses leçons.» Et il estimait que, avec le théâtre, la littérature retrouve de la vigueur, et se discipline à l'intérieur du cadre contraignant d'une action.

Toujours dans "Pourquoi je fais du théâtre?", il indiqua encore : «Parler à tous n'est pas facile. On risque toujours de viser trop haut ou trop bas. Il y a ainsi les auteurs qui veulent ne s'adresser qu'à ce qu'il y a de plus bête dans le public, et, croyez-moi, ils y réussissent très bien, et d'autres qui ne veulent s'adresser qu'à ceux qui sont supposés intelligents, et ils échouent presque toujours. Les premiers prolongent cette tradition dramatique bien française qu'on peut appeler épopée du lit, les autres ajoutent quelques légumes au pot au feu philosophique. À partir du moment où un auteur réussit au contraire à parler à tous avec simplicité tout en restant ambitieux dans son sujet, il sert la vraie tradition de l'art, il réconcilie dans la salle toutes les classes et tous les esprits dans une même émotion ou un même rire. Mais, soyons justes, seuls les très grands y parviennent.»

S'il eut bien le souci de «parler à tous avec simplicité tout en restant ambitieux dans son sujet», il reste à se demander si on peut le placer parmi «les très grands».

* * *

Vers 1940, il songea à écrire un essai sur le théâtre. Mais il ne fut finalement pas un théoricien du genre, et ne chercha d'ailleurs pas à en renouveler la théorie, comme l'ont fait, par exemple, Artaud et Brecht. Sa conception du théâtre s'éparpilla dans ses "Carnets", dans des entretiens, dans des écrits de circonstance, et, au passage, dans certaines de ses œuvres :

-En 1940, dans un article intitulé "**Jean Giraudoux ou Byzance au théâtre**", il ne se contenta pas d'éreinter le dramaturge, mais fit l'éloge du théâtre et, particulièrement, de la tragédie (pour plus de précisions, voir, dans le site "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

-En 1944, dans "**Le mythe de Sisyphe**", il consacra un chapitre entier au comédien, une des figures de «l'homme absurde» (pour plus de précisions, voir, dans le site "CAMUS, "Le mythe de Sisyphe"").

-En 1949, dans sa présentation de sa pièce, "**Les justes**", il affirma : «Je veux montrer que le théâtre d'aujourd'hui n'est pas celui de l'alcôve ni du placard. Qu'il n'est pas non plus un tréteau de patronage, moralisant ou politique. Qu'il n'est pas une école de haine mais de réunion. Notre époque a sa grandeur qui peut être celle de notre théâtre. Mais à la condition que nous mettions sur scène de grandes actions où tous puissent se retrouver, que la générosité y soit en lutte avec le désespoir, que s'y affrontent, comme dans toute vraie tragédie, des forces égales en raison et en malheur, que batte enfin sur nos scènes le vrai cœur de l'époque, espérant et déchiré.»

-En 1951, dans "**L'homme révolté**", il évoqua ces «étoiles fixes» qui brillent dans le ciel tragique : Eschyle, Sophocle, Calderon, Shakespeare.

-En 1955, dans "**L'avenir de la tragédie**", conférence prononcée à Athènes, il constatait qu'il vivait au cœur d'une époque tragique, mais qui ne s'était pas montrée capable de créer un nouvel art tragique, malgré quelques belles tentatives (il cita Giraudoux, Montherlant, Claudel) ; il se demanda si une tragédie moderne était possible ; il se pencha sur l'histoire de la tragédie et la définit en la distinguant du drame ; il proclama la nécessité d'un langage tragique (pour plus de précisions, voir, dans le site "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

* * *

On peut considérer que Camus, lui-même auteur de pièces de théâtre, donna libre cours à son goût de la tragédie, voulut en produire qui conviennent à son époque. Il trouva dans la création théâtrale l'occasion de cristalliser simultanément les aspects les plus profonds de sa pensée et de son esthétique. En particulier, son désir de stylisation littéraire se voyait justifié dans les contraintes

spatio-temporelles de la représentation, la présence physique des comédiens imposant l'ordre du corps contre les prétentions hégémoniques de l'esprit, tandis que l'impossibilité pour lui d'intervenir directement autorisait une mise à l'épreuve permanente du langage par le réel. Pour toutes ces raisons, le théâtre fut sans doute pour lui une expérience-limite de la création littéraire en même temps qu'une source d'exaltation renouvelée.

En 1936, à Alger, alors qu'il était l'animateur du "Théâtre du Travail", il écrivit, en collaboration avec trois amis, une pièce en quatre actes qui est une succession de tableaux, "**Révolte dans les Asturies**", qui témoignait de son engagement politique car elle célébrait l'insurrection des mineurs d'Oviedo qui, en 1934, avaient proclamé une république ouvrière et paysanne, cet épisode ayant été un véritable prélude à la guerre d'Espagne, une annonce prophétique de la défaite qu'allait subir les forces populaires abandonnées par les démocraties occidentales, et de la victoire de Franco. Pour cette œuvre qui portait déjà en germe toutes les promesses de son théâtre futur, il avait procédé à une mise en scène qui tendait à «*contraindre le spectateur d'entrer dans l'action*» ; il avait placé ces chœurs parlés qui sont propres au théâtre communiste. Mais, après coup, il eut le sentiment d'avoir sacrifié à un théâtre de propagande.

Il s'essaya encore à la tragédie dans quatre pièces qui jalonnèrent l'évolution de sa réflexion, apparaissant parallèlement à son œuvre d'essayiste et à son œuvre de romancier, et allant dans la même direction. On peut donc y distinguer une période absurde et une période révoltée.

L'absurde fut illustré par :

"**Caligula**" (1944), pièce en quatre actes qui présente cet empereur romain alors que, ayant eu, après la mort de sa sœur-amante, Drusilla, la révélation de l'absurdité de la condition humaine, il décide d'exercer sa propre liberté contre l'ordre des êtres humains et des dieux, niant le bien et le mal, se transformant en un tyran sanguinaire, bourreau de lui-même autant que des autres. (Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, "Caligula"").

"**Le malentendu**" (1944), pièce en trois actes qui présente, le retour chez lui, quelque part en Europe centrale, après vingt ans d'absence, d'un homme qui ne révèle pas son identité à sa mère et à sa sœur, lesquelles, afin de pouvoir un jour s'évader de ce triste pays, ont pris l'habitude de tuer et de dépouiller les voyageurs descendus dans leur hôtel, sort auquel il n'échappe pas. (Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, "Le malentendu"").

Dans ces deux pièces, Camus fit des expériences qu'il n'endossait pas, laissant la logique absurde filer tout droit pour observer le point d'aboutissement, qui est le crime ou la folie. À l'absurde, il opposa la révolte, illustrée par :

"**L'état de siège**" (1948), «*spectacle en trois parties*» conçu avec Jean-Louis Barrault, où la ville de Cadix tombe sous l'emprise de la Peste, personnage qui impose une mort bureaucratisée à laquelle participe l'anarchiste Nada, mais à laquelle aussi s'oppose le héros, Diego, qui, d'abord préoccupé de son bonheur personnel, choisit la solidarité, et accepte de mourir en échange de la libération de la ville. (Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, "L'état de siège"").

"**Les justes**" (1949), pièce en cinq actes qui fait revivre le dilemme de jeunes terroristes russes de 1905 qui, afin de détruire le tsarisme, veulent tuer le grand-duc qui exerce un pouvoir despotique sur Moscou, mais renoncent à leur projet quand l'explosion risque de faire mourir aussi des enfants. (Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, "Les justes"").

Ces deux pièces, l'une qui montre la nécessité d'une lutte collective contre le mal, et l'autre où se trouve posée la question du meurtre politique, aboutissent au même point que son œuvre théorique et que son œuvre romanesque, c'est-à-dire à la défense des valeurs vraiment humaines ; elles témoignent du fait que la recherche de la vérité se fait non dans une paix tranquille mais dans la contradiction.

* * *

D'autre part, Camus, s'appropriant certaines œuvres qu'il admirait, procéda aussi, conformément à une démarche mimétique qui lui était familière, à des adaptations d'œuvres d'autres écrivains, racontant : «*On me dit aussi, avec une sollicitude qui me bouleverse, soyez-en sûrs : "Pourquoi adaptez-vous des textes quand vous pourriez écrire vous-mêmes des pièces?"*» et indiquant : «*Quand j'adapte, c'est le metteur en scène qui travaille selon l'idée qu'il a du théâtre. [...] Je me commande alors des textes, traductions ou adaptations, que je peux ensuite remodeler sur le plateau, lors des répétitions, et suivant les besoins de la mise en scène. En somme, je collabore avec moi-même, ce qui exclut du même coup, remarquez-le bien, les frottements si fréquents entre l'auteur et le metteur en scène. Et je me sens si peu diminué par ce travail, que je continuerai tranquillement à le faire, autant que j'en aurai la chance.*» (dans "*Pourquoi je fais du théâtre?*").

À Alger, il avait adapté le roman de Malraux, "*Le temps du mépris*", et la nouvelle de Gide, "*Le retour de l'enfant prodigue*".

Plus tard, s'en servant parfois comme de palliatifs dans des périodes de stérilité littéraire, il adapta :

-Des pièces : "*La dévotion à la Croix*" de Calderon de la Barca, "*Le chevalier d'Olmedo*" de Lope de Vega, "*Un cas intéressant*" de Dino Buzzati, pour lesquelles il respecta la structure prévue par leurs créateurs.

-Des romans : "*Requiem pour une nonne*" de Faulkner, "*Les possédés*" de Dostoïevski, qu'il divisa en tableaux.

Il mit lui-même en scène ses adaptations. Il lui arriva de remplacer au pied levé le comédien qui tenait le rôle du gouverneur dans "*Requiem pour une nonne*". Il songea à être le narrateur dans "*Les possédés*". Et il obtint plus de succès avec ces œuvres qu'avec ses propres pièces !

(Pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses adaptations théâtrales").

* * *

En tant qu'écrivain de théâtre, Camus se donna quelques principes, mais pas une manière unique ou une esthétique définitive. Pragmatique, il savait que «*les lois du théâtre*», même celles qu'un auteur se donne, sont «*faites pour être violées*» (déclaration, en 1946, à propos de "*Caligula*", dans une émission de Renée Saurel : "*Douze auteurs en quête de personnages*"). Et, pour ses différentes productions, auxquelles il donna des appellations différentes, il adopta différentes esthétiques, "*Caligula*" et surtout "*L'état de siège*" (sous l'impulsion de Jean-Louis Barrault), se caractérisant par des audaces, un foisonnement baroque, l'expressionnisme gestuel autant que verbal, et "*Les justes*" par une densité douloureuse et, après l'échec des expérimentations de "*L'état de siège*", un retour à une dramaturgie concentrée, à une structure très simple, à la priorité donnée à la psychologie par rapport au mouvement. Toutes s'opposent donc au patron classique, au dépouillement dramaturgique et à la sécheresse qu'on trouve dans "*Le malentendu*". Le partage des genres théâtraux fut peu rigoureux chez lui, et il distribua les appellations génériques avec désinvolture : "*L'état de siège*", pièce construite en trois «*parties*», est, en fait, une succession de tableaux, car le principe de discontinuité shakespeareen ou cinématographique prévalut, et il s'ensuivit un éclatement de l'espace et du temps ; en revanche, "*Caligula*", "*Le malentendu*" et "*Les justes*" sont resserrés, découpés en actes et en scènes. La classique unité de temps et donc le principe de continuité sont même scrupuleusement respectés dans "*Le malentendu*", pièce statique.

Camus apporta à ses pièces (en particulier à "*Caligula*") de nombreuses retouches qui prouvent qu'on ne peut le taxer d'insouciance dans l'exercice de son métier de dramaturge.

* * *

Force est de constater que l'œuvre dramatique de Camus reste limitée ; qu'elle ne révolutionna pas la dramaturgie et l'esthétique scénique ; qu'il aménagea la dramaturgie qu'il avait reçue de la tradition, et ne fut pas tenté de la bouleverser. Si l'on considère les éléments-clés d'une dramaturgie, à savoir le personnage, l'action, le temps, l'espace, ses quatre pièces prises en bloc le situent dans un classicisme moderne dont les auteurs de la N.R.F., Gide et Giraudoux, lui avaient fourni des modèles qu'il lui est arrivé de contester mais qu'il n'a pas dépassés.

Dans un premier temps, son théâtre bénéficia de solides soutiens de la part de critiques qui étaient de nouveaux venus (Jacques Lemarchand, à "Combat" puis au "Figaro littéraire" ; Guy Dumur, en divers lieux ; Morvan Lebesque à "Carrefour"), qui se montrèrent attentifs et favorables aux créations et reprises de ses pièces. Cependant, dès cette époque, une réserve se fit jour ; ses pièces, comme celles de Sartre, furent souvent considérées comme conventionnelles, cérébrales, moralistes, appartenant au «théâtre d'idées» ou au «théâtre philosophique» voire au «théâtre à thèse». Et il est vrai qu'elles présentent des éléments de didactisme, qu'il s'agisse de développements ou de joutes verbales qui tendent à la dissertation dialoguée, de grands mots, de concepts ou de sentences ; c'étaient des traits d'époque. On peut leur reprocher un excès d'intentions, et à leur auteur de rester enfermé dans la scène illusionniste qui était alors remise en question par la théorie brechtienne du «théâtre épique» et de la «distanciation». Pour Geneviève Serreau (dans "*Histoire du nouveau théâtre*"), Camus et Sartre furent les «promoteurs d'un théâtre philosophique», des «moralistes avant d'être dramaturges», «ne virent dans le théâtre qu'un moyen efficace [...] de signifier leurs options philosophiques. À aucun moment, ils ne tentèrent d'en révolutionner la forme et les structures, versant avec insouciance du vin nouveau dans les vieilles outres du théâtre traditionnel».

Par la suite, l'évolution du théâtre français après 1955 fut défavorable aux pièces de Camus qui ne chercha pas à sauter dans le train du "Nouveau théâtre" qu'on appela aussi "Théâtre de l'absurde" ! Mais, s'il est vrai que Camus dramaturge appartient à une époque révolue de la scène française, s'il a payé au prix fort son inclusion (par d'autres) dans le théâtre existentialiste, il reste que, quoi qu'aient pu avoir dit les spécialistes, son théâtre recèle une vitalité certaine, comme en font foi les reprises de ses pièces, hormis "*L'état de siège*" et en particulier "*Les justes*", qui ne cessent d'être jouées dans de grands et de petits théâtres, par des compagnies bien établies ou par des troupes étudiantes, en Europe comme en Amérique. Et elles ont très vite acquis le statut de classiques contemporains.

Dans le jeu de chaises musicales que la postérité impose aux pièces de théâtre, Camus, au bout du compte, ne s'en tire pas si mal et mieux en tout cas que Sartre, car les goûts et attentes du public sont aujourd'hui plus éclectiques que ceux des décideurs. Et le seul juge, au théâtre, c'est le public !

* * *

Dans "*Pourquoi je fais du théâtre?*", Camus indiqua aussi : «*J'ai écrit pour le théâtre parce que je jouais et je mettais en scène.*» Et cette connaissance intime des planches et des coulisses (qui n'était pas fréquente dans sa génération), son sens de la théâtralité et son souci de la représentation expliquent qu'il ait été, à la différence de littérateurs dramatiques tels que Montherlant, Green, Mauriac, Maulnier, Anouilh, Salacrou, etc. qui étaient uniquement soucieux du dialogue, un véritable écrivain scénique attentif aux gestes et aux voix, aux éclairages et aux bruitages, donnant donc des didascalies riches et précises. Il ne cessa de rappeler la place que, au théâtre, doivent tenir les corps, étant en cela fidèle à ce qu'il avait stipulé dans "*Le mythe de Sisyphe*" : «*La loi de cet art veut que tout soit grossi et se traduise en chair*». Il avait trop le sens du théâtre pour oublier que les personnages doivent exister sur la scène, et ne pas être seulement des supports de discours. Il mit toujours le comédien au centre de l'acte théâtral en considérant qu'il est «*le principal, le principe, l'âme incarnée du spectacle. Voir un acteur dans son rôle, l'habiter, l'entendre parler de la voix même qu'on avait entendue dans le silence et la solitude, c'est la plus grande joie qu'on puisse rencontrer dans ce métier*Résidente privilégiée") à Catherine Sellers (dans "*Albert Camus, la tragédie du bonheur*", de Joel Calmettes), de Pierre Blanchard (dans "*Albert Camus artisan de théâtre*") à Michel Bouquet (dans "*Mémoires d'acteur*"), de Jean Négroni à Jean-Louis Barrault (dans "*Le frère*").

Le romancier et nouvelliste

Camus eut toujours à l'égard du roman une position ambiguë :

-D'une part, il écrivit :

-dans un de ses "Carnets" : «*On ne pense que par images. Les sentiments, les images multiplient la philosophie par dix. Si tu veux être philosophe, écris des romans.*»

-dans la préface des "Œuvres complètes" de Roger Martin du Gard : «*Il y a de grandes chances pour que l'ambition réelle de nos écrivains soit, après avoir assimilé "Les Possédés", d'écrire un jour "La Guerre et la Paix". Au bout d'une longue course à travers les guerres et les négations, ils gardent l'espoir, même s'ils ne l'avouent pas, de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, restituerait enfin les personnages dans leur chair et leur durée.*»

-D'autre part, il écrivit :

-dans un autre de ses "Carnets" : «*Je ne suis pas un romancier au sens où l'on entend. Mais plutôt un artiste qui crée des mythes à la mesure de sa passion et de son angoisse.*»

-dans "Pourquoi je fais du théâtre?" : «*Le roman vous isole [...] Le roman exige une tension continue.*»

Il consigna plusieurs fois ses idées sur le genre :

-En 1938, donnant à son ami, Lucien Bénisti, son avis sur un texte que celui-ci avait écrit, il lui déclara sans détours : «*Ce n'est pas un roman. Il y a dans le roman des fils entrecroisés, un carrefour intérieur, des destinées qui se croisent et se séparent.*»

-En 1942, dans "Le mythe de Sisyphe", il plaça un chapitre intitulé "Philosophie et roman" où :

-Après bien des préliminaires, qui l'ont fait, en particulier, statuer que : «*Pour l'homme absurde, il ne s'agit plus d'expliquer et de résoudre, mais d'éprouver et de décrire. [...] Décrire, telle est la dernière ambition d'une pensée absurde*» (page 129), il en vint à vouloir «*parler ici d'une œuvre où la tentation d'expliquer demeure la plus grande, où l'illusion se propose d'elle-même, où la conclusion est presque immanquable. Je veux dire la création romanesque. Je me demanderai si l'absurde peut s'y maintenir.*» (page 134).

-Plus loin, il affirma que «*le pas pris par le roman sur la poésie et l'essai figure seulement, et malgré les apparences, une plus grande intellectualisation de l'art. Entendons-nous, il s'agit surtout des plus grands. La fécondité et la grandeur d'un genre se mesurent souvent au déchet qui s'y trouve. Le nombre de mauvais romans ne doit pas faire oublier la grandeur des meilleurs. Ceux-ci justement portent avec eux leur univers. Le roman a sa logique, ses raisonnements, son intuition et ses postulats. Il a aussi ses exigences de clarté.*» (page 135).

-Ici, il ajouta une note : «*Qu'on y réfléchisse : cela explique les pires romans. Presque tout le monde se croit capable de penser et, dans une certaine mesure, bien ou mal, pense effectivement. Très peu, au contraire, peuvent s'imaginer poète ou forger de phrases. Mais à partir du moment où la pensée a prévalu sur le style, la foule a envahi le roman. Cela n'est pas un si grand mal qu'on le dit. Les meilleurs sont conduits à plus d'exigences envers eux-mêmes. Pour ceux qui succombent, ils ne méritaient pas de survivre.*» (page 135).

-Puis il reprit sa démonstration : «*La pensée abstraite rejoint enfin son support de chair. Et de même, les jeux romanesques du corps et des passions s'ordonnent un peu plus suivant les exigences d'une vision du monde. On ne raconte plus d'"histoires", on crée son univers. Les grands romanciers sont des romanciers philosophes, c'est-à-dire le contraire d'écrivains à thèse. Ainsi Balzac, Sade, Melville, Stendhal, Dostoïevski, Proust, Malraux, Kafka, pour n'en citer que quelques-uns. / Mais justement le choix qu'ils ont fait d'écrire en images plutôt qu'en raisonnements est révélateur d'une certaine pensée qui leur est commune, persuadée de l'inutilité de tout principe d'explication et convaincue du message enseignant de l'apparence sensible. Ils considèrent l'œuvre à la fois comme une fin et un commencement. Elle est l'aboutissement d'une philosophie souvent inexprimée, son illustration et son couronnement. Mais elle n'est complète que par les sous-entendus de cette philosophie. Elle légitime enfin cette variante d'un thème ancien qu'un peu de pensée éloigne de la vie, mais que beaucoup y ramène. Incapable de sublimer le réel, la pensée s'arrête à le mimer. Le roman dont il est question est l'instrument de cette connaissance à la fois relative et inépuisable, si*

*semblable à celle de l'amour. De l'amour, la création romanesque a l'émerveillement initial et la ruminat*ion féconde.» (page 136).

-Plus loin, il considéra que «la création romanesque peut offrir la même ambiguïté que certaines philosophies», et choisit pour son illustration «une œuvre où tout soit réuni qui marque la conscience de l'absurde, dont le départ soit clair et le climat lucide. Ses conséquences nous instruiront. Si l'absurde n'y est pas respecté, nous saurons par quel biais l'illusion s'introduit. Un exemple précis, un thème, une fidélité de créateur, suffiront alors. Il s'agit de la même analyse qui a déjà été faite plus longuement. J'examinerai un thème favori de Dostoïevski. J'aurais pu aussi bien étudier d'autres œuvres. Mais avec celle-ci, le problème est traité directement, dans le sens de la grandeur et de l'émotion, comme pour les pensées existentielles dont il a été question. Ce parallélisme sert mon objet» (page 139). Et s'ouvre alors un autre chapitre où est analysé Kirilov, un des personnages du roman "Les possédés" de Dostoïevski, dont il est dit que tous ses héros «s'interrogent sur le sens de la vie» «avec une telle intensité qu'elle ne peut engager que des solutions extrêmes» (page 140), comme «le suicide logique» (page 140) auquel en vient ce Kirilov qui, «n'ayant pas la foi en l'immortalité», est «persuadé que l'existence humaine est une parfaite absurdité» (page 140). Et il est finalement déclaré que Dostoïevski n'est «pas un romancier absurde [...] mais un romancier existentiel.» (page 148).

-Enfin, il rejette «le roman à thèse, l'œuvre qui prouve, la plus haïssable de toutes, celle qui le plus souvent s'inspire d'une pensée satisfaite. La vérité qu'on croit détenir, on la démontre. Mais ce sont là des idées qu'on met en marche, et les idées sont le contraire de la pensée. Ces créateurs sont des philosophes honteux. Ceux dont je parle ou que j'imagine sont au contraire des penseurs lucides. À un certain point où la pensée revient sur elle-même, ils dressent les images de leurs œuvres comme les symboles évidents d'une pensée limitée, mortelle et révoltée. / Elles prouvent peut-être quelque chose. Mais ces preuves, les romanciers se les donnent plus qu'ils ne les fournissent. L'essentiel est qu'ils triomphent dans le concret et que ce soit leur grandeur. Ce triomphe tout charnel leur a été préparé par une pensée où les pouvoirs abstraits ont été humiliés. Quand ils le sont tout à fait, la chair du même coup fait resplendir la création de tout son éclat absurde. Ce sont les philosophies ironiques qui font les œuvres passionnées.» (pages 154-155).

En 1943, dans "L'intelligence et l'échafaud", Camus exprima son admiration pour l'art classique (en particulier pour le roman de Mme de La Fayette, "La princesse de Clèves", qu'il définit comme «l'effort pour donner aux cris des passions l'ordre d'un langage pur» ; au sujet duquel il indiqua encore : «On n'a pas de peine à deviner les secrets brûlants qui se pressent sous ces phrases si désintéressées.» Puis il porta ce jugement général : «C'est vraiment un des secrets du roman français que de savoir manifester en même temps un sens harmonieux de la fatalité et un art tout entier sorti de la liberté individuelle - de figurer enfin le terrain idéal où les forces de la destinée se heurtent à la décision humaine. Cet art est une revanche, une façon de surmonter un sort difficile en lui imposant une forme. On y apprend la mathématique du destin, c'est une manière de s'en délivrer.» Par ailleurs, il considéra que le véritable artiste est «à la recherche d'un langage intelligible qui doit recouvrir la démesure de son destin et le conduit à dire non pas ce qui lui plaît, mais seulement ce qu'il faut».

En 1951, dans "L'homme révolté", Camus plaça un chapitre intitulé "Roman et révolte" où :

-Il distingua «la littérature de consentement» d'autrefois de «la littérature de dissidence qui commence avec les temps modernes» (pages 319-320), et dans laquelle «se développa vraiment le genre romanesque [...] en même temps que l'esprit de révolte» (page 320).

-Il constata : «Après tout, écrire ou lire un roman sont actions insolites. Bâtir une histoire par un arrangement nouveau de faits vrais n'a rien d'inévitable, ni de nécessaire. Si même l'explication vulgaire, par le plaisir du créateur et du lecteur, était vraie, il faudrait alors se demander par quelle nécessité des hommes prennent justement du plaisir et de l'intérêt à des histoires feintes. [...] D'une façon générale, on a toujours considéré que le romanesque se sépare de la vie et l'embellit en même temps qu'il la trahit» (pages 319-320), qu'il offre une évolution qui est «une sorte de refus du réel» (page 321), ce qui fait que «la contradiction est celle-ci : l'homme refuse le monde tel qu'il est, sans

accepter de lui échapper», succombant à «cette malheureuse envie» de prêter «à la vie des autres [...] une cohérence et une unité qu'elles ne peuvent avoir, en vérité, mais qui paraissent évidentes à l'observateur», succombant aussi à cette tendance à faire «de l'art sur ces existences», à les «romancer» (page 322), cédant à cette exigence : «Il ne suffit pas de vivre, il faut une destinée, et sans attendre la mort.» (page 324).

-Il statua : «L'art romanesque [...] ne peut ni consentir totalement au réel, ni s'en écarter absolument [...] La vraie création romanesque [...] utilise le réel et n'utilise que lui, avec sa chaleur et son sang, ses passions ou ses cris. Simplement, elle y ajoute quelque chose qui le transfigure.» (pages 332-333). Ce «quelque chose» est désigné plus loin : c'est «la stylisation, qui suppose, en même temps, le réel et l'esprit qui donne au réel sa forme» (page 334), qui «résume l'intervention de l'homme et la volonté de correction que l'artiste apporte dans la reproduction du réel.» (page 335). Le romancier doit donc non seulement imiter le réel, mais aussi l'améliorer, selon sa conception du monde, en ne pouvant s'empêcher d'arranger son histoire selon son «désir profond», laissant ainsi percevoir sa sensibilité.

-Il conclut : «Le roman [est] cet univers où l'action trouve sa forme, où les mots de la fin sont prononcés, les êtres livrés aux êtres, où toute vie prend le visage du destin. Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. Car il s'agit bien du même monde. La souffrance est la même, le mensonge et l'amour. Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant que le nôtre. Mais eux, du moins, courrent jusqu'au bout de leur destin et il n'est même jamais de si bouleversants héros que ceux qui vont jusqu'à l'extrême de leur passion, Kirilov et Stavroguine, Mme Graslin [dans "Le curé de village" de Balzac], Julien Sorel ou le prince de Clèves. C'est ici que nous perdons leur mesure, car ils finissent alors ce que nous n'achevons jamais.» (pages 324-325) - «Le roman fabrique du destin sur mesure. C'est ainsi qu'il concurrence la création et qu'il triomphe, provisoirement, de la mort.» (pages 326-327) - «C'est un exercice de l'intelligence au service d'une sensibilité nostalgique ou révoltée.» (page 327)

Ainsi, dans ses deux grands essais, Camus se déclara un tenant du roman réaliste qui, par définition, oblige l'écrivain à la plus grande exactitude, mais doit lui concéder aussi, pour tenir compte des exigences de l'art, une non moins grande liberté. Cependant, il faut remarquer que ce qu'il dit du roman pourrait l'être tout autant du théâtre, du cinéma, etc., en fait, de toutes les œuvres de fiction réalistes. Et il n'envisagea vraiment que le fond des œuvres et pas du tout leur forme.

* * *

Or Camus fut lui-même romancier et nouvelliste, le fut même avant de produire ces textes théoriques, en faisant preuve d'une certaine réticence à donner à ses romans le nom de romans, tandis qu'il n'appela nouvelles que celles de son dernier recueil, "L'exil et le royaume" (1954).

Dès 1937, il fit paraître "L'envers et l'endroit", un recueil de quatre textes ("L'ironie", "Entre oui et non", "La mort dans l'âme", "Amour de vivre") très fortement autobiographiques, où furent rapportés des souvenirs, des anecdotes et des expériences ; qui sont la confession égotiste et fiévreuse d'un jeune homme, et sa méditation morale ou lyrique ; qui tiennent donc de la nouvelle.

Puis il composa un roman qu'il acheva en 1938 : "La mort heureuse", où le petit employé algérois Patrice Mersault, à la demande de Zaireus et contre une somme d'argent, le tue, mais a du mal à en profiter, et accueille sa propre mort avec satisfaction. Mais ce roman, lui aussi fortement nourri d'éléments autobiographiques et tout à fait abouti, ne fut pas publié, Camus y ayant renoncé pour, ayant entretemps découvert la notion de l'absurde, écrire plutôt un autre roman. (Pour plus de précision, voir, dans le site, "CAMUS, "La mort heureuse"").

Dans cet autre roman, intitulé "L'étranger", le personnage désormais appelé Meursault, lui aussi un petit employé algérois indolent, se raconte, indiquant qu'il ne vit que dans le présent, qu'il ne goûte que des sensations physiques, qu'il demeure indifférent autant à la mort de sa mère qu'à l'amour que

lui porte une femme, mais qu'il se laissa entraîner, par les circonstances et sous l'influence du soleil, à commettre le meurtre d'un Arabe, et qu'il n'accède à la conscience que lorsque la société le condamne à mort, non tant pour le meurtre que pour son insensibilité. Ce roman, paraissant en juin 1942, fut l'illustration de la démonstration de la notion de l'absurde faite dans "*Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*" qui parut en octobre de la même année, Camus ayant conçu un «cycle de l'absurde». (Pour plus de précision, voir, dans le site, "[CAMUS, 'L'étranger'](#)").

On peut considérer que, de la même façon, l'essai intitulé "*L'homme révolté*", qui parut en 1951, dans le cadre d'un autre cycle, le «cycle de la révolte», avait été déjà illustré par le roman "[**La peste**](#)" (1947) qui raconte l'apparition, puis le déferlement d'une épidémie à Oran, dans les années 1940, contre laquelle lutte, animé par un vif esprit de solidarité, le docteur Rieux, en réunissant autour de lui une équipe d'hommes de bonne volonté, en s'opposant aux idées chrétiennes de la culpabilité collective et de la résignation que le père Paneloux brandit lors d'un prêche, et qui le font protester : «*J'ai trop vécu dans les hôpitaux pour aimer l'idée de punition collective*». Par la puissance du tableau du fléau, par la significative évolution des personnages, par la force du symbole qui est d'abord celui du nazisme mais, au-delà, celui du mal en général qui peut toujours renaître, ce roman est le chef-d'œuvre de Camus. (Pour plus de précision, voir, dans le site, "[CAMUS, 'La peste'](#)"). "L'étranger" et "La peste" firent de Camus le romancier français le plus populaire de l'après-guerre.

Mais, en 1956, il étonna son public, le dérangea et le dérouta même, avec un autre roman, "[**La chute**](#)", où, à travers le monologue de Jean-Baptiste Clamence, un ancien éminent avocat parisien, qui était un preux défenseur de la veuve et de l'orphelin, mais aussi un invétéré don Juan cynique, qui, après n'avoir pas, une nuit, secouru une femme qui se noyait dans la Seine, a sombré dans la marginalité, mais s'est fait aussi, à Amsterdam, un «juge-pénitent» condamnant l'humanité entière, il se confessait lui-même. (Pour plus de précision, voir, dans le site, "[CAMUS, 'La chute'](#)").

Puis Camus composa les nouvelles du recueil "[**L'exil et le royaume**](#)" (1957) dont, leur thématique étant homogène, il allait dire que «*le royaume [...] coïncide avec une certaine vie libre et nue que nous avons à retrouver, pour renaître enfin [...] à la seule condition que nous sachions y refuser en même temps la servitude et la possession*» ; tandis que, ayant, cette fois-ci, véritablement assumé le genre, il réunit des nouvelles-instants ("*La femme adultère*", "*Les muets*", "*L'hôte*", "*La pierre qui pousse*") et des nouvelles-histoires ("*Le renégat ou Un esprit confus*", "*Jonas ou L'artiste au travail*"), nous faisant aller en Algérie, en France et même au Brésil. (Pour plus de précision, voir, dans le site, "[CAMUS, ses essais et nouvelles](#)").

Alors qu'il avait envisagé un troisième cycle, «sur l'amour», qui aurait compris un essai central qui se serait appelé "*Le mythe de Némésis*", une pièce, "*Don Faust*", où il aurait fusionné les deux figures de Don Juan et de Faust, il avait commencé mais ne put achever la rédaction du roman qui est intitulé "[**Le premier homme**](#)" où, sous le masque de Jacques Cormery qui, n'ayant pas connu son père mort en 1914, part à sa «recherche» mais raconte surtout son enfance à Alger, dans le quartier populaire de Belcourt, dans une famille pauvre et illétrée, sous la domination d'une grand-mère dont la sévérité est compensée par la présence d'une mère silencieuse, d'un oncle fantasque et d'un instituteur bienveillant qui lui permit d'accéder au lycée, il faisait son autobiographie. (Pour plus de précision, voir, dans le site, "[CAMUS, 'Le premier homme'](#)").

On peut remarquer que, si chacun des romans de Camus eut sa forme propre, il reste que, dans tous, sauf "*La mort heureuse*", il déléguait à un personnage (Meursault, Rieux, Clamence, Cormery) la responsabilité du récit, qu'il fit à la première personne, donc sans prétendre à l'omniscience.

Le roman, qui dispose du temps, qui refabrique un univers dans sa complexité et sa durée, qui peut mieux que le théâtre peindre la vie journalière et les mécanismes sociaux, servit à Camus à nous conter par le détail l'irruption de la conscience du mal chez un être ordinaire qui porte en lui l'image de la condition humaine, et ainsi rejette l'universel.

Le penseur

Son professeur de philosophie, Jean Grenier, ayant publié, en 1938, "Essai sur l'esprit d'orthodoxie", qui est une mise en garde contre les ravages de l'idéologie, ce livre allait être «un garde-fou» pour Camus qui préféra toujours se dire artiste, écrivain ou journaliste plutôt que philosophe. Cependant, tout au long de sa carrière, s'il ne se considérait ni un maître à penser ni un maître à vivre, et ne voulait pas l'être, si sa réflexion n'était pas fondée sur une culture exceptionnelle, sur une grande ampleur encyclopédique, et si elle ne fut pas d'une originalité éblouissante, s'il ne se drapa pas dans une idéologie, il se signala par des prises de position fortes et pertinentes, qui furent réitérées au point qu'on put parler de ses idées fixes, de ses marottes. Il n'hésita pas à aller à contre-courant des idées dominantes quand il le jugeait nécessaire, même si cela lui valait un certain tourment.

Lui, qui écrivit dans ses "Carnets", «Vivre, c'est vérifier», formule saisissante qui fait apparaître un refus du rêve et du mystère, qui ne fut jamais à l'aise avec l'étiquette d'intellectuel et de penseur, ne voulut parler que de ce qu'il avait vécu, de sentiments éprouvés et d'expériences incarnées, à partir desquels il poursuivit une réflexion répondant aux interrogations de nos sociétés désabusées et inquiètes, et émit des idées-forces pour lesquelles il se sentit, ensuite, totalement engagé.

On peut distinguer : une réflexion philosophique, une réflexion esthétique, une réflexion politique, une réflexion morale.

Sa réflexion philosophique

On pourrait appliquer à Camus le terme banalement utilisé de «philosophe» puisqu'on l'applique communément à un écrivain qui, muni d'une certaine sagesse, cherche un sens à la vie.

Et il fut bien étudiant de philosophie à la Faculté des lettres d'Alger, et il y avait, en 1936, présenté un mémoire de fin d'études intitulé "**Métaphysique chrétienne et néoplatonisme**" qui portait sur les rapports entre l'hellénisme et le christianisme à travers les œuvres de Plotin (philosophe néo-platonicien du IIIe siècle né en Égypte) et de saint Augustin (Algérien du IVe siècle qui fut un théologien chrétien, qu'il définit ainsi : «*Grec par besoin de cohérence, chrétien par les inquiétudes de sa sensibilité*») ; il y expliquait comment la pensée chrétienne, «*contrainte de s'exprimer dans un système cohérent, a tenté de se couler dans des formes de pensées grecques*», dans «*des formules métaphysiques qu'elle a trouvées toutes faites*», mais qu'elle a transfigurées. Dans "L'ordre libertaire, une vie philosophique d'Albert Camus", Michel Onfray allait pouvoir voir dans ce texte l'expression d'un syncrétisme mystique qui n'a rien à voir avec le christianisme vaticano-européen indexé sur la pulsion de mort, mais qui appartient à la tradition du christianisme africain et panthéiste.»

Camus avait ainsi obtenu son diplôme d'études supérieures de philosophie. Mais, à cause de sa tuberculose, on ne lui permit pas de concourir pour obtenir l'agrégation de philosophie, et sa carrière se déroula en dehors de l'institution. Cependant, on peut se demander s'il n'a pas ainsi échappé au dressage idéologique auquel se livrait particulièrement l'École Normale Supérieure. Il reste qu'il ne fut pas un maître du concept ; que, n'ayant pas l'imagination, la rigueur et le souffle des grands créateurs, il n'a pas conçu un grand système philosophique qui se veuille total, qui lui soit particulier, et qui soit estampillé par l'université.

Étant modeste, ayant conscience de ses limites, ne se prenant pas pour un intellectuel, exécrant la froideur vaniteuse des systèmes théoriques, il ne s'obligea pas à jouer au philosophe (ce qui se fait en brouillant le vocabulaire, en cassant la syntaxe, en peignant noir et épais !), estimant qu'il était avant tout «*un artiste*». Il ne put jamais faire passer l'idéologie en premier, se montra toujours soucieux du dialogue avec de véritables êtres humains qui ne furent jamais réduits à des abstractions. Et, quand il se risqua à la philosophie, dans les deux amples essais que sont "Le mythe de Sisyphe" (1942) et "L'homme révolté" (1951), qui contiennent l'essentiel de sa pensée, où se dessinent nettement des notions centrales et les articulations qui les relient, ce fut sur la pointe des pieds. Alors qu'il écrivait "Le mythe de Sisyphe", il confia à un de ses "Carnets" : «*Je crois que cela*

m'est égal d'être dans la contradiction. Je n'ai pas envie d'être un génie philosophique. Je n'ai même pas envie d'être un génie du tout, ayant déjà bien du mal à être un homme.», ce qui marquait bien son refus de rien schématiser. Et, dans "L'homme révolté", il tenta moins d'élaborer une philosophie qu'il ne se comporta en héritier, compilant les références, et cherchant surtout à gérer le patrimoine de la philosophie occidentale.

Mais il ne put empêcher que, dès la publication du "Mythe de Sisyphe", il ait été déclaré «philosophe», et que, le 20 décembre 1945, interviewé par un journaliste de la revue "Servir", il ait dû s'en défendre, tandis que, plus tard, il indiqua à son ami, le critique J.-C. Brisville : «*Je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais prétendu l'être. Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système.*»

Cependant, on lit à plusieurs reprises, dans ses "Carnets", que, dès ses premiers essais littéraires, alors qu'il était encore étudiant à Alger, il savait quel serait son itinéraire d'écrivain, prévoyait que son œuvre serait consacrée successivement à trois thèmes : l'absurde, la révolte, l'amour, chacun devant donner lieu à un cycle d'œuvres. Mais il ne put mener à bien que les deux premiers.

* * *

Dans ses premiers écrits, Camus fut un hédoniste, qui affirmait cette exigence première : l'accord de l'être humain avec la nature, en particulier la nature méditerranéenne dont il goûta toujours la beauté, célébrant, dans "Noces à Tipasa", sa communion charnelle avec la nature, avec le soleil, avec la lumière, chantant cette terre «*habitée par les dieux*», pensant qu'*«êtreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer»*. Mais il jugeait aussi que l'*«excès de biens naturels»* est desséchant ("L'été à Alger"), que la beauté se révèle inhumaine, car elle débouche sur l'évidence de la mort, «*cette aventure horrible et sale*» ("Le vent à Djémila").

En effet, dans le moment même où il découvrait le monde, ce jeune homme soudain atteint par la tuberculose rencontrait la mort, dont la hantise, qui traverse toute son œuvre, était la projection de ses angoisses d'homme malade, constamment victime de chutes, qui y voyait encore l'épreuve-limite à partir de laquelle la vie peut prendre ou perdre son sens. Si, dans "La mort heureuse", il affirma : «*On ne vit pas plus ou moins longtemps heureux. On l'est. Un point, c'est tout. Et la mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas.*», dans "Amour de vivre" (dans "L'envers et l'endroit"), il reconnut : «*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre*», faisant toutefois, dans une lettre à René Char, cette rectification : «*On parle de la douleur de vivre. Mais ce n'est pas vrai, c'est la douleur de ne pas vivre qu'il faut dire.*» Sa pensée fondamentale eut pour objet le dualisme de la vie et de la mort, fut que toute expérience véritable débouche dans la mort, qui pose une interrogation ne recevant pas de réponse satisfaisante dans un monde qui, selon lui, est sans Dieu.

* * *

En effet, humaniste au sens exact du mot [«adepte d'une doctrine qui prend uniquement pour fin la personne humaine et son épanouissement»], fervent lecteur de Nietzsche (il avait épingle une photo de lui au mur de son bureau, avait fait sa devise d'un de ses aphorismes : «Il faut se méfier de toute pensée qui ne vient pas de la fête du corps» ; il souscrivait à son diagnostic d'un nihilisme européen), il était empreint d'une incroyance fondamentale, rejettait la foi, disait «non» au surnaturel, refusait toute transcendance dans un prétendu au-delà, toute métaphysique [au sens propre du mot : intérêt pour ce qui est «au-dessus de la physique»], alors qu'il l'employa à la place de «philosophie» !], affirmait son athéisme, étant, de ce fait, animé de cette grande question : «Si les dieux n'existent pas, comment fonder un sens et une morale qui ne s'abîment pas à tout moment dans le suicide et le meurtre?» Il rejettait les idées chrétiennes du péché originel, de la culpabilité collective et de la résignation que, dans "La peste", le père Paneloux brandit lors de son premier prêche, et qui font protester Rieux : «*J'ai trop vécu dans les hôpitaux pour aimer l'idée de punition collective*». Être soumis à cette idée ne peut que diluer la responsabilité individuelle, paralyser toute initiative, car aussi bien le manque que l'excès de culpabilité conduisent à l'inaction.

Cependant, même si, disant à J.-C. Brisville : «*Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système.*», il avait ajouté : «*Et plus précisément comment on peut se conduire quand on ne crois ni*

en Dieu ni en la raison» ; si on peut considérer que, dans ses premiers écrits, il envisagea une vague divinité solaire, s'il ressentit toujours l'appel du sacré, il n'était pas athée, et récusa le terme :

-Dans un de ses "Carnets", le 1^{er} novembre 1954, il appuya sur le paradoxe : «*Je ne crois pas à Dieu et je ne suis pas athée.*»

-Dans une interview donnée au journal "Le monde" du 31 août 1956, il répéta : «*Je ne crois pas en Dieu, c'est vrai. Mais je ne suis pas athée pour autant. Je serais même d'accord avec Benjamin Constant pour trouver à l'irréligion quelque chose de vulgaire et de... oui, d'usé.*»),

Il était plutôt antithéiste, affirmant moins l'inexistence de Dieu que le scandale de Dieu qui, dans "L'homme révolté", est même le pivot de sa réflexion sur le phénomène de rébellion de l'humanité. Pour lui, le ciel n'était pas vide mais muet devant le malheur des êtres humains, et c'était inacceptable ; il n'y avait rien à espérer d'un être qui existerait hors de la nature, au-delà d'elle, et qui pourrait, s'il le voulait, délivrer l'être humain, et lui permettre enfin de vivre la vie qui lui est due. Il pensait qu'aucune volonté supérieure ne peut nous consoler, nous rassurer ou nous sauver. Et ce scandale, il le dénonça dans son œuvre, et, en observant celle-ci, on s'aperçoit que la question de Dieu y est toujours présente.

La crise absurde décrite dans "Le mythe de Sisyphe" est d'autant plus douloureuse que, dans ce monde de la finitude, Dieu reste silencieux.

Dans "L'étranger", Camus remit en cause la morale du christianisme, se moqua de ses fidèles.

En 1945, ayant le courage d'avouer ses incertitudes, il déclara, dans la revue "Servir", organe des Églises réformées d'Île-de-France : «*Je comprends bien l'intérêt de la solution religieuse, et je perçois très particulièrement l'importance de l'histoire. Mais je ne crois ni à l'une ni à l'autre, au sens absolu. Je m'interroge et cela m'ennuierait beaucoup que l'on me force à choisir absolument entre saint Augustin et Hegel. J'ai l'impression qu'il doit y avoir une vérité supportable entre les deux.*»

Dans "La peste", qu'il jugea son «*livre le plus antichrétien*», il rejeta l'aveugle soumission à la volonté de Dieu du jésuite Paneloux, et fit son porte-parole du docteur Rieux, qui se révulse : «*Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés*» ; qui se demande «*ce qui est répondu à l'espoir des hommes*», et ne voit que «*la tendresse humaine*», la fraternité, la solidarité ; pour lui, à l'*«appel humain»* ne peut répondre que l'appel d'autres humains.

Comme J.C. Brisville, l'interviewant le 20 décembre 1959, lui rappela : «*Vous avez écrit un jour : "Secret de mon univers : imaginer Dieu sans l'immortalité de l'âme"* [ce fut dans un de ses "Carnets", en 1942].», et lui demanda : «*Pouvez-vous préciser votre pensée?*», il répondit : «*Oui. J'ai le sens du sacré et je ne crois pas à la vie future, voilà tout. Je ne suis pas chrétien pour un sou.*»

Il trouvait une transcendance, horizontale et non verticale, dans des valeurs affirmées par l'être humain, répétant, envers et contre tous, qu'un être humain vaut mieux qu'une idée abstraite.

Comme il a pu déclarer à Stockholm en 1957 : «*Je n'ai que vénération et respect devant la personne du Christ, et devant son histoire.*», en ajoutant toutefois : «*Je ne crois pas à sa résurrection.*» ; comme la figure du Christ n'a cessé de lui présenter le visage d'une innocence crucifiée ; comme il fit de Jésus «*l'homme parfait*», disant «*comme lui, chacun de nous peut être crucifié et dupé*» (*"Le mythe de Sisyphe"*) car il n'est «*qu'un innocent de plus*» (*"L'homme révolté"*), son agnosticisme ne manqua pas d'ambiguités, et on peut même remarquer sa proximité avec le christianisme, les rapports complexes qu'il entretint toute sa vie avec les chrétiens.

Comme on l'a signalé, ces rapports débutèrent, sur le plan théorique, avec son mémoire de fin d'études, "**Méta**physique chrétienne et néoplatonisme", dans lequel il confronta la pensée chrétienne à la pensée grecque. Si cette dernière, dès ses premiers écrits, lui imposa son paganisme lumineux, on peut penser que son goût des symboles que la nature propose lorsqu'elle a conservé sa pureté originelle trahit chez lui une forme obscure de sentiment religieux. On pourrait même lui reprocher de donner une valeur allégorique aux réalités naturelles. En mai 1951, dans un entretien aux "Nouvelles littéraires", il confia : «*La vérité, c'est que c'est un destin bien lourd que de naître sur une terre païenne en des temps chrétiens. C'est mon cas. Je me sens plus près des valeurs du monde antique que des chrétiennes.*» Son ami, le père dominicain, R-L. Bruckberger, put affirmer : «*Pour lui, l'homme idéal était l'homme hellénistique qui exclut l'inquiétude et le drame personnel par la contemplation et l'acceptation de la nature, l'homme antérieur au christianisme.*» (dans "*Une image radieuse*").

De cette Antiquité glorifiée, où l'être humain et le cosmos ne faisaient qu'un, en étant sous l'égide d'une vague divinité solaire, en goûtant un vague âge d'or, Camus hérita donc «*un cœur grec*» tourné vers l'amour charnel de la nature et des corps. Ce furent cette présence entière et lucide au monde, cette attention à l'ici et maintenant, cette conscience «*du poids de sa propre vie*» (*'Le vent à Djémila'* dans *"Noces"*), qui l'empêchèrent foncièrement de souscrire au dogme chrétien de la vie éternelle. Le rejet de tout messianisme, qu'il soit religieux ou idéologique, est au fondement même de sa conception de l'absurde, est inséparable de son impatiente exigence de justice.

Pourtant, les titres de certains de ses livres (*"Les justes"*, *"La chute"*, *"L'exil et le royaume"*), les noms de certains de ses personnages (Martha et Maria dans *"Le malentendu"*) ; certaines des pièces sur lesquelles il travailla (*"La dévotion à la croix"*, *"Requiem pour une nonne"*, *"Les possédés"*) semblent révéler chez lui l'obsession d'une mythologie chrétienne, même s'il faut tenir compte du fait que, se préoccupant de morale, il lui était impossible d'échapper à des siècles de morale chrétienne ; même s'il ne pouvait manquer de se sentir proche des chrétiens puisqu'ils sont, eux aussi, soucieux de justice et de dignité.

D'autre part, il entretint d'excellentes relations avec les chrétiens, tout en les exhortant fort justement, et assez durement, à se montrer plus dignes du message évangélique dont ils sont censés être porteurs. Cela explique qu'on se soit plu à croire qu'il cherchait un corps de recharge au christianisme dont, très souvent, le comportement de ses personnages impose l'idée. Et les chrétiens ont voulu à toute force le convertir, en faire un des leurs. Il est vrai qu'il aimait la compagnie des clercs ; qu'il fit sa première lecture du *"Malentendu"* aux dominicains du couvent de Saint-Maximin où le père Bruckberger, un des animateurs de la vie intellectuelle et spirituelle du temps, l'avait un temps accueilli. Au poète Francis Ponge, qui lui demanda, dans une lettre datée du 21 août 1943, quelles étaient ses «relations «profondes» avec les catholiques», il répondit : «*J'ai beaucoup à dire sur le catholicisme, mais il me semble que je ne suis pas d'accord avec vous sur la façon dont il faut le critiquer. Si sa philosophie n'est pas la mienne, si je me sens capable d'argumenter contre elle, je ne lui prête nullement des intentions méprisables.*»

Il reste que, s'il avait rapidement compris que, face au scandale du mal, le dialogue avec les chrétiens s'imposait, il n'oubliait pas qu'ils œuvrent pour l'au-delà plus que pour l'ici-bas, qu'ils se coupent de la nature, qu'ils usent d'un langage feutré, qu'il y eut des inquisiteurs brûleurs de chair humaine, qu'il y avait encore des cardinaux bénisseurs de bombardiers, des papes qui condamnaient le racisme du bout des lèvres, et dans une langue inintelligible !

Surtout, le christianisme était, pour lui, une religion de soumission, qui prêchait la résignation face au scandale du mal et de la souffrance (*«Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner.»* [*'L'été à Alger'* dans *"Noces"*]) ; qui n'avait inventé le mythe du salut de l'âme dans un prétendu au-delà que pour compenser la fragilité du corps et les malheurs subis dans ce monde-ci (qui est d'ailleurs, faut-il remarquer, ainsi calomnié) ; qui n'avait forgé la fiction du péché que pour empêcher le croyant de goûter aux joies terrestres de la pleine satisfaction des instincts.

Aux dominicains de La Tour-Maubourg, à Paris, devant lesquels il donna, en 1946, une conférence intitulée *"L'incroyant et les chrétiens"*, il lança : «*Je partage avec vous la même horreur du mal. Mais je ne partage pas votre espoir et je continue à lutter contre cet univers où des enfants souffrent et meurent*», propos qui allait trouver son écho dans *"La peste"*.

Dans un article de *"Combat"* de septembre 1944, il alla même jusqu'à définir le christianisme comme une «*doctrine de l'injustice*», car fondée sur le sacrifice des innocents.

Et pourtant, ce fut la même exigence morale, notamment face à la question du mal, qui le rapprocha le plus des chrétiens. Il commença d'ailleurs son exposé aux dominicains par cette phrase : «*Ne me sentant en possession d'aucune vérité absolue et d'aucun message, je ne partirai jamais du principe que la vérité chrétienne est illusoire, mais seulement de ce fait que je n'ai pu y entrer.*» En dépit de son affirmation de son agnosticisme, il n'allait jamais quitter cette attitude d'humilité, d'ouverture et de tolérance à l'égard de la communauté chrétienne. Bien plus, dans sa réponse à Francis Ponge, il reconnut avoir «*le sentiment d'une partie liée*» avec ceux de ses amis catholiques «*qui le sont vraiment*». C'est que la foi qui sépare croyants et incroyants, et dont l'expérience lui était étrangère,

ne constituait pas pour lui une barrière irréductible. En vérité, il se reconnut dans certaines valeurs défendues par ceux qu'il considérait comme des chrétiens authentiques. Tourmenté par l'éénigme terrible du mal, il voyait en eux les meilleurs alliés dans la lutte inégale qu'il était déterminé à mener contre «*les forces de l'horreur*», à condition qu'ils ne se laissent pas «*arracher définitivement la vertu de révolte et d'indignation qui leur appartint, voici bien longtemps.*» (dans *“L'incroyant et les chrétiens”*). Car il voulait croire que, par-delà les errements qui ont pu être ceux de l'Église institutionnelle, l'authentique croyant partageait avec l'incroyant révolté la même volonté de rejeter le mal. Et, en invitant les chrétiens à mobiliser cette puissance de refus et de contestation, il adoptait une posture de rébellion face au «Créateur» qui, à certains égards, relève plus du blasphème (qui implique la croyance) que de l'athéisme.

Il indiqua bien que son «*royaume*» était de ce monde, demeura silencieux sur ce qui vient après la mort, n'y voyant que futilité : «*Si je refuse obstinément tous les “plus tard” du monde, c'est qu'il s'agit aussi bien de ne pas renoncer à ma richesse présente. Il ne me plaît pas de croire que la mort ouvre sur une autre vie. Elle est pour moi une porte fermée [...] Tout ce qu'on me propose s'efforce de décharger l'homme du poids de sa propre vie.*» (*“Le vent à Djémila”* dans *“Noces”*). Aux «*masques ridicules posés sur la passion de vivre*» (*“Le désert”* dans *“Noces”*), il opposa «*la certitude consciente d'une mort sans espoir*» qui permet de «*diminuer la distance qui nous sépare du monde*» (*“Le vent à Djémila”*). Face à l'omnipotence divine, il dressa donc la liberté de l'être humain qui refuse son consentement à un destin écrasant. Son refus prométhéen s'incarna dans la figure de Sisyphe qui «*enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers.*» (*“Le mythe de Sisyphe”*). On peut considérer qu'il esquissa une spiritualité sans Dieu.

* * *

Au sentiment de la finitude qu'avait Camus s'ajouta celui de l'épaisseur et de l'opacité du monde, qui renvoyait la conscience à elle-même, et la mettait face à sa propre solitude ; la vie, dès lors, apparaissait «*comme un bloc à rejeter ou à recevoir*» (*“La mort dans l'âme”*, dans *“L'envers et l'endroit”*). Si la lumière heureuse du monde put devenir, dans *“L'été”*, «*un éblouissement obscur*» (*“L'éénigme”*), c'est que la transparence est aussi une opacité, dans une expérience de la déception. Cette prise de conscience de l'impuissance de l'être humain, cette contemplation du monde sans l'espoir d'une autre vie, cette expérience troublante et paralysante qui provoque un état de profonde angoisse émotionnelle, un sentiment, négatif, résultant d'un regard totalisant et abstrait, le conduisirent au sentiment de l'absurdité du monde et de la condition humaine, à l'établissement de la notion de l'absurde qui constitue l'arrière-plan constant de toute sa réflexion, et dont il allait continuer à renouveler le sens et la portée. On peut penser aussi que le fait qu'il ait grandi au sein d'une famille pauvre et analphabète, volontairement ignorante du passé, tentant de survivre dans un présent cruel, face à un avenir bouché et par essence impénétrable, pourrait expliquer, du moins en partie, la pensée qui se trouve à l'œuvre dans *“L'étranger”* et dans *“Le mythe de Sisyphe”* : ce sont l'abolition du passé et l'absence de futur qui concourent à définir l'absurdité, et qui exaltent, paradoxalement, la vie dans le présent.

Il s'engagea alors dans la production du «cycle de l'absurde» qui témoigne de son souci de faire apparaître son constat lucide de la difficulté de vivre l'absurdité de la condition humaine. Il la constata d'abord :

-Dans la pièce de théâtre *“Caligula”*, où il fit de l'empereur un héros absurde, sinon un héros de l'absurde, car, après la mort de Drusilla, sa sœur et sa maîtresse, il se rend compte que «*les hommes meurent et ne sont pas heureux*», et en tire la conséquence qu'il lui faut exercer sans frein l'arbitraire de son pouvoir impérial, porte ouverte à des folies criminelles.

-Dans le roman *“L'étranger”*, où il montra que Meursault est bien un *«homme absurde»*, puisqu'il est condamné moins pour le crime qu'il a commis que pour ne pas avoir manifesté d'émotion à l'enterrement de sa mère, les juges, ne pouvant accepter l'absurdité de son geste, ayant conclu à la préméditation.

-Dans *“Le mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde”*, où il détermina d'emblée que la vie n'a pas de sens, qu'elle est absurde ; que l'expérience de l'absurde conduit à une double défaite de la sensibilité (qui se sent exilée) et de l'intelligence (qui se découvre impuissante, et dont sont ainsi appréhendées

les limites, qui tiennent à ce que «*ni le réel n'est entièrement rationnel ni le rationnel entièrement réel*» ('L'homme révolté'), ce qui invite à une salutaire modestie intellectuelle. Il établit la généalogie de «*la sensibilité absurde*», la définissant comme naissant du divorce entre l'impérieux désir de comprendre la raison de la persistance du mal, de l'inexistence du progrès, de l'inéluctabilité de la mort, désir qui taraude la solitude de l'être humain souffrant de la perpétuelle absence de réponse, de la «*confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde*», de la contradiction entre l'apparence irrationnelle du monde et son propre désir de clarté. «*Dans un univers privé soudain d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours.*» Cherchant quelle pourrait être la justification de sa présence sur terre, mais n'y parvenant pas car tout demeure pour lui à jamais incompréhensible parce qu'insensé, ne pouvant donc échapper à cette insatisfaction, il est envahi par le sentiment que l'agencement du monde exerce capricieusement un contrôle sur sa vie, soit parce que cet ordre ignore ses souhaits, soit parce qu'il s'y oppose. S'il est lucide, il ne peut se contenter des raisons d'être et de vivre fournies «*clés en main*» par les religions ou par des systèmes philosophiques, ni encore moins choisir le suicide qui est la conclusion captieuse d'un «*raisonnement absurde*». Camus défendit même l'idée contraire : la vie vaut la peine d'être vécue, le fait même qu'elle n'ait pas de sens préalablement donné étant une chance qu'il nous faut saisir pour expérimenter pleinement notre liberté, nos passions, notre révolte ; si la vie est sans faux espoirs, elle n'est pas désespérée pour autant. Ce «*mal de l'esprit*» qu'est l'absurde ne vaut que par ce qu'on en fait. Pour Camus, il n'y a que le nihiliste absolu qui puisse se montrer si indifférent à la vie.

Il étudia «*l'homme absurde*» qui, qu'il soit le don juan, le comédien ou le conquérant, est voué à l'intensité brève de l'instant, le temps étant fait pour lui de moments successifs dont la succession ne porte pas en elle-même de signification.

Finalement, racontant l'histoire de Sisyphe et lui donnant une interprétation, il montrait que, si l'absurde laissait l'être humain dramatiquement seul face à son destin, il lui accordait cependant une nouvelle dignité : sa liberté. Il proposait même qu'il faut «*imaginer Sisyphe heureux*», parce qu'il trouve un remède à l'absurdité de la condition humaine dans l'ascèse même qu'exige le face-à-face avec elle. Dès lors, «*il y a un bonheur métaphysique à soutenir l'absurdité du monde*» ('Le mythe de Sisyphe'), à la respirer, à reconnaître ses leçons, à maintenir la tension entre l'être humain et le monde, et apparaissent des moyens d'échapper au pessimisme tragique et au nihilisme, dont surtout la création artistique ("L'œuvre est alors la chance unique de maintenir sa conscience et d'en fixer les aventures. Créer, c'est vivre deux fois" ['Le mythe de Sisyphe']) qui illustre ce renversement paradoxal de perspective qui veut, selon la belle formule qu'on trouve dans la nouvelle 'Amour de vivre' (dans le recueil "L'envers et l'endroit") : «*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre*». (Pour plus de précision, voir, dans le site, [CAMUS, "Le mythe de Sisyphe"](#)).

Les œuvres qui constituent le «*cycle de l'absurde*» ont accrédité l'idée d'un Camus radicalement pessimiste, que le grand public, à la fin de la guerre et dans les années qui suivirent, eût tôt fait de qualifier de «*philosophe de l'absurde*», d'appartenir aux «*existentialistes*» alors à la mode, de prendre pour un porte-parole de l'existentialisme, ce qu'il démentit nettement, même s'il est probable que, entre 1942 et 1950 au moins, un certain dialogue, plus ou moins souterrain, a existé entre lui et Sartre, et si, au départ, il y avait une certaine analogie entre leurs positions philosophiques. Mais, dès sa critique, le 20 octobre 1938, dans "Alger républicain", de "La nausée" de Sartre, s'annonçaient leurs divergences futures, car il considérait que la tragédie de notre humaine condition ne vient pas de ce que la vie «*est misérable*», mais, au contraire, de ce qu'elle est «*bouleversante et magnifique*» : «*Sans la beauté, l'amour et le danger, il serait presque facile de vivre*» ; il reprochait à Sartre d'avoir «*insisté sur ce qui lui répugne dans l'homme*», de partir de la laideur, du sordide, du visqueux, de l'obscène, pour fonder le tragique ; et il disait combien il se sentait éloigné de son pessimisme. Le 12 mars 1939, il donna, toujours dans "Alger républicain", une critique du recueil de nouvelles de Sartre, "Le mur", où il affirma que, si l'existence n'a pas de justification, il nous appartient précisément de lui imposer nos propres valeurs : «*Constater l'absurdité de la vie ne peut être une fin, mais seulement un commencement.*» Le 8 septembre 1945, il écrivit dans "Combat" : «*Je n'ai pas beaucoup de goût pour la trop célèbre philosophie existentialiste, et pour tout dire, j'en crois les conclusions fausses.*

Mais elles représentent du moins une grande aventure de la pensée.» Le 15 novembre, interviewé par "Les nouvelles littéraires", il stipula : «Non, je ne suis pas existentialiste. Sartre et moi nous nous étonnons toujours de voir nos deux noms associés. Nous pensons même publier un jour une petite annonce où les soussignés affirmeront n'avoir rien en commun et se refuseront à répondre des dettes qu'ils pourraient contracter respectivement. Car, enfin, c'est une plaisanterie. Sartre et moi avons publié tous nos livres sans exception avant de nous connaître. Quand nous nous sommes connus, ce fut pour constater nos différences. Sartre est existentialiste, et le seul livre d'idées que j'ai publié, "Le mythe de Sisyphe", était dirigé contre les philosophes dits existentialistes.» (les appelant alors «philosophies existentielles»). En août 1946, à Gaétan Picon venu l'interviewer pour "Le Figaro littéraire", il se plaignit : «Les journalistes veulent que je sois existentialiste !». Le 8 novembre 1949, dans une lettre à l'écrivain René Lalou, il indiqua : «Je trouve à Sartre le plus grand et le plus persuasif des talents, mais ses livres n'ont jamais eu la moindre influence sur moi pour la raison fort simple que nos climats sont incompatibles. Du point de vue de l'art, disons seulement que le ciel du Havre [dans "La nausée", Bouville est une représentation du Havre, où Sartre avait dû aller enseigner] n'est pas celui d'Alger.» Le 4 octobre 1954, il fit savoir à Napoléon Tremblay, professeur de français à l'université de l'Arizona : «Je ne suis pas et je n'ai jamais été existentialiste.»

On peut considérer que Camus transforma l'existentialisme en ne passant pas par la phase négative d'un progressisme infécond, acrimonieux et finalement désespéré, puisque, au contraire, il alla vers un rationalisme organisateur, accentué par une confiance optimiste ; et que, comme on le verra plus loin, il rallia la ligne des moralistes classiques, dénonça toute alliance avec le communisme totalitaire, et opta pour le réformisme social-démocrate qui accepte de jouer le jeu du capitalisme, en reconnaissant son efficacité économique et son parti pris pour la liberté individuelle, à condition qu'il s'accompagne d'un solide filet social visant à réduire les inégalités engendrées par le libre marché. D'ailleurs, s'il évoquait le nihilisme qui, autrefois, l'avait tenté, c'était pour l'exorciser. Il regretta bientôt de s'être enfermé dans cette formule. En 1950, dans "L'éénigme" (dans le recueil "L'été"), il admit que «personne ne peut croire à une littérature désespérée», y voyant même «une contradiction dans les termes» ; il se défendit d'être «toujours un peintre de l'absurde», un «prophète d'absurde» ; il voulut se justifier : «Qu'ai-je fait d'autre que de raisonner sur une idée que j'ai trouvée dans les rues de mon temps? Que j'aie nourri cette idée (et qu'une part de moi la nourrisse toujours), avec toute ma génération, cela va sans dire. Simplement, j'ai pris devant elle la distance nécessaire pour en traiter et décider de sa logique.» ; il se défendit : «Au plus noir de notre nihilisme, j'ai cherché seulement des raisons de dépasser ce nihilisme». Comme, chez lui, «l'appétit désordonné de vivre» (préface de "L'envers et l'endroit") résistait à toute destruction, l'absurde ne pouvait être une «conclusion», mais, répéta-t-il en 1951 dans "L'homme révolté", un «point de départ, l'équivalent, en existence, du doute méthodique de Descartes», la première étape de l'itinéraire d'un être humain à la recherche de lui-même. D'ailleurs, dès "Le mythe de Sisyphe", qui semble conclure à une négation de toutes les valeurs, il avait annoncé : «Une pensée profonde est en continual devenir, épouse l'expérience d'une vie et s'y façonne. De même, la création unique d'un homme se fortifie dans ses visages successifs et multiples que sont les œuvres.», et il avait tenu à relativiser la notion d'absurde, ménageant ainsi la place pour la révolte (qu'il allait prôner dans "L'homme révolté"), pour la liberté et la passion, envisageant une nécessaire vigueur qui exalte en retour l'existence. C'est que, contrairement au Sartre de "La nausée", il était toujours resté celui qui consentait ingénument à s'émerveiller du monde, celui pour qui l'absurde conservait son «envers» d'enchantelement.

Si son inquiétude devant un avenir sans issue et un monde sans raison avait jeté des reflets sombres sur son inspiration, comme il était porté à se donner comme hygiène ce qu'il avait subi comme souffrance, il ne se contenta pas de dire que la réalité est chaotique, irrationnelle et dépourvue de sens ; il chercha dans la mise en question des valeurs établies et de la légitimité de l'existence l'occasion d'éprouver son pouvoir d'organiser dans le chaos un ordre à sa mesure. Il n'avait exploré l'absurde que pour mieux parler sur les raisons de vivre qu'ont les êtres humains.

Si l'absurde, en affirmant l'équivalence de toutes les entreprises humaines, aurait pu l'orienter vers la violence, une fois admise ce qu'il a appelé «l'injustice éternelle» ("Lettres à un ami allemand") du monde, du destin et des dieux, il affirma qu'il reste à l'être humain à donner un sens à ce monde qui n'en possède aucun, à y créer un peu de justice.

En 1946, dans une lettre à son ami, le romancier Louis Guilloux, il indiqua : «Ce qui équilibre l'absurde, c'est la communauté des hommes en lutte contre lui», répondant donc à l'absurdité du monde par la nécessité d'une certaine complicité des humains face au destin tragique et absurde de condamnés qu'ils doivent subir, la nécessité d'une fraternité agissante, d'une solidarité dans la lutte contre le mal.

* * *

Alors que la contemplation du monde sans l'espoir d'une autre vie avait fait jaillir la notion d'absurde, Camus voulut la dépasser. Ainsi, dans une interview donnée en 1948, il prévit une issue : «*En lui, et hors de lui, l'homme ne peut rencontrer au départ que le désordre et l'absence d'unité. C'est à lui qu'il revient de mettre autant d'ordre qu'il le peut dans une condition qui n'en a pas*». Et, s'étant, dans la dizaine d'années qui suivit «Le mythe de Sisyphe», rendu compte des fossés qui séparent les humains, il observa le spectacle de «l'*Histoire*» et de ses crimes. Cela le fit évoluer d'une position nihiliste à la volonté, pour dépasser l'absurdité du monde, pour résister à la persistance du mal, d'établir un humanitarisme de compassion, une solidarité, une fraternité entre les êtres humains qui prend le dessus sur le devoir d'obéir et de suivre une cause, car il faut obéir à son cœur, qui est l'élément même du partage. Cela fit naître chez lui la notion de révolte, second maître mot de son œuvre. Il voulut alors montrer que la nécessaire révolte (contre chaque servitude, chaque humiliation, chaque indignité) consiste à se dire qu'il faut fièrement défendre le bonheur humain parce que, justement, il est éphémère, voire exceptionnel ; que le seul salut ne peut venir que des êtres humains eux-mêmes, et qu'il est temps de s'employer à construire, au jour le jour, la solidarité dans la finitude, solitude et solidarité constituant l'envers et l'endroit de la condition humaine (ce que, dans sa nouvelle, «*Jonas ou L'artiste au travail*», il fit exprimer par ce peintre dans sa dernière toile où ne se lisent que les mots «solitaire ou solidaire» ; ce qu'il exprima aussi en 1948 dans «**Pourquoi l'Espagne**» où il indiqua : «*Le monde où je vis me répugne. Mais je me sens solidaire des hommes qui y souffrent. Il y a des ambitions qui ne sont pas les miennes et je ne serais pas à l'aise si je devais faire mon chemin en m'appuyant sur les pauvres priviléges qu'on réserve à ceux qui s'arrangent de ce monde. Mais il me semble qu'il est une autre ambition qui devrait être celle de tous les écrivains : témoigner et crier, chaque fois qu'il est possible; dans la mesure de notre talent, pour ceux qui sont asservis comme nous.*» ; ce qu'il répéta dans sa première chronique dans «L'express», le 10 octobre 1955, intitulée «**Sous le signe de la liberté**» où on lit : «*Il n'est peut-être pas mauvais qu'un écrivain, à la fois solitaire et solidaire de sa cité, dise tout droit sa conviction réfléchie et déclare qu'il combattra librement, dans ses articles, pour la liberté d'abord.*»). Ce dégoût allait jusqu'à l'indignation, car la société actuelle lui paraissait non seulement pourrie de mensonge et de vanité, mais encore introduisait le désespoir dans le cœur de tant de gens.

Il entreprit alors de composer un «cycle de la révolte» où se trouvent :

-Le roman «*La peste*» (1947) où, à travers l'union, dans Oran soumise au fléau, autour du docteur Rieux, de Grand, de Tarrou, et même de Rambert, le journaliste parisien, et du père Paneloux, le jésuite d'abord prédicateur sévère mais qui se joint à eux dans leurs «formations sanitaires», fut affirmée la nécessité d'une fraternité agissante, d'une solidarité dans la lutte contre le mal, contre «*le bacille de la peste [qui] ne meurt ni ne disparaît jamais*». Camus rendit hommage aux héros qui, comme le Sisyphe mythique, souffrent mais se relèvent encore et toujours, résistent, le plus souvent avec des moyens de fortune, aux avancées de la peste qui se nomme misère, douleur, guerre, injustice, détresse...

-Les pièces de théâtre «*L'état de siège*» de 1948 (où, alors que le personnage de la Peste impose une mort bureaucratisée, s'y oppose le héros qui, d'abord préoccupé de son bonheur personnel, choisit la solidarité, et accepte de mourir pour libérer les siens) et «*Les justes*» de 1949 (où le meurtre politique voulu par le souci de justice fait face au respect de la vie d'enfants), qui montrent que la recherche de la vérité se fait non dans une paix tranquille mais dans la contradiction ; qui aboutissent au même point que l'œuvre théorique et l'œuvre romanesque de Camus, qui se donne pour but la défense de valeurs vraiment humaines.

-Le très court essai «*L'exil d'Hélène*» (1948) où fut apprécié le fait que «*les Grecs ont toujours touché au désespoir à travers la beauté*», mais en faisant «*la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière*»,

car «la pensée grecque s'est toujours retranchée sur l'idée de limite. Elle n'a rien poussé à bout, ni le sacré, ni la raison, parce qu'elle n'a rien nié, ni le sacré, ni la raison. Elle a fait la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière.», tandis que l'Europe, «lancée à la conquête de la totalité, est fille de la démesure», «nie la beauté comme elle nie tout ce qu'elle n'exalte pas», privilégie «la raison», «se convulse à la recherche d'une justice qu'elle veut totale», «préfère la puissance qui singe la grandeur», «place ses valeurs à la fin de l'action» qui «est la tyrannie».

-Le très long essai *“L'homme révolté”* (1951) où Camus, passant de la réflexion sur le suicide à celle sur le meurtre, voulant traduire une idée de la condition humaine qui en souligne l'incohérence et l'irrationalité, et une vue du monde qui en découvre la contingence et l'absurdité, montra que le sentiment de révolte des êtres humains contre la condition qui leur est faite dans la création consiste à se dire que leur seul salut ne peut venir que d'eux-mêmes ; que leur grandeur est de vivre dans la révolte contre le sort inéluctable qui leur est fait ; que leur bonheur n'est pas un état qui relève du hasard mais une construction fragile qui résulte de leur volonté de révolte ; que la spontanéité de celle-ci conduit du même coup «au soupçon qu'il y a une nature humaine» ; que chacun qui se révolte témoigne d'un ordre qui le relie aux autres, d'où l'aphorisme : «Je me révolte, donc nous sommes» qui sonne comme une sorte de nouveau cogito. La révolte conduit à l'action, et donne un sens au monde et à l'existence. Aussi Camus indiqua-t-il qu'il est temps d'œuvrer pour établir, au jour le jour, la solidarité dans la finitude. Et il affirma : «Il ne suffit pas de vivre, il faut une destinée, et sans attendre la mort.» - «Alors naît la joie étrange qui aide à vivre et mourir et que nous refuserons désormais de renvoyer à plus tard.»

Encore faut-il que la révolte, qui conjugue le regard accusateur, la revendication morale, et l'intuition fraternelle, ne cède jamais à la démesure, qu'elle ne se retourne pas contre elle-même, pour transformer la construction de la liberté en terreur, et les victimes en bourreaux, comme cela se produisit au fil de *“l'Histoire”* qui est la mère de toutes les tyrannies et de toutes les injustices nées de cette dépravation de la révolte qu'est la révolution qui, quand elle est établie, trahit toujours ses idéaux de liberté, institutionnalise l'injustice, installe même le totalitarisme : «La révolte, chaque fois qu'elle déifie le refus total de ce qui est, le non absolu, elle tue. Chaque fois qu'elle accepte aveuglément ce qui est, et qu'elle crie le oui absolu, elle tue», perdant ainsi «le droit d'être appelée révolte» - «Tout révolutionnaire finit en oppresseur ou en hérétique». En conséquence, contre la tentation du nihilisme, il faut restaurer l'intégrité morale de l'être humain en n'enfermant sa protestation dans aucun système idéologique susceptible de trahir sa pureté première.

Ce fut sur ce point surtout que Camus s'opposait à Sartre, qui faisait cause commune avec les communistes, qui se livrait à un véritable terrorisme intellectuel, et qui déclencha entre eux une violente polémique.

Finalement, Camus, nourri du sentiment lucide de toutes les limites, proposa l'adoption d'une «pensée de midi», proclama la nécessité de «la mesure», dont les Grecs ont donné l'exemple, comme il l'avait déjà montré dans *“L'exil d'Hélène”* ; et il insuffla l'optimisme et l'espoir.

(Pour plus de précision, voir, dans le site, [CAMUS, “L'homme révolté”](#)).

* * *

On peut avancer que, du «cycle de l'absurde» au «cycle de la révolte», il n'y a pas de rupture ; que tous deux représentent les réactions de Camus devant «l'envers et l'endroit» d'une même réalité. Bien moins que de rupture, c'est de progrès qu'on devrait parler : à la révolte individuelle devant le «silence déraisonnable du monde» succède la révolte collective devant une condition jugée scandaleuse.

N'étant ni chrétien ni marxiste, mais étant un modèle de réalisme et de discernement, incarnant une forme de modération, n'ayant jamais franchi le seuil au-delà duquel la lucidité est paralysée, il chercha un nouveau sens à donner à la vie humaine, proposa une foi laïque, incita à s'investir dans le présent (dans *“L'homme révolté”*, il stipula : «La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.») pour s'inventer à chaque instant.

* * *

Comme Camus ne fut pas vraiment un théoricien, les philosophes patentés du milieu du XXe siècle, parce qu'ils étaient portés sur l'absolu et la totalité, regardèrent de haut un penseur qui n'avait pas abouti à une synthèse, qui avait le tort de préférer la cohérence éthique aux systèmes rigoureux et globalisants. L'ayant décrété incompetent (en particulier, Sartre), ils refusèrent généralement tout dialogue avec lui. Les historiens de la philosophie, sauf Maurice Weyembergh ou André Comte-Sponville, se montrèrent réticents, voire méprisants, à l'égard d'un écrivain qui préférait les images aux concepts, qui, donnant, en 1938, une critique de "La nausée" de Sartre, avait écrit : «*Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images*». La philosophie dominante l'écarta brutalement, lui dénia le droit de se revendiquer de la discipline ; le considéra comme un amateur incapable de lire vraiment les textes philosophiques, de les comprendre ; alla jusqu'à le calomnier, à se livrer à des attaques ad hominem, à lui trouver de la hauteur, des airs de prophète laïque, à le traiter d'utopiste, alors qu'il se voulut réaliste, lucide, vigilant et responsable.

Mais, si les intellectuels, les universitaires, l'ont rejeté, s'il resta en marge des grands courants de la pensée contemporaine, sa force fut justement que, fidèle aux humiliés et aux offensés du monde, il n'est tombé dans aucun des panneaux idéologiques de l'affreux XXe siècle, qui, d'ailleurs, depuis, se sont effondrés ; que, constatant bien les distorsions de l'esprit moderne, il a refusé de se contenter d'une culture, d'une sagesse, d'une doctrine acquises et adoptées une fois pour toutes. Sa pensée et son œuvre manifestent un souci constant de lutter contre toutes les idéologies et toutes les abstractions qui détournent de l'humain.

Mais, dans "Le témoin de la liberté" (1948), il constata : «*Le malheur est que nous sommes au temps des idéologies et des idéologies totalitaires, c'est-à-dire assez sûres d'elles-mêmes, de leur raison imbécile ou de leur courte vérité pour ne voir le salut du monde que dans leur propre domination. Et vouloir dominer quelqu'un ou quelque chose, c'est souhaiter la stérilité, le silence ou la mort de ce quelqu'un. Il suffit, pour le constater, de regarder autour de nous.*»

Comme il pensait à partir de l'être humain et pour lui, il occupa, dans la philosophie de son temps, une place pratiquement déserte, car, de Heidegger au structuralisme, du positivisme logique à la déconstruction, l'anti-humanisme dominait sous des formes multiples.

Sa position était inconfortable : lors de la conférence de presse donnée à l'occasion de la réception du prix Nobel, le 12 décembre 1957, il constata : «*Les philosophes communistes disent que je suis un philosophe réactionnaire, les philosophes réactionnaires disent que je suis un philosophe communiste. Les athées me trouvent très chrétien, les chrétiens déplorent mon athéisme.*» À la question d'un journaliste qui lui demandait sa position politique, il répondit : «*La position d'un solitaire*». On pourrait en dire autant de sa position philosophique.

Il pensa que les marxistes et les chrétiens sont bien plus pessimistes que lui, les chrétiens croyant que l'être humain ne peut se sauver seul et pensant qu'il faut s'abaisser devant Dieu pour y parvenir, les marxistes invoquant continuellement la méfiance envers les autres, et prétendant qu'il faut absolument se plier aux exigences économiques.

Bien qu'il ait constamment insisté sur le passage nécessaire du «je» au «nous», de la révolte individuelle à la révolte collective (plus proche, d'ailleurs, de celle des libertaires que de celle des bolcheviques), sa vie et son œuvre représentent un effort pour exalter une individualité qu'il espérait voir se fondre en un grand élan païen.

Contre les tentations de l'obscurantisme et du millénarisme, il défendit, là aussi, une morale de «*la mesure, seule maîtresse des fléaux*» ("Les archives de "La peste"""), fondée sur la recherche du savoir, l'humilité de la connaissance, l'admission qu'on ne sait pas, qu'il faut fonder l'action sur une pensée imparfaite mais raisonnée. Il incita à philosopher dignement, considérant qu'être philosophe signifie renoncer aux certitudes, affirmant que le besoin d'avoir raison est la «*marque d'un esprit vulgaire*», indiquant : «*Je suis pour la pluralité des opinions. Est-ce qu'on peut faire le parti de ceux qui ne sont pas sûrs d'avoir raison? Ce serait le mien.*» ("Dialogue pour le dialogue" dans "Actuelles I"). Lui-même, pourtant homme de conviction, fut tiraillé par l'inquiétude et le doute (en particulier à l'égard des vérités révélées et des axiomes).

Observateur sceptique pour qui la littérature, la politique ou la philosophie ne produisent que des illusions dont il faut prendre conscience pour tenter de forger, au gré des engagements, sa propre liberté, il lançait des questions, mais n'assénait pas de réponse, se méfiait de la certitude qui conduit

au prophétisme, préféra toujours la contradiction aux simplifications hâtives. Il prôna une lutte maîtrisée face à l'absurde, une révolte raisonnée, un engagement mesuré, une sagesse de l'immédiat. Sa pensée fut toujours en tension entre des pôles contraires, entre, comme l'indique le titre d'un de ses recueils de textes, "L'envers et l'endroit" (l'envers de l'existence qui appelle l'angoisse et la révolte, l'endroit qui la justifie grâce au bonheur qu'offrent, d'une part, les belles nourritures de la terre, «les fêtes de la terre et de la beauté» (dans "Le désert") et, d'autre part, la sagesse de la pensée grecque, l'humanisme classique, la civilisation), ce qui, d'habitude, favorise la fécondité dialectique. Il maintint, partout dans son œuvre, un balancement sans pareil entre le constat que le monde ne permet aucun espoir, et la décision d'agir envers et contre tout. Il proclama toujours la valeur de la vie humaine, comme un défi au destin, affirmant qu'elle est merveilleuse mais que ce qui est terrible, c'est qu'on va en être privé.

Plutôt qu'un théoricien, il fut un homme passionné qui avait surtout besoin d'exprimer ce qu'il ressentait au plus profond de lui-même à travers d'autres êtres, les héros de ses romans ou de ses pièces, œuvres dans lesquelles on trouve cependant toujours un fond philosophique, une idée qui serait comme un tableau peint au fur et à mesure de la lecture. Comme on l'a vu, à ses yeux, l'écriture fictionnelle n'est pas moins philosophique que l'analyse théorique. En exerçant sa réflexion au niveau de la vie quotidienne, il formula les éternelles, intenses, et insolubles énigmes de notre condition ; il posa, de manière implacable, les quelques questions essentielles à l'être humain, et, en particulier, à l'être humain du XXe siècle, sur le suicide, l'absurde, la vanité, le bonheur, le donjuanisme, la révolte, l'engagement, la révolution et la terreur.

Il fut un optimiste raisonnable, au tempérament fondamentalement pragmatique. À ceux qui désespèrent en lisant d'autres écrits existentialistes, surtout les plus pessimistes, sa pensée apporte comme une bouffée d'air frais. Il ne supprima pas l'espoir qu'on peut vouloir mettre dans la vie, mais simplement le mit en question, et promut une forme d'espoir et d'ambition qui tient compte de la vanité ultime de la vie.

Sa réflexion esthétique

Si, en 1935, Camus écrivit dans ses "Carnets" : «L'art n'est pas tout pour moi», on a vu que, ensuite, il déclara qu'il était avant tout «un artiste». Or il mena une constante réflexion sur l'art, sur l'œuvre d'art, sur ce qui constitue la nature même de l'acte créateur, au fil de textes où se dessine une évolution qui le fit aller de propositions paradoxales et étonnantes à des idées plus acceptables.

* * *

En effet, en 1942, dans "Le mythe de Sisyphe", Camus consacra toute une section à "La création absurde", qui ne manque pas d'étonner. Proposant l'art comme une réaction à l'absurde («Si le monde était clair, l'art ne serait pas»), voyant dans l'absurde existentiel tragique le point de départ de la création, il définissait l'art absurde comme celui qui exprime l'expérience absurde, c'est-à-dire la vision soudaine, par la conscience réveillée, d'un univers mécanique et privé de sens. Il affirmait : «L'œuvre est la chance unique de maintenir sa conscience et d'en fixer les aventures.»

Il affirmait encore que l'œuvre vraiment absurde ne comporterait aucun sens, car ce serait «dériosoire» (page 137). Elle ne résoudrait pas un problème pour l'auteur qui créerait non pour conquérir un espoir, et donner un sens à sa vie, mais pour fixer sans recours ce qui n'a pas de sens. Elle n'expliquerait pas la vie. Elle serait opaque, le lecteur butant sur un déroulement de faits ou de gestes incompréhensible, mécanique et stupide. Elle serait la multiplication des automatismes, en l'absence de toute unité. Elle serait la peinture d'un désordre privé de sens. Elle devrait simplement reproduire l'absurde, le répéter, le «mimer» : «La création, c'est le grand mime» (page 128). Il s'agirait de couvrir d'images ce qui n'a pas de sens, la technique absurde consistant à utiliser la raison claire pour la mise en place de l'image, sans que paraisse cette intelligence fabricatrice. Le style serait alors plat et monotone. L'image serait une empreinte fidèle. Camus considérait que, en mimant, en répétant, en recréant la réalité, on n'explique rien mais on parcourt, on enrichit, on agrandit le lieu où il faut bien vivre. Cela exigerait patience et lucidité, courage et clairvoyance. Si la création «demande un effort

quotidien, la maîtrise de soi, l'appréciation exacte des limites du vrai, la mesure et la force» (page 154), elle délivrerait des mensonges sur la vie et sur soi ; ainsi, «*elle constitue une ascèse»* (page 154).

L'œuvre n'a pas d'importance en elle-même. Elle pourrait tout autant ne pas être, étant aussi inutile que toute vie individuelle : «*Tout cela pour rien»* pourrait-on en dire. Mais, justement, cette absurdité autoriserait tous les excès, tous les rebondissements, permettrait une inépuisable diversité. Les productions d'un artiste seraient contradictoires, sans rapport entre elles ou ressemblant à une collection d'échecs. Mais, à sa mort, apparaîtrait sa persévérance dans l'effort. S'*«il n'est pas de vraie création sans secret»* (page 153), ce qui compterait ne serait pas le secret en lui-même, mais l'occasion qu'il aurait fourni de déployer une pensée limitée, mortelle et révoltée.

Comme les mêmes tourments qui conduisent à la pensée absurde conduisent à l'œuvre d'art, celle-ci, étant elle-même un phénomène absurde, un signe du mal de l'espèce, ne serait ni un refuge à l'absurde, ni une issue au mal de l'esprit. Ce serait un drame de l'intelligence où, paradoxalement, si s'exerce la plus lucide des pensées, elle n'apparaît pas ; où le concret ne signifie rien d'autre que lui-même. Renonçant aux prestiges de la pensée, l'œuvre devrait rester gratuite, ne pas sacrifier aux illusions, ne pas susciter d'espoir, illustrer le divorce de l'être avec le monde, et la révolte. Ce serait un exercice de détachement, d'inutilité, où nos angoisses quotidiennes se retrouveraient sans que l'auteur succombe au désir de conclure.

On peut considérer que le roman *“L'étranger”* obéit à ces règles rigoureuses, et que c'est la raison pour laquelle il est unique en son genre dans la littérature française.

* * *

Dès 1944, Camus, considérant que l'artiste ne peut ni consentir au réel ni s'y soustraire, affirma : «*Le but de l'effort artistique est une œuvre idéale où la création serait corrigée»,* idée qui allait réapparaître à plusieurs reprises en 1945 avant de figurer dans *“L'homme révolté”* en 1951. À ses yeux, l'art, désormais, introduirait ordre et clarté dans un monde qui en est dépourvu. Cette correction impliquerait un double refus : celui du formalisme, de l'art pour l'art, qui serait une fuite du réel et un oubli du monde, et celui du réalisme qui serait soumission au réel. Cette «*création corrigée»* emprunte notamment les voies du «*réalisme symbolique*».

* * *

En 1945, dans ses *“Carnets”*, Camus émit un ensemble de réflexions intitulé ***“Esthétique de la révolte”*** où il stipula : «*L'œuvre d'art est le seul objet matériel de l'univers qui ait une harmonie interne [...]. L'œuvre d'art se tient debout toute seule et rien d'autre ne le peut. Elle achève ce que la société a souvent promis, mais toujours en vain. [...]. L'art est le seul produit ordonné qu'ait engendré notre race désordonnée. C'est le cri de mille sentinelles, l'écho de mille labyrinthes, c'est le phare qu'on ne peut voiler, c'est le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité».* Avec cette réflexion sur le pouvoir de l'œuvre d'art, exprimant le plus clairement la révolte de la liberté contre l'asservissement de la démesure (la révolution), il trouva une issue à la philosophie de l'absurde où aucun espoir ne semblait survivre. Elle allait être reprise et étendue dans *“L'homme révolté”*.

* * *

En effet, en 1951, dans *“L'homme révolté”*, Camus donna à une section le titre de *“Révolte et art”* où il en appela à la révolte par la création.

Il y définit une esthétique qui marquait un progrès sur celle définie dans *“Le mythe de Sisyphe”* par l'intégration d'un élément nouveau. Désormais, l'art devait intégrer les éléments de la révolte : d'une part, le monde ou la réalité ; d'autre part, la conscience. Il devait exprimer la tension qui relie ces deux éléments : *«La création est exigence d'unité et refus du monde.»* (page 330). Camus considérait que l'art inauthentique est celui qui n'a pu créer à la hauteur de cette tension, et qui s'est arrêté soit à un refus total, soit à une acceptation totale.

Dans le premier cas, on assiste à la négation absolue de la réalité : *«La réalité est expulsée dans son entier»* (page 331). Le soi-disant artiste crée alors un univers de remplacement qui n'a aucun point de

contact avec celui dans lequel nous vivons. Cela donne l'art pour l'art, le roman rose, la littérature d'édification, la pastorale, "Paul et Virginie" (de Bernardin de Saint-Pierre).

Dans le second cas, on assiste à l'affirmation absolue : le réel est accepté en son entier. C'est ce que fait l'art dit réaliste (quoiqu'il ne se rencontre jamais à l'état pur), simple photographie des choses.

L'art authentique, restant dans la juste mesure créatrice, refuse le réel en même temps qu'il exalte certains de ses aspects ; il consiste en effet non à tourner le dos à la nature, mais à rassembler ses éléments dispersés.

Camus examine alors différents arts. Pour lui :

-La musique est le passage du désordre à la forme, du son à la mélodie : «*La mélodie donne sa forme à des sons qui, par eux-mêmes, n'en ont pas [...] une disposition privilégiée des notes [...] tire du désordre naturel une unité satisfaisante pour l'esprit et le cœur.*» (page 316).

-La sculpture est la stylisation du mouvement ; elle cherche à «*emprisonner dans une expression significative la fureur passagère des corps ou le tournoiement infini des attitudes*» (page 317).

-La peinture de sujet rend immobile l'action qui se déroule dans le temps et l'espace ; elle confère ainsi l'immortalité à ce qui se précipite vers la mort, détache le personnage de sa condition humaine : «*Longtemps après sa mort, Rembrandt médite toujours entre l'ombre et la lumière, sur la même interrogation.*» (page 318) - «Le paysagiste» rassemble, par son choix, les traits épars de la nature, et lui donne unité. Le style acquiert alors une densité et une fermeté nouvelles.

-Le roman nous révèle d'une manière saisissante cette «*correction du monde*» par l'artiste, dans sa recherche de l'unité.

Camus prend d'abord comme exemple le personnage de roman : il est la vie humaine enfin saisie dans l'unité de son déroulement, traçant sa courbe entière de la naissance à la mort, courbe qui, dans l'incertitude de nos jours, nous échappe, la nostalgie de l'unité poussant les romanciers à créer : «*Connaître l'embouchure, dominer le cours du fleuve, saisir enfin la vie comme destin, voilà leur vraie nostalgie*» (page 322).

Camus montre ensuite que, dans le roman, l'amour prend forme, alors que, dans la vie, il est dispersé, intermittent, insaisissable. Ressentir l'amour et ne pouvoir le saisir, tel est le déchirement de l'amant : «*Qu'une seule chose vivante ait sa forme en ce monde et il sera réconcilié*» (page 324). Le romancier donne à l'amour ce qui lui manque dans la vie : durée, fidélité, unité ; il crée l'univers «*où les passions ne sont jamais distraites, où les êtres sont livrés à l'idée fixe et toujours présents les uns aux autres*» (page 326) ; bien plus, il donne à l'amour l'existence en lui conférant un style, une forme.

Camus répète encore que le roman est correction de ce monde-ci, car, en effet, l'art véritable ne fabrique pas un monde imaginaire, coupé du nôtre, mais unifie notre monde ; il prend en charge à la fois le consentement et le refus du réel, afin de créer l'unité vraiment vivante.

Il illustre sa pensée en opposant le roman dit «américain» (des années 1930-1940) à l'œuvre de Marcel Proust.

Pour lui, le «*roman américain*» n'a pas su découvrir dans le réel ce qu'il y a de vivant et de beau pour le porter à l'unité ; il manifeste un refus total du réel, dans une peinture dérisoire de l'humanité, car il s'est voué à la description de l'automatisme des gestes, à la répétition monotone des propos ; il observe l'être humain «*derrière une vitre*» (page 328), et en fait donc un pantin qui s'agit sous nos yeux. Ainsi, l'unité dégradée de la chaîne remplace l'unité vivante.

Pour lui, Marcel Proust effectue, dans le réel, «*un choix concerté*» ; «*À la recherche du temps perdu*» présente «*une méticuleuse collection d'instants privilégiés que le romancier choisit au plus secret de son passé*» ; il «*réunit [...] dans une unité supérieure, le souvenir perdu et la sensation présente, le pied qui se tord [dans la cour de l'hôtel de Guermantes, le narrateur bute sur un pavé] et les jours heureux d'autrefois [Venise surgit dans sa pure essence].*» (page 329).

D'autre part, pour Camus, le style exprime la tension entre la conscience et la réalité. Il est l'équilibre entre la forme (le réel) et le fond (la conscience) ; il est la correction que l'artiste opère par son langage et par une redistribution d'éléments puisés dans le réel. Le style de l'œuvre révoltée ne sera donc point celui de l'œuvre absurde qui, imitant la vie quotidienne, est plat et monotone. Comme

l'œuvre révoltée gauchit la réalité, son style intègre la voix humaine qui proteste ; d'où une densité et une fermeté nouvelles.

* * *

En 1952, Camus approfondit sa réflexion sur le lien entre la révolte et l'art, dans le texte intitulé "**L'artiste en prison**", qui est consacré à Oscar Wilde. Il fit alors de l'art un moyen de «*donner un sens à la souffrance, fût-ce en disant qu'elle est inadmissible.*» Il ajouta : «*La fin suprême de l'art est alors de confondre les juges, de supprimer toute accusation et de tout justifier, la vie et les hommes, dans une lumière qui n'est celle de la beauté que parce qu'elle est celle de la vérité. Aucune grande œuvre de génie n'a jamais été vraiment fondée sur la haine ou le mépris. En quelque endroit de son cœur, à quelque moment de son histoire, le vrai créateur finit toujours par réconcilier.*»

* * *

Ce fut dans les "Discours de Suède" que culmina la méditation de Camus sur l'art.

Dans son discours de Stockholm, discours de réception du prix Nobel de littérature, il s'employa à définir la mission de l'écrivain : il «*ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent*» ; il doit accepter «*les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté [...] deux engagements difficiles à maintenir*» ; il doit s'imposer «*le refus de mentir sur ce qu'il sait et la résistance à l'oppression.*» (pour plus de précisions, voir le discours complet dans le site, à "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Dans sa conférence d'Uppsala, texte beaucoup plus riche et beaucoup plus intéressant, Camus reprit son affirmation de l'obligation de l'engagement de l'écrivain : «*L'artiste, qu'il le veuille ou non, est embarqué [...] dans la galère de son temps [...] dans le cirque de l'histoire.*» D'autre part, il a perdu «*l'aisance*» et la «*liberté*», et crée «*dangereusement*» parce qu'est désormais compromise «*l'étrange liberté de la création*» ; on cherche à «*décourager la création libre en s'attaquant à son principe essentiel, qui est la foi du créateur en lui-même*». L'artiste subit les conséquences d'un «*combat*» qui «*se livre au-delà*» de lui ; il est amené à mettre «*en question*» l'art ; il a perdu «*la foi*» «*en lui-même*» ; il «*a honte de lui-même et de ses priviléges*», du fait des «*misères de l'histoire*» et de la force des «*masses*».

Puis Camus en vint à rejeter les «*grammairiens de la forme*», les «*romanciers mondains*», les «*fabricants d'art*» qui «*ont accepté l'irresponsabilité*», «*l'art pour l'art*» qui est «*l'art artificiel d'une société factice et abstraite*», la «*littérature de consentement*», un art qu'il qualifie de «*luxue mensonger*», parce qu'il se réduit à un «*divertissement sans portée*» pour une «*société artificielle*», qui, dans une digression, est qualifiée de «*société marchande*» ayant, depuis deux siècles, remplacé les choses par les signes. Il considérait que, dans ces cas, l'artiste ne s'occupe pas du monde réel ; qu'il s'éloigne non seulement de la réalité mais des autres, consentant ainsi à leur malheur, se contentant d'un rôle d'amuseur où sa liberté de principe masque une oppression de faits, acceptant donc une «*irresponsabilité*» qui est même revendiquée par les tenants de l'art pour l'art. Une autre digression est alors faite sur l'idée que : «*Plus l'art se spécialise [...] plus nécessaire devient la vulgarisation*», ce dernier mot ne correspondant d'ailleurs pas à son acception usuelle, Camus voulant plutôt parler de la compromission pour plaire au «*vulgaire*», aux «*masses*». Pour lui, «*presque tout ce qui a été créé de valable dans l'Europe marchande du XIXe et du XXe siècles, en littérature par exemple, s'est édifié contre la société de son temps*», dans, à l'inverse d'une «*littérature de consentement*», une «*littérature de révolte*» (qui se serait manifestée en particulier chez ceux qu'on s'est plu à appeler «*poètes maudits*»).

Il indiqua sa préférence pour les artistes qui présentent «*la réalité vécue et soufferte par tous*», qui parlent «*du et pour le plus grand nombre*» avec l'*«idéal d'une communication universelle»*, idéal qui est «*celui de tout grand artiste*», un «*art véritable*» ayant pour «*vocation [...] de rassembler*».

Il se tourna alors vers ce qui s'oppose à «*l'art pour l'art*», c'est-à-dire «*l'art réaliste*». Mais il fit remarquer que, s'il faut être réaliste, il n'est pourtant pas possible de l'être (d'où une autre digression sur le film perpétuel «*inimaginable*» qu'exigerait un réalisme total) ; que les «*naturalistes du siècle*

dernier» n'ont pu être réalistes ; qu'«on ne peut décrire la réalité sans y opérer un choix qui la soumet à l'originalité d'un art».

Surtout, il s'employa à rejeter le «réalisme socialiste» prôné par les marxistes, qui prétend peindre la souffrance du peuple pour la dénoncer, et faire espérer des lendemains meilleurs, mais dont il considérait qu'il est, lui aussi, dévoyé, parce qu'il décrit, lui aussi, un monde irréel ; qu'il présente «la cité parfaite de l'avenir» ; qu'il tombe dans «un nouvel idéalisme, aussi stérile, pour un artiste véritable, que l'idéalisme bourgeois» ; qu'il «sacrifie l'art pour une fin étrangère à l'art» ; qu'il fait culminer celui-ci «dans un optimisme de commande», devenant donc pure propagande et idéologie ne pouvant mener qu'à la soumission.

Par un autre détour, Camus posa la question qui aurait pu être préliminaire : «Qu'est-ce donc que l'art?» Il se permit encore un détour pour parler du «génie», avant de revenir au sujet pour situer l'art par rapport au réel, souligner «cette ambiguïté» par laquelle l'art est «incapable de nier le réel et cependant éternellement voué à le contester». Enfin, à sa question sur l'art, il répondit en lui donnant cette définition : «une révolte contre le monde dans ce qu'il a de fuyant et d'inachevé ; il ne se propose donc rien d'autre que de donner une autre forme à une réalité qu'il est contraint pourtant de conserver parce qu'elle est la source de son émotion» ; en stipulant : «le but de l'art» est de «comprendre» ; en affirmant : «L'œuvre la plus haute sera toujours, comme dans les tragiques grecs, dans Melville, Tolstoï ou Molière, celle qui équilibrera le réel et le refus que l'homme oppose à ce réel».

Il considéra que, «devant son siècle, l'artiste ne peut ni s'en détourner, ni s'y perdre» ; que «c'est au moment même où l'artiste choisit de partager le sort de tous qu'il affirme l'individu qu'il est» sans pouvoir «sortir de cette ambiguïté». Ainsi, «le but de l'art [...] n'est pas de légiférer ou de régner, il est d'abord de comprendre.» Il proclama : «Nous autres, écrivains du XXe siècle, ne serons plus jamais seuls. Nous devons savoir au contraire que nous ne pouvons nous évader de la misère commune, et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire», de refuser d'accepter les méfaits de «bourreaux» qui seraient «privilégiés», qui ne seraient pas condamnés [ce qui était une attaque contre les intellectuels de gauche, «compagnons de route» du stalinisme].

Il statua : «La beauté, même aujourd'hui, surtout aujourd'hui, ne peut servir aucun parti ; elle ne sert, à longue ou brève échéance, que la douleur ou la liberté des hommes», et la leçon qu'elle donne «n'est pas une leçon d'égoïsme, mais de dure fraternité.» Il voyait «la grandeur de l'art dans cette perpétuelle tension entre la beauté et la douleur, l'amour des hommes et la folie de la création, la solitude insupportable et la foule harassante, le refus et le consentement», dans une dangereuse progression entre «les deux abîmes, qui sont la frivolité et la propagande». Il pensait que l'art est «une aventure» ; que «l'artiste libre est celui qui, à grand-peine, crée son ordre lui-même», que «l'art ne vit que des contraintes qu'il s'impose à lui-même». De ce fait, il avança que «l'art le plus libre, et le plus révolté, sera ainsi le plus classique», d'autant plus qu'«il n'y a pas de culture sans héritage et nous ne pouvons ni ne devons rien refuser du nôtre, celui de l'Occident» ; qu'on peut se «livrer sans retenue à cette joie suprême de l'intelligence dont le nom est "admiration."» (pour plus de précisions, voir le discours complet dans le site, à "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)").

* * *

Par ailleurs, Camus, qui poursuivit constamment une recherche de perfection esthétique, toute son œuvre ayant tendu à une forme stylistique, ne cessa d'aspirer à une création libre, qui ne lui aurait pas été imposée par les événements. À la date du 7 mars 1951, il écrivit dans un de ses "Carnets" : «Terminé la première rédaction de "L'homme révolté". Avec ce livre s'achèvent les deux premiers cycles. 37 ans. Et maintenant, la création peut-elle être libre?» En 1952, dans un autre de ses "Carnets", il confia : «J'avance du même pas, il me semble, comme artiste et comme homme. Et ceci n'est pas préconçu. C'est une confiance que je fais, dans l'humilité, à ma vocation. [...] Mes prochains livres ne se détournent pas du problème de l'heure. Mais je voudrais qu'ils se le soumettent plutôt que de s'y soumettre. Autrement dit, je rêve d'une création plus libre, avec le même contenu. [...] Je saurai alors si je suis un véritable artiste.»

Mais ce fut surtout dans la préface qu'il donna, en 1958 à la réédition de son recueil de textes, "L'envers et l'endroit", qu'il rassembla ces intuitions, et leur donna une forme aboutie, puisqu'il affirma alors : «Une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver par les détours de l'art les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert.» - «Un temps vient toujours dans la vie d'un artiste où il doit faire le point, se rapprocher de son propre centre, pour tâcher ensuite de s'y maintenir» ; puisqu'il voyait l'œuvre comme résultant d'un cheminement personnel, d'un mouvement d'approfondissement et d'unification, d'une libération de la part obscure de l'être. S'il déclarait : «Pour être édifiée, l'œuvre d'art doit se servir d'abord de ces forces obscures de l'âme», cette plongée dans «[s]on anarchie profonde» ne lui faisait pas moins ressentir de l'inquiétude ; aussi disait-il vouloir «les canaliser, les entourer de digues, pour que leur flot monte», constatant : «Mes digues, aujourd'hui encore, sont peut-être trop hautes. De là, cette raideur, parfois... Simplement, le jour où l'équilibre s'établira entre ce que je suis et ce que je dis, ce jour-là, et j'ose à peine l'écrire, je pourrai bâtir l'œuvre dont je rêve. Ce que j'ai voulu dire ici, c'est qu'elle ressemblera à "L'Envers et l'Endroit", d'une façon ou de l'autre, et qu'elle parlera d'une certaine forme d'amour.» On peut penser qu'il évoquait ce qui allait être son roman autobiographique, "Le premier homme", qu'il était en train d'écrire, qu'il n'a pas achevé mais qui n'en a pas moins été publié, malgré les nombreuses imperfections du texte.

* * *

De plus, on remarque, chez Camus, le lien qu'il établissait entre l'esthétique et l'éthique. Pour lui, l'art ne fut jamais une fin en soi, mais fut toujours au service de la vie. Il ne cessa de le dire : l'artiste doit vibrer avec le monde ; l'œuvre d'art doit témoigner de la douleur de l'être humain, de sa tragédie dans l'horreur des événements. Mais il voulait qu'elle témoigne aussi pour ce qui, dans l'être humain, échappe aux événements, et ne veut pas mourir : l'amour et la beauté. C'est ce que dit ce passage de "Retour à Tipasa" : «Oui, il y a la beauté et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais n'être jamais infidèle ni à l'une ni aux autres.» Il n'y aurait d'art que si l'on sort du nihilisme ; si l'on croit à la valeur de la vie humaine ; si on s'impose l'exigence de la vérité ; si on propose la solidarité.

En effet, dès les premières notations dans ses "Carnets", en 1935, il parla de la nécessité d'écrire pour témoigner : «L'œuvre est un aveu, il me faut témoigner. Je n'ai qu'une chose à dire, à bien voir. C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie. Les œuvres d'art n'y suffiront jamais. L'art n'est pas tout pour moi. Que du moins ce soit un moyen.»

Dans son article de "L'express" du 20 décembre 1955, qui avait été intitulé "**La vie d'artiste**", il lança cet avertissement : «Après avoir longtemps péché par orgueil, nous avons apparemment perdu jusqu'à la fierté de notre métier. / Il est peut-être temps alors de retrouver cette fierté nécessaire. Si l'artiste, selon moi, ne peut se séparer de la société, s'il doit vivre au niveau des jours, reconnaître sa solidarité avec son peuple, comprendre que ce qui enchaîne le travail asservit la création, refuser enfin de se séparer, ce long effort doit fonder justement la dignité de son métier.»

* * *

Il ne faut pas manquer de signaler aussi que, dans toute l'œuvre de Camus, s'est posé le problème du langage, et qu'il trouva parfois sa solution dans le silence.

Ainsi, l'adolescent de "Entre oui et non" (dans "L'envers et l'endroit") et du "Premier homme" n'a jamais beaucoup parlé à sa mère, ni elle à lui, ce qui n'a pas empêché la complicité entre eux ; il existerait donc un au-delà des mots, toute la difficulté étant toutefois de l'atteindre, car maintenir le silence n'est pas si facile.

Dans "L'étranger", la société, qui exige qu'on parle, condamne Meursault précisément parce qu'il se tait. La pièce "Le malentendu" est une tragédie de l'incommunicabilité généralisée entre tous les personnages ; surtout, Jan est tué par la mère et la sœur qu'il venait secourir, et meurt pour la même raison que Meursault : «Il ne savait pas trouver la parole qu'il fallait. Et pendant qu'il cherchait ses mots on le tuait.» Ce roman et cette pièce démontrent l'impossibilité d'exprimer par la parole

l'expérience intime la plus précieuse ; tous les rapports humains s'en trouvent faussés, et les malentendus s'enchaînent de façon vertigineuse.

Le personnage de "La peste", Grand, n'a pas su «trouver la parole» qui lui aurait permis de garder sa femme, qui l'a quitté. Et, s'il entreprend l'écriture d'un roman, le lecteur comprend qu'il ne le terminera jamais, qu'il en restera même à la première phrase !

Dans un article sur les travaux de Brice Parain à propos du langage, paru dans "Poésie 44", Camus posa ainsi le problème : «*Nous mentons lorsque nous le voulons et disons vrai lorsqu'il le faut. Mais la question n'est pas là. Il s'agit, au contraire, de savoir si notre langage n'est pas mensonge au moment même où nous croyons dire vrai, si les mots ont une chair ou s'ils ne sont que des coques vides, s'ils recouvrent une réalité plus profonde ou s'ils ne sont que poursuite du vent.*» En d'autres termes, il se demandait quel langage partagé ferait que notre existence ne soit pas vanité mais joie. Il voyait cette issue : «*Le miracle consiste à revenir aux mots de tout le monde, mais en y apportant l'honnêteté qu'il faut afin de diminuer la part du mensonge et de la haine.*» D'autre part, il constatait : «*Le langage passe l'individu et sa terrible inefficacité est le signe de sa transcendance. Pour Parain, il faut une hypothèse à cette transcendance. [...] Il voit le signe d'un dieu dans la ressemblance des hommes.* Or, nous dit-il, Parain se tourna vers le miracle et lui vers l'absurde. Il conclut : «*Ce qu'on peut apprendre de l'expérience qui nous est ici proposée, c'est à tourner le dos aux attitudes et aux discours, pour porter avec scrupule le poids de notre vie quotidienne.*»

Dans la nouvelle du recueil "L'exil et le royaume" intitulée "Les muets", ceux-ci sont des ouvriers qui ne trouvent pas les mots par lesquels ils exprimeraient leur sympathie envers le patron dont l'enfant agonise. Dans l'autre nouvelle du recueil intitulée "L'hôte", l'instituteur Daru est lui aussi victime de malentendus : le gendarme Balducci ne comprend pas son drame, l'Arabe ne comprend pas qu'il lui offre la liberté, et les gens du village croient qu'il a livré leur «frère».

Dans le roman "La chute", la virtuosité verbale de Jean-Baptiste Clamence ne doit pas faire oublier le silence de son interlocuteur, et le prénom du personnage évoque bien ce prophète qui disait : «Je suis la voix qui crie dans le désert.»

D'autre part, dans sa vie même, Camus fut, sur la question de l'Algérie, amené à un silence qui lui-même prêta aux malentendus, et qu'on lui a reproché.

* * *

La réflexion esthétique de Camus l'a donc conduit, des positions extrêmes prises en particulier dans "Le mythe de Sisyphe", à une sagesse faite de modération, de mesure, de reconnaissance de l'apport de la civilisation occidentale !

Sa réflexion politique

Camus, étant resté fidèle à ses origines, ayant toujours gardé le souvenir de son enfance modeste, de la dureté de la vie de sa famille, étant plongé dans les violences d'une époque agitée, ayant, contrairement à tant d'autres, choisi de vivre au cœur même de la mêlée, et ayant le sens du devoir, s'est toujours intéressé aux problèmes essentiels qui se posaient à ses contemporains, ne se déroba jamais à ses responsabilités, ne cessa jamais de s'impliquer dans la vie publique, ressentit de l'inquiétude devant l'état du monde, se montra solidaire, eut toujours le souci de la chair souffrante d'une humanité humiliée, et inscrivit sa vie et sa réflexion dans la lutte contre l'injustice au côté des humbles, des opprimés. En conséquence, l'engagement politique était pour lui un choix naturel tant qu'il construisait et maintenait le lien entre le moi intime et le monde public, tant qu'il allait dans le sens d'une action politique à visage humain. Mais ce ne fut pas sans déconvenues.

En 1935, il adhéra au parti communiste. Mais il le quitta en 1937, et exprima son désenchantement dans un de ses "Carnets" : «*Chaque fois que j'entends un discours politique ou que je lis ceux qui nous dirigent, je suis effrayé depuis des années de n'entendre rien qui rende un son humain. Ce sont toujours les mêmes mots qui disent les mêmes mensonges. / Et que les hommes s'en accommodent, que la colère du peuple n'ait pas encore brisé les fantoches, j'y vois la preuve que les hommes n'accordent aucune importance à leur gouvernement et qu'ils jouent, vraiment oui, qu'ils jouent avec*

toute une partie de leur vie et de leurs intérêts soi-disant vitaux.» - «*La politique et le sort des hommes sont formés par des hommes sans idéal et sans grandeur. Ceux qui ont une grandeur en eux ne font pas de politique.*» - «*Il s'agit maintenant de créer en soi un nouvel homme. Il s'agit que les hommes d'action soient aussi des hommes d'idéal et les poètes des industriels [?]. Il s'agit de vivre ses rêves, de les agir. Avant, on y renonçait ou s'y perdait. Il faut ne pas s'y perdre et n'y pas renoncer.*» Il avait déjà, en sourdine, le ton et le fondement des arguments moraux qu'il allait reprendre, en les nuançant, dans ses éditoriaux de "Combat".

Cependant, après avoir publié "Le mythe de Sisyphe" (1942), il indiqua : «*Je crois parfaitement possible de lier à une philosophie absurde une pensée politique soucieuse de perfectionnement humain et plaçant son optimisme dans le relatif.*» Il avait compris que seule une politique de gauche pouvait répondre au désir de révolte solidaire qui naît en l'être humain devant le silence du monde, mais uniquement dans la mesure où elle ne cherche pas à remplir à coups d'absolus immanents la béance qui gît au cœur de l'être humain et le rend libre.

Mais il allait continuer à vouer aux géométries la politique «professionnelle» qui fait le lit de l'opportunisme, du clientélisme et du carriérisme. Surtout, il n'eut jamais le désir d'exercer le pouvoir, ce qui est pourtant une des dimensions intrinsèques de la politique. Il en fit donc sans en faire tout en en faisant. En 1945, il constata dans un de ses "Carnets" : «*Je ne suis pas fait pour la politique puisque je suis incapable de vouloir ou d'accepter la mort de l'adversaire.*» - «*L'homme moderne est forcément de s'occuper de politique. Je m'en occupe à mon corps défendant et parce que parmi mes défauts, plus que parmi mes qualités, je n'ai jamais rien su refuser des obligations que je rencontrais.*» - «*Une part de moi a méprisé sans mesure cette époque. Je n'ai jamais pu perdre, même dans mes pires manquements, le goût de l'honneur et le cœur m'a souvent manqué devant l'extrémité de déchéance qu'a touché le siècle. Mais une autre part a voulu assumer la déchéance et la lutte commune.*» - «*Aujourd'hui où les passions collectives ont pris le pas sur les passions individuelles, ce n'est plus l'amour qu'il s'agit de dominer par l'art mais la politique dans son sens le plus pur. L'homme s'est pris de passion, porteuse d'espoir ou destructrice, pour sa condition. Mais combien la tâche est plus difficile : 1. parce que, s'il faut vivre les passions avant de les formuler, la passion collective dévore tout le temps de l'artiste ; 2. parce que les chances de mort y sont plus grandes.*»

En 1957, il déclara :

-Dans une interview : «*Je me sens d'abord solidaire de l'homme de tous les jours.*»

-Dans son "Discours de Stockholm" : «*L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher.*» Mais il se dit alors rétif à la notion d'engagement dont Sartre avait fait la promotion, faisant cette rectification : «*Embarqué me paraît plus juste qu'engagé. Il ne s'agit pas en effet pour l'artiste d'un engagement volontaire mais plutôt d'un service militaire obligatoire. Tout artiste aujourd'hui est embarqué dans la galère de son temps. Il doit s'y résigner.*» Apparenter ses interventions publiques à un «service militaire obligatoire» était une façon de mieux en marquer le sens civique.

Il reste qu'il prit des positions politiques entre lesquelles on peut distinguer celles qui concernaient l'Algérie, celles qui concernaient la France et celles qui concernaient le monde, avant de déterminer ce que fut sa critique fondamentale de l'État.

* * *

Sur l'Algérie :

Camus était un Français d'Algérie, et ses biographes ont bien mis l'accent sur son farouche attachement à cette terre méditerranéenne, exubérante et bouillante de passion ; sur l'effet que cette appartenance eut sur sa vision du monde et ses écrits. Dès les premiers, en particulier ceux du recueil "Noces", il célébra l'éclatante beauté de ce pays solaire, qu'il voyait dionysiaque.

Pourtant, dans cette colonie française conquise militairement, il y avait huit millions d'indigènes, auxquels, d'ailleurs, il donna toujours le nom d'«Arabes», qu'ils soient de vrais autochtones, les Berbères (Kabyles, Mozabites, Touaregs), ou qu'ils soient vraiment des Arabes (eux-mêmes envahisseurs et colonisateurs !), mais il ne considéra jamais ces colonisés comme des «Algériens»

au sens national du terme. D'autre part, même si le pays était devenu une colonie de peuplement, il y avait seulement un million de Français d'Algérie (appelés familièrement «pieds-noirs»), en fait des Européens (car c'étaient aussi des Espagnols, des Italiens, des Maltais, des Grecs...) ; pour la plupart, ils étaient des ouvriers et des employés, dominés, comme les indigènes, par une petite caste de grands propriétaires terriens riches et arrogants, qu'on appelait «les colons».

Or Camus était le fils d'un pauvre ouvrier agricole exploité par des colons. Aussi, en 2013, dans "Camus au partage des eaux", l'écrivain algérien Arezki Metref put-il indiquer : «Le drame de Camus, marqué par son enfance pauvre à Belcourt dans l'Algier coloniale, c'est qu'il appartenait aux colonisateurs par l'origine et aux colonisés par la situation sociale.»

Dès l'âge de vingt ans, il critiqua le régime colonial, milita activement pour la mise en place d'une justice politique, sociale et économique.

En 1935, il entra au parti communiste algérien pour rester fidèle à son milieu, mais aussi parce que, à l'époque, le parti suivait une ligne non seulement antifasciste et antimilitariste mais anticolonialiste.

En février 1936, ayant été nommé secrétaire général de la "Maison de la Culture" d'Algier, qui était d'ailleurs tenue par le parti communiste, le jour de l'inauguration, il prononça une allocution intitulée

"La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne" où, tout en reconnaissant qu'«*on ne saurait parler de culture dans un pays où neuf cent mille habitants sont privés d'écoles et de civilisation, quand il s'agit d'un peuple diminué par une misère sans précédent et brimé par des lois d'exception et des codes inhumains*», il attribua à l'Algérie une importance culturelle que personne ne lui avait auparavant donnée, et que personne ne lui a donnée depuis. De plus, en nietzschéen qu'il était, il voulait que le dionysisme algérien vienne s'opposer à l'apollinisme européen ; autrement dit, que le goût de la vie, de la nature, du soleil, de la mer, du plaisir à être, toutes choses qui caractérisent les Méditerranéens en général, et les Algériens en particulier, viennent abolir ce qu'il considérait comme la passion pour l'intellectualisme, le tropisme de la cérébralité propres aux Européens. En effet, en adepte de «la théorie des climats», il pensait que «*la nouvelle culture méditerranéenne*» pourrait vivifier une Europe septentrionale qui, ne bénéficiant pas de la lumière du Sud, a perdu la clarté venue de Grèce, qui se serait assombrie et dénaturée au fil de siècles qui virent le triomphe des arts, des techniques et de la barbarie scientifique ; une Europe qui souffrirait de meurtre et d'abstraction, qui étaient, pour lui, une seule et même maladie. Il imaginait que la grande santé de son pays pourrait guérir un vieux monde épuisé, voué à la pulsion de mort ; que l'Algérie soit un modèle pour une Europe qui en aurait été revivifiée et aurait, à son tour, porté haut les valeurs de la vie !

En mai 1936, les élections législatives en France portèrent au pouvoir "le Front Populaire", ce qui fit souffler un vent nouveau sur tout le pays et jusque dans la colonie algérienne, d'autant plus que ce mouvement politique de gauche présentait le projet Blum-Viollette qui visait à ce que vingt mille à vingt-cinq mille musulmans puissent devenir citoyens français tout en gardant leur statut personnel lié à la religion. Aussi Camus fut-il de tous les rassemblements en faveur du projet, plaident pour le respect des indigènes, de leurs droits matériels et de leur culture, soutenant les nationalistes, militant pour l'instauration d'une franche communauté interraciale.

Le même mois, alors que, sous l'injonction de l'U.R.S.S., le parti communiste algérien avait changé de ligne, et avait renoncé à l'anticolonialisme au nom de l'antifascisme, Camus qui, fidèle à ses convictions, continuait de défendre des musulmans nationalistes, signa un manifeste de protestation, et, en conséquence, fut traité de déviationniste, puis d'agent provocateur trotskiste.

En juillet 1937, il fut exclu du parti communiste ou le quitta lui-même, forgeant, à cette occasion-là, son refus des dogmatismes et du manichéisme, sachant dorénavant, en même temps qu'Orwell mais bien avant Sartre et les staliniens français, que le communisme soviétique n'œuvrait pas pour la liberté et le bonheur des peuples.

En octobre 1938 il devint journaliste dans le journal de gauche "Alger républicain", où, ayant pour guides la justice et la vérité, il dénonça sans relâche l'injustice sociale régnant en Algérie, publiant en particulier, en juin 1939, une série de onze longs articles intitulée "**Misère de la Kabylie**" où, peut-être d'ailleurs plus intéressé par l'exotisme des Kabyles que par les Arabes côtoyés à Alger, il dénonça la famine et le dénuement dont souffrait cette ethnie, et appela à des réformes urgentes, proposant une autonomie de l'Algérie à travers une sorte de fédéralisme à la suisse, qui l'aurait reliée

à la France. (pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion", "**Actuelles, III. Chronique algérienne**").

Le 25 avril 1939 dans un texte intitulé "***Contre l'impérialisme***", il critiqua ouvertement le "Code de l'indigénat" (un recueil de mesures discrétionnaires destinées à faire régner le «bon ordre colonial» parmi «les sujets français», c'est-à-dire les Africains noirs, les Malgaches, les Algériens, les Antillais, les Guyanais, les Vietnamiens, les Mélanésiens, etc.), révéla tous les scandales de l'administration des indigènes, préconisa «*l'alliance dans le respect mutuel avec nos frères musulmans*», dénonça «*les grands colons qui voulaient que l'unique loi fût la leur*», ajoutant ce beau défi : «*Nous ne nous inclinerons, nous, que devant le seul pouvoir légal et régulier : celui de la France démocratique et républicaine*».

Toutefois, dans ses textes des recueils "*L'envers et l'endroit*" (1937) et "*Noces*" (1939), comme dans ses romans, "*La mort heureuse*" (1938), "*L'étranger*" (1942), "*La peste*" (1947), il donna des tableaux de sa communauté, les Français d'Algérie, les montrant vivant dans une structure française tout en se dissociant fortement de la métropole par des traits de mœurs à la fois appréciés et critiqués. Et, si cette société était, pour lui, sans culture, elle était aussi sans mensonges, plus proche de la vérité de la nature et des valeurs authentiques.

Et, des Arabes, ignorant leur langue et leur culture, il ne parla guère ou de façon péjorative, les laissant anonymes, les essentialisant :

-En 1937, dans l'essai "*Entre oui et non*", est mentionné seulement un «*café maure*» où des «*cheiks*» (chefs de tribus arabes) sont peints au mur, tandis que, plus loin, est entendue la «*derbouka*» (un tambour).

-Dans le roman "*La mort heureuse*", les Arabes sont à peine mentionnés, n'étant que des éléments du décor : «*des acrobates arabes*» - «*des Arabes montés sur des ânes*».

-En 1942, dans "*L'étranger*", même si les Arabes sont censés se trouver au cœur du roman, puisque c'est l'un d'eux qui est tué par Meursault, ils y jouent un rôle très secondaire, significatif de la discrimination sociale dont ils étaient victimes ; ils sont montrés vêtus de «*bleus de chauffe*», et, surtout, hostiles, Meursault disant qu'ils regardaient les Français «*à leur manière, ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts*».

-En 1947, dans "*La peste*", ce ne fut qu'au passage que Camus mentionna les «*quartiers extérieurs, plus peuplés et moins confortables*», où la peste fait d'abord plus de victimes, ainsi que le «*quartier nègre*» pour le seul pittoresque des «*murs bleus, ocre et violets des maisons mauresques*» ; or, à Oran, les «*quartiers extérieurs*» sont les quartiers pauvres, et le «*quartier nègre*» est en fait peuplé par les Algériens musulmans, le nom qui lui était donné étant significatif, lui aussi, de la discrimination sociale sinon du racisme qui régnaient alors. Un seul aperçu des relations entre les deux populations apparaît dans ce qui semble être une allusion à la situation qu'on trouve dans "*L'étranger*" : une marchande de tabac «*avait parlé d'une arrestation récente qui avait fait du bruit à Alger. Il s'agissait d'un jeune employé de commerce qui avait tué un Arabe sur une plage.*»

À partir de 1940, Camus, Algérien déraciné, vécut en France, devint Parisien malgré lui, et s'engagea dans la Résistance en écrivant dans le journal "Combat" où il ne s'intéressa à l'Algérie qu'à quelques occasions :

Dans son éditorial du 13 octobre 1944, il salua l'extension des droits accordés aux peuples indigènes d'Afrique du Nord par le gouvernement provisoire du général de Gaulle.

Dans son probable éditorial du 28 novembre 1944, il se porta à la défense des Africains du Nord, français ou musulmans, qui défendaient la France, affirmant : «*Aucun militant de la Résistance ne s'aviserait de traiter ces hommes avec légèreté.*»

Si, dans son éditorial du 5 mai 1945, il prévit : «*En Afrique du Nord comme en France, nous avons à inventer de nouvelles formules et à rajeunir nos méthodes si nous voulons que l'avenir ait encore un sens pour nous.*», l'Algérie se rappela vraiment à lui quand, alors que, le 8 mai, était célébrée la victoire contre le nazisme, y eurent lieu, à Sétif et à Guelma, des manifestations où, la "France Libre" ayant promis aux peuples indigènes un statut de «peuples associés», et ce projet n'étant pas appliqué, fut réclamée l'indépendance du pays, et où furent perpétrées des tueries de Français auxquelles répondirent le bombardement de la côte et des villages de l'intérieur, des massacres

d'Algériens qui virent, d'ailleurs, retournées contre eux, par un gouvernement issu de la Libération, les armes dont ils s'étaient eux-mêmes servi pendant trois ans, contre le nazisme, pour libérer Marseille, Lyon, Paris et Strasbourg. Il se rendit alors en Algérie, retrouva sa mère, et, surtout, fit, pendant trois semaines, un périple de 2500 kilomètres et une enquête qui lui permit de publier, à son retour, une série de six articles intitulés "***Crise en Algérie***", étant alors un des seuls journalistes français à fournir aux lecteurs le moyen de comprendre le fond du problème posé par ces événements. Dans ces articles :

-Il indiqua que les causes du soulèvement étaient la famine, la misère et l'injustice, et, en conséquence, de légitimes aspirations politiques ; il écrivit en particulier : «*Quand des millions d'hommes meurent de faim, cela devient l'affaire de tous*».

-Il incrimina les colons qui restaient perpétuellement sourds aux revendications indigènes, et qui sabotaient les timides réformes édictées par la métropole.

-Écrivant : «*Sur le plan politique, je voudrais rappeler que le peuple arabe existe*», il fit part de l'amertume des Arabes et des Berbères, de leur refus d'une assimilation qu'ils auraient acceptée vingt ans plus tôt mais qui ne leur apparaissait plus que comme une nouvelle «machine coloniale».

-Rejetant une image conventionnelle du rebelle, il proposa, à l'opinion française ignorante ou hostile, un honnête portrait du chef du "Parti du manifeste pour la liberté", Ferhat Abbas, Algérien de culture française, esprit «*logique et passionné*» ; il démontra le caractère raisonnable et modéré de son projet auquel s'était ralliée la majorité musulmane.

-Il en appela à l'intelligence du gouvernement en demandant pour l'Algérie «*le régime démocratique dont jouissent les Français*».

-Il conclut : «*À tout prix il faut apaiser ces peuples déchirés et tourmentés par de trop logues souffrances [...] C'est la force infinie de la justice, et elle seule, qui doit nous aider à reconquérir l'Algérie et ses habitants.*»

Mais ces paroles furent perdues dans la tempête ; d'où sa constatation : «*On a préféré y répondre par la prison et la répression. C'est une pure stupidité.*»

En 1946, dans "***Ni victimes ni bourreaux***", il protesta contre «*l'aveuglement des colons français*». Il voulut mobiliser la conscience métropolitaine. Il appela de nouvelles formules pour l'Algérie, mettant en garde : la majorité de l'*«opinion arabe [est] indifférente ou hostile à la politique d'assimilation»*. Mais il n'alla pas jusqu'à une condamnation plus ferme du pouvoir colonial français, se contentant d'écrire que «*c'est la justice qui sauvera l'Algérie de la haine*».

En juillet de cette année-là, il participa à une émission de vingt minutes de "La tribune de Paris", sur la chaîne nationale, sur le problème algérien, en compagnie de Ferhat Abbas, Jean Amrouche, Raoul Borra, Kadour Sator et Paul-Émile Viard.

À la fin de mars 1947, fut déclenchée, sur l'île de Madagascar, alors colonie française, une insurrection accompagnée de massacres de colons français et de Malgaches non-indépendantistes, et suivie d'une terrible répression conduite par l'armée française qui fit plusieurs milliers de morts, et contre laquelle s'éleva Camus : «*Le fait est là, clair et hideux à la vérité : nous faisons dans ces cas-là ce que nous avons reproché aux Allemands de faire.*»

En 1951, au procès d'Algériens militant pour l'indépendance de leur pays, il donna un témoignage à décharge.

En décembre 1952, il fit un voyage en Algérie, d'abord sur le littoral (cela allait lui inspirer "*Retour à Tipasa*", un des essais du recueil "*L'été*") ; puis, dans le Sud, à Djelfa (où il nota : «*Les tentes noires des nomades sur la terre sèche et noire. Et moi, qui ne possède rien et ne pourrai jamais rien posséder, semblable à eux.*»), puis Laghouat et, enfin, Ghardaïa (où il nota : «*C'est là le pays des Mohabites, hérétiques musulmans.*»).

Il écrivit alors une nouvelle, intitulée "***L'hôte***", où il présenta un «*Arabe*» qui, pour «*des affaires de famille*» apparemment futiles, «*a tué son cousin d'un coup de serpe*» ; fait prisonnier par la gendarmerie, il est cependant laissé à la garde de Daru, un instituteur français qui, du fait de son rêve de fraternisation, le libère ; mais les difficultés de communication entre eux sont telles que «*l'Arabe*» ne comprend pas qu'on lui offre la liberté, ou est victime du fatalisme musulman, du «*mektoub*» [«*c'était écrit*】], tandis que les autres «*Arabes*» croient que l'instituteur a «*livré leur frère*». Ainsi,

Camus montra que, malgré la présence d'hommes de bonne volonté, subsistaient l'incompréhension entre les deux communautés, l'impossible réconciliation entre Orient et Occident.

À la date du 1er novembre 1954, il n'écrivit rien dans un de ses "Carnets", alors que le "F.L.N." ("Front de Libération Nationale") avait manifesté pour la première fois son existence en commettant une série d'attentats simultanés en plusieurs endroits du territoire, des meurtres de civils français, arabes et berbères, ce qui fut le début de ce qu'on a appelé «la guerre d'Algérie», conflit qui allait couper la France en deux : pour la droite, l'Algérie était une province française et devait le rester, la révolte séparatiste devait être écrasée, et tout continuerait comme avant ; pour la gauche, et, en particulier, l'intelligentsia procommuniste, en particulier Sartre et les siens, les Blancs étaient tous des colons, des exploiteurs, des esclavagistes, des fascistes dominateurs, des ennemis à abattre, tandis que les musulmans étaient tous des esclaves dominés, colonisés, exploités, des martyrs ; aussi était-elle partisane du F.L.N., allait présenter comme légitimes, justes, éthiques même (puisque politiquement inscrits dans le sens de «l'Histoire» !) les égorgements, les mutilations, pratiqués avec une véritable barbarie par ce mouvement (souvent contre les partisans d'un autre mouvement indépendantiste algérien, le "Mouvement national algérien" !), allait établir une analogie entre la conduite des Français en Algérie et celle des nazis en France, allait faire de Camus un collaborateur. D'autres détracteurs lui reprochaient d'avoir une révolte purement littéraire qui ne s'inscrivait pas dans des actes.

Pour sa part, dans cette autre polémique qui l'isolait encore plus, qui le plongeait dans une autre crise, il accusa Sartre de pousser les Arabes et les Berbères à la guerre civile, de penser que la fin justifie les moyens, qu'on pouvait légitimer la mort des autres au nom de ses idées. Il allait, plus tard, se montrer atteint au plus profond de ses racines, voyant «ce malheur algérien comme une tragédie personnelle» : s'il avait quitté le pays depuis plusieurs années, et ne manifestait pas l'intention de s'y établir de nouveau, il reste que c'était sa terre natale, et que, alors, elle se dérobait sous ses pieds.

Au cours de l'hiver 1955, il écrivit des articles portant sur la guerre d'Algérie dont le thème était qu'il fallait mettre fin à cette démence, aller vers la négociation, la conciliation, accepter que le peuple algérien soit libéré de la colonisation. Il se donna pour buts de prouver aux Français et aux Français d'Algérie la nécessité de réformes libérales, mais aussi de convaincre les Arabes des droits de la communauté française d'Algérie. Mais, désespéré, il constatait : «*Chaque mort sépare un peu plus les deux populations ; demain, elles ne s'affronteront plus de part et d'autre d'un fossé, mais au-dessus d'une fosse commune.*»

Le 28 mars 1955, il eut, à la N.R.F., avec Jean Sénac, Français d'Algérie partisan de l'indépendance du pays, une longue discussion à la fin de laquelle il accepta d'entrer publiquement et de façon précise dans le combat algérien en parlant à l'"Union des Étudiants Algériens" et en collaborant au journal "La république algérienne" de Ferhat Abbas, promesse qui toutefois n'allait pas avoir de suite puisqu'il allait collaborer à "L'express", y publier une importante série d'articles :

Le 9 juillet, dans l'article intitulé "**Terrorisme et répression**", se disant à la recherche d'une paix, il protesta contre le meurtre d'innocents par le F.L.N. (tout en reconnaissant : «*En Algérie, comme ailleurs, le terrorisme s'explique par l'absence d'espoir.*») et contre, par l'armée française, la pratique de la torture (en faisant remarquer : «*Celle-ci a peut-être permis de retrouver trente bombes au prix d'un certain honneur, mais elle a suscité du même coup cinquante terroristes nouveaux qui, opérant autrement et ailleurs, feront mourir plus d'innocents encore.*»). Il regretta : «*Au nom du progrès ou de la réaction, ici par la terreur ou par la répression là-bas, tous semblent accepter d'avance le pire : la séparation définitive du Français et de l'Arabe sur une terre de sang ou de prisons. Je suis de ceux qui ne peuvent justement se résigner à voir ce grand pays se casser en deux pour toujours.*»

Le 23 juillet, dans l'article intitulé "**L'avenir algérien**", il regrettait le gouffre existant entre les communautés («*Nous sommes tellement étrangers les uns aux autres*») ; il reconnaissait qu'il y avait deux peuples entre lesquels pesait une haine lourde du poids des injustices imposées par le système colonial ; il réclamait le respect de la dignité des Arabes et des Berbères ; il prônait une union entre les Algériens et les Français d'Algérie (alors que l'énorme déséquilibre démographique rendait ce projet utopique) ; il lançait un appel à la reconstruction politique autour, toutefois, du refus d'une nation algérienne ; il proposait de nouveau la solution fédérale qu'il avait déjà présentée dans "*Misère*"

de la Kabylie ; il dessinait ce que pourrait être l'avenir économique et politique de cette association franco-arabe après le rétablissement de la paix civile.

Les 20 et 21 août eurent lieu, dans le Constantinois, des tueries perpétrées par les indépendantistes du F.L.N., suivies de représailles par l'armée française et des civils «pieds-noirs» armés.

Le 30 septembre, pour la première fois, la question algérienne fut inscrite à la Xe session de l'O.N.U.. Le 1er octobre, Camus publia "**Lettre à un militant algérien**", dans le premier numéro du journal "Communauté algérienne", un bimensuel qui visait à dépasser les fanatismes des deux camps en aidant à la création d'une communauté algérienne pluraliste. La lettre était adressée à Mohamed el Aziz Kessous, le fondateur de la publication ; Camus y affirmait qu'il se portait «*dans le no man's land entre les deux armées*» pour proclamer qu'*«il nous faudra encore, et toujours, vivre ensemble, sur la même terre»* ; que *«la guerre est une duperie et que le sang, s'il fait parfois avancer l'histoire, la fait avancer vers plus de barbarie et de misère encore.»* Il confia : «*J'ai mal à l'Algérie comme d'autres ont mal aux poumons.*»

Le 8 octobre, dans un article intitulé "**Sous le signe de la liberté**", il nota : «*Il n'est peut-être pas mauvais qu'un écrivain, à la fois solitaire et solidaire de sa cité, dise tout droit sa conviction réfléchie et déclare qu'il combattra librement, dans ses articles, pour la liberté d'abord.*»

Le 14 octobre, à "L'express", il rencontra des étudiants algériens qui voulaient l'entendre préciser la position qu'il défendait. Mais, étant agoraphobe, et ne s'attendant pas à ce qu'ils soient si nombreux, il se montra ironique par instinct de défense, commençant par leur dire : «*On s'assoit par terre comme chez nous.*» Aussi la réunion se passa-t-elle fort mal. Il reste qu'il leur indiqua qu'il pensait que «*les deux peuples d'Algérie ont un droit égal à la justice, un droit égal à conserver leur patrie.*»

Le 16 octobre, dans un article intitulé "**L'absente**", on lisait : «*Beaucoup de monde au Palais-Bourbon [où siège l'Assemblée nationale française] depuis trois jours ; une seule absente : l'Algérie. Les députés français, appelés à se prononcer sur une politique algérienne, ont mis cinq séances à ne pas se prononcer sur trois ordres du jour. Quant au gouvernement, il s'est montré d'abord farouchement déterminé à ne rien définir avant que l'Assemblée ne se soit prononcée. Puis, non moins résolument, il s'est décidé à demander, pour son absence de politique, la confiance d'une Chambre qui cherche dans le dictionnaire le sens des mots dont elle se sert. La France, on le voit, continue. Mais, derrière elle, l'Algérie meurt. [...] L'ordre du jour, pour l'Algérie, c'est le sang. [...] Mais qui pense au drame des rappelés [Français qui avaient déjà fait leur service militaire mais étaient rappelés «sous les drapeaux» pour combattre le F.L.N.], à la solitude des Français d'Algérie, à l'angoisse du peuple arabe ? L'Algérie n'est pas la France, elle n'est même pas l'Algérie, elle est cette terre ignorée, perdue au loin, avec ses indigènes incompréhensibles, ses soldats gênants et ses Français exotiques, dans un brouillard de sang. Elle est l'absente dont le souvenir et l'abandon serrent le cœur de quelques-uns, et dont les autres veulent bien parler, mais à condition qu'elle se taise.*»

Le 18 octobre, dans un article intitulé "**La table ronde**", il affirmait : «*On ne règle pas les problèmes politiques avec de la psychologie. Mais sans elle, on est assuré de les compliquer. Le sang suffit en Algérie à séparer les hommes. N'y ajoutons pas la bêtise et l'aveuglement. Les Français d'Algérie ne sont pas tous des brutes assoiffées de sang, ni tous les Arabes des masseurs maniaques. La métropole n'est pas peuplée seulement de démissionnaires ni d'officiers généraux nostalgiques. De même l'Algérie n'est pas la France, comme on s'obstine à le dire avec une superbe ignorance, et elle abrite pourtant plus d'un million de Français, comme on a trop tendance, d'un autre côté, à l'oublier. Ces simplifications ne font que durcir le problème. De surcroît, elles se justifient l'une l'autre, et ne se rencontrent que dans leur conséquence, qui est mortelle. Elles démontrent ainsi, jour après jour, mais par l'absurde, qu'en Algérie Français et Arabes sont condamnés à vivre ou à mourir ensemble. / Naturellement, on peut choisir de mourir, dans l'excès du désespoir. Mais il serait impardonnable de se jeter à l'eau pour éviter la pluie, et de mourir à force de vouloir survivre. Voilà pourquoi l'idée d'une table ronde où se rencontreront à froid les représentants de toutes les tendances, depuis les milieux de la colonisation jusqu'aux nationalistes arabes, me paraît toujours valable.*»

Le 21 octobre, dans un article intitulé "**La bonne conscience**", il protestait : «*À lire une certaine presse, il semblerait vraiment que l'Algérie soit peuplée d'un million de colons à cravache et à cigare, montés sur Cadillac.*» et indiquait que «*80% des Français d'Algérie ne sont pas des colons, mais des*

salariés ou des commerçants». Il reprochait à la France d'avoir «attendu, avec une dégoûtante bonne conscience, que l'Algérie saigne pour s'apercevoir enfin qu'elle existe.»

Le 25 octobre, dans un article intitulé '**La vraie démission**', il s'adressa aux Français d'Algérie, leur indiquant qu'ils pouvaient aider à combler «le fossé qui sépare l'Algérie de la métropole [...] en surmontant leurs amertumes en même temps que leurs préjugés» ; que «le refus des réformes constitue la vraie démission. Réflexe de peur autant que d'indignation, il marque seulement un recul devant la réalité. Les Français d'Algérie savent mieux que personne, en effet, que la politique d'assimilation a échoué. D'abord parce qu'elle n'a jamais été vraiment entreprise, et ensuite parce que le peuple arabe a gardé sa personnalité qui n'est pas réductible à la nôtre.»

Le 28 octobre, dans un article intitulé '**Les raisons de l'adversaire**', il déplora : «Quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice» ; mais il affirma aussi : «Quoi qu'on pense de la civilisation technique, elle seule, malgré ses infirmités, peut donner une vie décente aux pays sous-développés. Et ce n'est pas par l'Orient que l'Orient se sauvera physiquement, mais par l'Occident qui lui-même trouvera alors nourriture dans la civilisation de l'Orient.»

Le 1er novembre, dans un article intitulé '**Premier novembre**', il souligna le premier anniversaire de l'insurrection des indépendantistes algériens, mais manifesta encore son espoir : «L'avenir algérien n'est pas encore tout à fait compromis. Que chaque partie, nous l'avons vu, fasse l'effort d'examiner les raisons de l'adversaire et l'entente deviendra enfin possible. Cet accord inévitable, on voudrait maintenant y travailler en définissant ici ses conditions et ses limites. Mais disons d'abord, en ce jour anniversaire, qu'il serait bien inutile de tenter cet effort si, d'avance, on le rendait impossible par un redoublement de haine et de tueries.»

Le 29 novembre, dans un article intitulé '**La loi du mépris**', il regretta le développement du racisme anti-arabe en France.

Le 16 décembre, dans un article intitulé '**La trêve du sang**', il se lamenta : «Il n'y a pas de jour où le courrier, la presse, le téléphone même, n'apportent de terribles nouvelles d'Algérie. De toutes parts, les appels retentissent, et les cris. Dans la même matinée, voici la lettre d'un instituteur arabe dont le village a vu quelques-uns de ses hommes fusillés sans jugement, et l'appel d'un ami pour ces ouvriers français, tués et mutilés sur les lieux mêmes de leur travail. Et il faut vivre avec cela, dans ce Paris de neige et de boue, où chaque jour se fait plus pesant ! / Si, du moins, une certaine surenchère pouvait prendre fin ! À quoi sert désormais de brandir les unes contre les autres les victimes du drame algérien ? Elles sont de la même tragique famille et ses membres aujourd'hui s'égorgent en pleine nuit, sans se reconnaître, à tâtons, dans une mêlée d'aveugles.»

Le 23 décembre, dans un article intitulé '**La main tendue**', il espéra une conciliation en Algérie : «Il faut que se rassemblent ceux qui sont encore capables d'un dialogue. Les Français qui, en Algérie, pensent qu'on peut faire coexister la présence française et la présence arabe dans un régime de libre association, qui croient que cette coexistence rendra justice à toutes les communautés algériennes, sans exception, et qui sont sûrs en tout cas qu'elle seule peut sauver, aujourd'hui de la mort et demain de la misère, le peuple de l'Algérie, ces Français-là doivent prendre enfin leurs responsabilités et prêcher l'apaisement pour rendre le dialogue à nouveau possible. Leur premier devoir est de demander de toutes leurs forces qu'une trêve soit instaurée en ce qui concerne les civils.»

Le 27 décembre, dans un article intitulé '**La grande entreprise**', il proposa l'élargissement de la communauté franco-arabe.

Le 30 décembre, dans un article intitulé '**Explication de vote**', alors que des élections législatives devaient avoir lieu, il soutint officiellement le "Front républicain" du président du Conseil des ministres, Pierre Mendès-France, qui représentait une «deuxième gauche» ; qui était, selon lui, le seul homme politique à être un «véritable homme d'État» ; qui, comme il était parvenu à conclure la paix en Indochine, à préparer l'indépendance de la Tunisie et à amorcer celle du Maroc, lui paraissait, «en ce qui concerne l'Algérie», être «le seul à pouvoir inaugurer des solutions qui nous conviennent et qui respectent également les droits des Arabes et ceux des Français», le seul capable de trouver un compromis acceptable par toutes les parties. Mais il demeurait lucide, sachant bien que «Pierre Mendès-France à lui seul, n'arrangera pas tout.» Ce qui fut bien le cas !

Le 10 janvier 1956, dans un article intitulé “**Trêve pour les civils**”, il proclama : «*J'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement.*»

Le 16 janvier, un “Comité pour une trêve civile”, où se trouvaient ses amis, Charles Poncet, Jean de Maisonneul et Emmanuel Roblès, l’invita à venir à Alger prononcer le discours de la dernière chance, car l’Algérois le plus célèbre du monde était évidemment présent dans tous les esprits, ceux des intellectuels comme ceux des gens moins cultivés. Mais, s’il avait certainement des appuis, il tenait une position extrêmement difficile à défendre car il ne voulait ni se désolidariser de ses compatriotes, ni couvrir une politique coloniale qu'il avait vivement combattue dès sa jeunesse.

Le 17 janvier, dans un article intitulé “**Le parti de la trêve**”, il évoqua cette possibilité, mais s’alarmea aussi : «*On me dit qu'une partie du Mouvement arabe propose une forme d'indépendance qui signifierait, tôt ou tard, l'éviction des Français d'Algérie. Or, par leur nombre et l'ancienneté de leur implantation, ceux-ci constituent eux aussi un peuple, qui ne peut disposer de personne, mais dont on ne peut disposer non plus sans son assentiment.*»

Le 18 janvier, il fut à Alger. Alors qu'il rendit visite à sa mère, qui vivait toujours à Belcourt, survint un attentat qui le fit descendre dans la rue. Se disant inquiet pour sa mère, il voulut la faire venir en France ; mais elle refusa. Par ailleurs, il vit des Arabes durement contrôlés par la police, et une manifestation d’«ultras», partisans farouches de l’Algérie française ; et il constata que la population était très partagée.

Le 22 janvier, devant le “Cercle du Progrès”, le corps tendu, il prit la parole pour lancer un “**Appel pour une trêve civile**” qui aurait limité l’effusion de sang, car : «*Quelles que soient les origines anciennes et profondes de la tragédie algérienne, un fait demeure : aucune cause ne justifie la mort de l'innocent.*» Il croyait que, de l’accord sur une telle trêve, pourrait naître un véritable parti constitué de modérés capables d’édifier une Algérie nouvelle. Mais le temps des négociations était passé. D’ailleurs, il s’en fallut de peu que ce discours, l’un de ses morceaux de bravoure, ne soit même pas prononcé ; en effet, jusqu’au dernier moment, des pressions politiques et policières faillirent interdire la réunion ; elle eut finalement lieu, mais la salle devint houleuse, et, comme sa voix fut répercutée au dehors, des manifestants mobilisés par les «ultras», le sifflèrent, le huèrent, hurlèrent : «Camus traître !» - «Camus au poteau !» - «À mort, Camus !» ; il dut, pour éviter une agression, s’esquiver par derrière. Tandis que les Français d’Algérie ne lui pardonnèrent pas ce discours, il apprit plus tard qu'il avait été en fait manipulé par le F.L.N. (ce que confirme une lettre de Louis Bénisti à Charles Poncet). Il en fut blessé.

Le 26 janvier, dans un article de “L’express” intitulé “**Un pas en avant**”, il répéta : «*Je crois fermement à la possibilité d'une association libre entre Français et Arabes en Algérie. Je crois aussi que cette association de personnes libres et égales représente la solution la plus équitable.*»

En février 1956, il quitta “L’express” en raison, notamment, de la position de l’hebdomadaire qui était favorable à l’indépendance de l’Algérie.

À la mi-mars, lorsque l’espoir ténu qu’avait fait naître l’“**Appel pour une trêve civile**” s’estompa, Emmanuel Roblès lui demanda de participer au projet d’un organe de presse parisien qui aurait permis aux libéraux de s’exprimer. Mais, comme son ami lui faisait valoir qu’il fallait conserver des contacts qui empêcheraient une rupture totale et définitive, il lui objecta que cette rupture avait déjà été provoquée par le terrorisme aveugle du F.L.N. : «*Si un terroriste jette une grenade au marché de Belcourt que fréquente ma mère et s'il la tue, comment accepter cette mort? J'aime la justice mais j'aime aussi ma mère.*» Et lui, qui promouvait en vain une réconciliation qui n’aurait lieu qu’à certaines conditions nettement définies, constatant que la lutte, vouée à toutes les surenchères, était devenue inexpiable, qu'il n'y avait pas de place pour lui, le juste milieu étant une position intenable, que sa formule pacifique et antiautoritaire n'avait plus aucune chance de succès, lui déclara qu'il était vain de vouloir continuer à défendre des thèses, qu'il était décidé à «se taire en ce qui concerne l’Algérie afin de n’ajouter ni à son malheur, ni aux bêtises qu'on écrit à son propos.» Il allait dire aussi n’avoit plus le goût d’écrire pour les salons parisiens, mais vouloir le faire uniquement pour les siens, pour sa mère. Les divergences politiques entre Sartre et lui s'accrurent encore, et ils rompirent définitivement. Mais ses amis savaient bien que ce silence n'était pas un éloignement, pas même une inaction. Secrètement, discrètement, il continua à lutter encore pour une solution équitable, mais sans tapage. Il accepta des rendez-vous dans des cafés pour y discuter avec des Arabes sur un texte préparé par

lui. Surtout, farouche opposant à la peine de mort, il n'en continua pas moins à intervenir, à titre privé, pour aller même, comme le révèlent des témoignages concordants (ceux de Germaine Tillion, de Jean Daniel), jusqu'à, à de nombreuses reprises, défendre près de cent cinquante dossiers de militants du F.L.N. condamnés à mort pour des actes terroristes que, pourtant, il n'approuvait pas, qui lui inspiraient un dégoût profond lorsqu'ils étaient synonymes du meurtre de femmes et d'enfants, de populations innocentes ; jusqu'à intervenir directement pour demander des grâces que le garde des Sceaux de l'époque (François Mitterrand) refusait.

Le 18 avril, il refusa de signer l'appel de l'U.S.R.A.F. ("Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française"), commentant : «*Nous sommes coincés entre deux fanatismes, une fois de plus. Il n'y qu'à se taire et faire la guerre.*»

En mai, il intervint auprès du président du conseil des ministres, Guy Mollet, et du gouverneur de l'Algérie, Robert Lacoste, et écrivit un article dans le journal "Le monde", pour protester contre l'arrestation de son ami, Jean de Maisonseul, qui, parce qu'il était un libéral anticolonialiste, était accusé d'atteinte à la sûreté de l'État. Le 10 juillet 1957, une ordonnance de non-lieu reconnut son innocence totale.

Le 26 septembre 1957, il écrivit une lettre au président de la République, René Coty, en faveur de plusieurs Algériens incarcérés dont certains risquaient la peine de mort.

Le 12 décembre, à la suite de sa réception du prix Nobel, il donna à la "Maison des étudiants de l'Université de Stockholm", une conférence de presse qui tourna au débat (ce qui n'était pas pour lui déplaire) avec des étudiants algériens qui lui posèrent des questions sur l'insurrection. Mais certains allèrent jusqu'à l'insulter. Et la discussion dérapa vraiment quand il fut interpellé de façon provocante par un étudiant kabyle qui l'agressa du haut d'une estrade : «Vous avez signé beaucoup de pétitions pour les pays de l'Est mais, depuis trois ans, vous n'avez rien fait pour l'Algérie !», ce qui était mal connaître son trajet intellectuel depuis 1935 ; il lui reprocha de ne pas s'engager pour l'indépendance, et cria : «L'Algérie sera libre !». Camus fut blessé de découvrir «*un visage de haine chez un frère*» ainsi qu'il le confia plus tard. Mais il ne perdit pas son calme. Il répondit que son silence n'était pas renoncement ; qu'il agissait discrètement, mais n'avait pas à le faire savoir, qu'il répugnait à donner ce genre de détail. L'étudiant lui coupa la parole. Camus, interrompu alors qu'il était sommé de lui répondre, lui demanda son âge, l'interpella à son tour : «*Vous êtes pour la démocratie?*» ; l'autre répondit : «Oui, je suis pour la démocratie !». Camus répliqua : «*Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'aie cessé d'agir. J'ai été et je suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice, d'unir au lieu de diviser. Je puis vous assurer cependant que vous avez des camarades en vie aujourd'hui grâce à des actions que vous ne connaissez pas. C'est avec une certaine répugnance que je donne ainsi mes raisons en public. J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.*» (il avait déjà prononcé cette dernière phrase dans la conversation qu'il avait eue avec Emmanuel Roblès). Selon un autre assistant à la scène, il aurait dit : «*On jette en ce moment des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est là votre justice, je préfère ma mère à la justice.*». On allait lire aussi dans ses "Éléments pour "Le premier homme""", parus bien après sa mort : «*Aux Arabes. Je vous défendrai à n'importe quel prix sauf au prix de ma mère, parce qu'elle a connu plus que vous l'injustice et la douleur. Et, si dans votre rage aveugle, vous touchez à elle ou risquez d'y toucher, je serai votre ennemi jusqu'au bout.*» Il confirma cette prise de position dans un de ses "Carnets" où, le 29 mai 1958, il confia : «*Mon métier est de faire mes livres et de combattre quand la liberté des miens et de mon peuple est menacée. C'est tout.*» On peut toutefois considérer que, par sa «mère», il entendait aussi la patrie algérienne dont il n'avait jamais admis qu'elle pouvait être amputée de ses compatriotes «pieds-noirs».

Cette déclaration fut mal comprise et mal interprétée. Il n'avait jamais voulu insinuer que la justice n'était pas importante ; il avait voulu dénoncer le fait que les actes terroristes commis par le F.L.N. étaient auréolés de la quête d'une justice, mais marquaient son indifférence à l'égard de la vie d'innocents. Il comprenait qu'on puisse s'en prendre à des gens ou à des lieux faisant partie intégrante d'un système injuste ; qu'on puisse s'en prendre aux soldats d'une armée étrangère d'occupation. Mais il ne pouvait accepter qu'on s'en prenne à des civils, à des femmes ou à des enfants. Et, pour lui, l'injustice qu'on subit n'absout pas le crime qu'on se croit autorisé à commettre. La fin, aussi juste soit-elle, ne saurait légitimer des moyens immoraux.

Dès lors, Camus, qui passa sa vie à combattre pour la justice, allait se faire détruire. On ne lui pardonna pas d'avoir fait cette déclaration. Ses opposants, déchaînés, prétendaient qu'il était insoucieux de la justice ; lui reprochaient de voir des «bandits» dans les «fellaghas» du F.L.N. qui combattaient pour l'indépendance de leur pays, une indépendance qui était, à ses yeux, une outrage inacceptable et un outrage à sa personne ; ils l'accusaient d'être tout à la défense des «petits Blancs» d'Algérie, complice des partisans de l'Algérie française, une thèse que Simone de Beauvoir reprit d'ailleurs dans *“La force des choses”*, l'un de ses volumes de Mémoires. En effet, alors qu'il disait être toujours de gauche, la gauche procommuniste française profita de cette trop bonne occasion de faire payer, à cet homme au trajet impeccable, ses succès, sa réussite, sa droiture. Beuve-Méry, le patron du journal *“Le monde”*, s'écria : «J'étais tout à fait certain que Camus dirait des conneries !» Avec une cruelle ironie, on signala qu'il avait alors l'attitude contraire de celle de son héros, Meursault, auquel on reprochait de ne pas avoir montré d'émotion lors de l'enterrement de sa mère !

Le 5 mars 1958, Camus rencontra de Gaulle. Dans un de ses *“Carnets”*, il avoua être sorti totalement bouleversé de cet entretien : «*Comme je parle de risques de troubles si l'Algérie est perdue, et en Algérie même de la fureur des Français d'Algérie, de Gaulle me répond : “La fureur française? J'ai 67 ans et je n'ai jamais vu un Français tuer d'autres Français... sauf moi !”*

Le 17 mars, il envoya une lettre au président René Coty pour lui demander la grâce de l'étudiant Talel Abderrahmane, confectionneur de bombes pour le F.L.N., qui fut exécuté le 24 avril.

Du 26 mars au 12 avril, il fut en Algérie où il rencontra l'écrivain kabyle Mouloud Feraoun, et constata : «*Je me suis senti avec lui immédiatement à l'aise [...] Sa position sur les événements est celle que je supposais : rien de plus humain. Sa pitié est immense pour ceux qui souffrent mais il sait hélas que la pitié ou l'amour n'ont plus aucun pouvoir sur le mal qui tue, qui démolit, qui voudrait faire table rase et créer un monde nouveau.*

Le 13 mai, des militaires français déclenchèrent un coup d'État, [le putsch d'Alger](#), pour imposer un changement de politique allant dans le sens du maintien de l'Algérie au sein de la République, ce qui conduisit au retour au gouvernement du général de Gaulle ; en visite officielle, le 4 juin, il déclara aux Français d'Alger : «Je vous ai compris» ; puis, le 6 juin, à Mostaganem, il s'écria : «Vive l'Algérie française !», semblant montrer ainsi son soutien aux anti-indépendantistes français d'Algérie dont le slogan était justement «Algérie française !».

En dépit de sa décision de ne plus rien dire, en juin, Camus mit au point un plan pour un statut politique de l'Algérie, qu'il exposa dans un article intitulé ***“Algérie 1958”*** où il établit «ce qu'il y a de légitime dans la revendication arabe», puis «ce qu'il y a d'illégitime dans la revendication arabe» ; où il opposa «la réparation qui doit être faite à huit millions d'Arabes qui ont vécu jusqu'à aujourd'hui sous une forme particulière d'oppression», «le droit à l'existence, et à l'existence dans leur patrie, de 1,200,000 autochtones français, qu'il n'est pas question de remettre à la discréption de chefs militaires fanatiques» et «les intérêts stratégiques qui conditionnent la liberté de l'Occident». On peut remarquer que, dans ce «mémoire», si les arguments en faveur de la légitimité de «la revendication arabe» ont été sobrement alignés, ceux en faveur de son illégitimité ont été amplement développés. Surtout apparaissent tout à fait contestables la condescendance à l'égard d'*«insurgés très jeunes et sans culture politique»*, le refus de l'existence d'une nation algérienne (il est vrai que l'existence de la nation québécoise est aujourd'hui encore niée par le gouvernement canadien !), la mise en doute de *«l'indépendance économique»* de l'Algérie indépendante (Camus ne tenait aucun compte de la découverte des gisements pétroliers du Sahara qui avait complètement changé la perspective), la

volonté de maintenir l'Algérie en territoire français au nom d'oppositions, d'une part à un impérialisme arabe (animé alors par le colonel Nasser qui était à la tête de l'Égypte), d'autre part à l'impérialisme soviétique, alors que c'était aux Algériens devenus indépendants d'en décider !

Puis il écrivit un autre texte intitulé "**L'Algérie nouvelle**" où, après ce qu'avait d'excessif "*Algérie 1958*", il se hâta de préconiser un statut de l'Algérie qui, écartant l'intégration colonialiste, accordait aux Arabes leur autonomie et la capacité de régler eux-mêmes tous les problèmes qui les concernaient. Il suggéra la constitution d'une fédération de type prudhonien mais d'un genre particulier, adapté à la situation d'un territoire habité par des populations entremêlées, quoique d'origines différentes et d'importances numériques très inégales. Il dessina les lignes de force de ce projet politique avec des détails sur les modalités de l'élection, le fonctionnement des chambres, la répartition des pouvoirs dans une Algérie franco-musulmane, une «Algérie plurielle» qui pourrait, fédérée avec la France, constituer d'autres fédérations. Ainsi, à partir de l'Algérie, par capillarité, via la métropole, puis le Maghreb et l'Afrique, puis l'Europe fédérée et fédérale, il bouclait son projet politique : un monde sans frontières nationales et nationalistes, mais avec des contrats, des coopérations, des mutualisations.

Enfin, précédés d'un vigoureux "**Avant-propos**" (où on lit : «*Il est vain de condamner plusieurs siècles d'expansion européenne, absurde de comprendre dans la même malédiction Christophe Colomb et Lyautey. Le temps des colonialismes est fini, il faut le savoir seulement et en assurer les conséquences.*») - «*Il est bon qu'une nation soit assez forte de tradition et d'honneur pour trouver le courage de dénoncer ses propres erreurs. Mais elle ne doit pas oublier les raisons qu'elle peut avoir encore de s'estimer elle-même. Il est dangereux en tout cas de lui demander de s'avouer seule coupable et de la vouer à une pénitence perpétuelle.*» - «*Pour rétablir la justice nécessaire, il est d'autres voies que de remplacer une injustice par une autre.*»), suivis d'une "**Note de l'éditeur**" où Camus, après le «putsch d'Alger» et le passage de la Quatrième à la Cinquième Républiques, affirmait qu'il était toujours utile la publication qu'il faisait d'un vaste ensemble de textes qu'il avait écrits sur la question algérienne, un dossier s'étendant sur dix-neuf ans, sous le titre "**Actuelles, III chronique algérienne**" (pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Ces textes montrent l'évolution de la pensée et de l'action de Camus en ce qui concerne l'Algérie, sont un tableau du drame algérien de la part de quelqu'un qui le vivait de l'intérieur, un Français d'Algérie qui pensait être algérien au même titre que les Arabes et les Berbères ; qui était déchiré par les événements qui détruisaient son pays natal dont il parla comme d'un pays à protéger parce qu'il avait été torturé violemment par l'Histoire, comme d'un pays dont il fallait coûte que coûte assurer le développement.

Il exposa une série de positions dont l'ensemble est cohérent :

- Critique d'un système colonial, source d'injustices monstrueuses qui entraînaient une désaffection massive des populations par rapport à la France.
- Volonté de donner «*la réparation éclatante*» que réclamait le peuple arabe.
- Dénonciation des torts des gouvernements français successifs qui, depuis toujours, n'entendaient pas les souffrances algériennes, se contentaient de profiter économiquement des territoires d'outre-mer.
- Indication, à plusieurs reprises, que, parmi les maux dont souffre la France, figurent l'ignorance et l'indifférence à l'égard de ce qui n'est pas l'Hexagone.
- Désir de conserver ce paradis qu'il était l'Algérie française, pour lui qui pensait qu'il était algérien au même titre que les Arabes et les Berbères. Refus de voir les Français d'Algérie forcés à l'exil parce qu'ils étaient blancs, l'origine européenne ne devant pas être vue comme un péché originel que les descendants des premiers colons (qui, d'ailleurs, pour la plupart, avaient été des pauvres, des «quarante-huitards» parisiens [ayant participé à la révolution de 1848] exilés par le pouvoir français, des orphelins ou des mendiants récupérés par la police, donc des émigrés qui n'avaient rien du conquérant tel qu'on le représente dans les romans) n'avaient pas à expier éternellement, alléguant que lui-même n'avait pas choisi, voulu, décidé, contribué à la colonisation de l'Algérie.

-Admission, afin d'être capables de «vivre ensemble, sur la même terre» ("*Lettre à Mohamed el Aziz Kessous*"), d'une nécessaire décolonisation devant toutefois s'effectuer autrement que dans le sang et les larmes.

-Condamnation, en ne prenant que le parti des civils, des «noces sanglantes du terrorisme et de la répression», de la violence contagieuse et inacceptable infligée par les deux camps, le F.L.N. commettant des attentats aveugles (cette condamnation du terrorisme comme moyen d'action était d'ailleurs dans la droite ligne de ses écrits antérieurs), et l'État français y répondant par l'envoi d'une armée d'occupation déployant tout un arsenal militaire, et recourant à la torture.

-Refus d'admettre l'existence et la légitimité d'une «nation» algérienne.

-Refus de l'indépendance de l'Algérie, et proposition d'une fédération.

-Méfiance à l'égard du nationalisme arabe du F.L.N., où il discernait une tendance fasciste qui risquait de l'emporter.

-Espoir, même s'il savait que la démocratie est une idée neuve en pays musulman, en une société pleinement démocratique où seraient assurés une égalité de droits civiques et politiques pour tous, le suffrage universel, le pluralisme des partis, la liberté d'expression et de la presse.

-Craindre l'englobement de l'Algérie indépendante dans un «empire arabe», un «empire d'Islam».

Ces textes, dont certains furent des réponses à ses détracteurs, qui permettent de bien saisir la manière dont il pensa son temps, et dont il lia intimement politique et éthique, cherchant l'apaisement et l'équité, prouvent que Camus, qui se voulait homme de paix et de compromis, qui se disait écartelé entre les extrêmes des deux conceptions qui s'opposaient, qui était toujours aussi lucide, n'était resté ni silencieux ni inactif comme certains le lui reprochaient. Ils attestent qu'il multiplia les avertissements ; qu'il avait essayé, dans le déchaînement des passions violentes, de leur substituer le dialogue, l'espoir d'une compréhension mutuelle ; qu'il ne cessa d'émettre des formules de conciliation, de définir les conditions d'une entente entre les deux populations, de proposer de nouvelles formules, d'apporter des solutions politiques très concrètes pour sortir de cette terrible épreuve, des mesures pratiques, des réformes pouvant être acceptées par l'un et l'autre camp. Comme il ne pouvait être ni d'un parti ni de l'autre, qu'il n'y avait pas de place pour lui, que le juste milieu était une position intenable, on lui reprocha de ne «pas prendre parti». Les Algériens musulmans et les sympathisants de leur cause lui reprochèrent d'avoir refusé de reconnaître la légitimité de l'indépendance, parce qu'il aurait «préféré sa mère à la justice». Selon l'écrivain Mouloud Mammeri, il opéra ainsi un choix «coupant comme une lame de sabre» entre sa mère et sa terre, tandis que le médecin et homme politique Ahmed Taleb Ibrahimi, constatant l'absence des «Arabes» dans son œuvre, lui refusa la qualité d'Algérien, en le définissant ainsi : «écrivain d'un réel talent, être sensible marqué à jamais par une solidarité de race avec la communauté au sein de laquelle il est né et a grandi et dont sa mère faisait toujours partie».

Ce fut donc en vain qu'il se dépensa ; toutes ses tentatives échouèrent car, à l'heure où la lutte était devenue inexpiable, où la guerre avait définitivement sombré dans l'horreur, d'un camp à l'autre, on s'excommuniait ; à la persuasion avaient succédé l'intimidation, puis le mensonge. Ainsi, des journalistes prétendirent qu'il avait publiquement nié la pratique de la torture, et il se vit obligé de leur envoyer des demandes de rectifications. Il était piégé par la position qu'il avait prise, qui provoqua des malentendus pénibles et des jugements hâtifs ; qui lui valut de nouveaux ennemis.

On doit cependant admettre les limites de sa perception : il voulut examiner les situations sous l'angle simplement humain ; il ne vit pas la révolution qui se déroulait ; il n'allait pas jusqu'à une condamnation plus ferme du pouvoir colonial français ; sa solution fédéraliste qui aurait tenté de faire coexister les deux communautés était déjà dépassée et impraticable.

Aussi, à sa parution, "*Actuelles, III. Chronique algérienne*" a-t-il été sommairement critiqué ou passé sous silence, car les positions qui y étaient défendues étaient devenues inaudibles pour beaucoup. Ce douloureux silence affecta considérablement Camus. On n'allait mesurer l'importance des avertissements et des propositions qu'il avait émis dans ce livre qu'après sa mort brutale en 1960.

Aujourd'hui, il faut constater que, même si la situation qui a donné naissance à ce livre n'est plus d'actualité, il fournit des outils pour penser le monde à une époque, qui en est une d'interculturalisme,

pour inventer de nouveaux «vivre ensemble» ; que ses idées sont plus faciles à accepter, car on se rend compte qu'elles étaient en rupture avec les idéologies totalitaires qui nous ont fait, et continuent de nous faire, tant de mal.

En août 1958, Camus signa (avec l'abbé Pierre, Bernard Buffet, Jean Giono, Jean Cocteau, Charles-Auguste Bontemps, Lanza del Vasto, Henri Monier, Paul Rassinier, Henri Roser, Robert Tréno) une lettre ouverte au président de Gaulle au sujet des objecteurs de conscience [qui refusaient de faire leur service militaire pour des raisons idéologiques].

Le 23 octobre, «la Paix des braves» fut proposée au F.L.N. qui refusa l'offre, ne laissant, à des «Français» qui n'étaient pas de «gros colons» et qui, comme Camus, se disaient algériens, que ce choix : «la valise ou le cercueil».

Cette année-là, dans la préface à la réédition de *“L'envers et l'endroit”*, il mentionna «l'extrême misère arabe».

Le 11 janvier 1959, il envoya une lettre au nouveau président de la République, de Gaulle, pour obtenir la grâce de trois condamnés à mort.

Le 8 février, il écrivit une lettre au président du tribunal d'Alger en faveur d'Amar Ouzegane, homme politique algérien qui avait été arrêté en 1958, et qui allait rester en prison jusqu'en 1962.

Le 11 février, il écrivit une lettre au président de Gaulle, au nom du "Comité de secours aux objecteurs de conscience", dont il faisait partie, pour demander une mesure de grâce pour une trentaine d'objecteurs de conscience qui étaient emprisonnés depuis plus de vingt-sept mois, dont Messaoui Ahmed et Mimouni Abd el Kader.

Le 16 septembre, dans un discours radiotélévisé, de Gaulle évoqua pour la première fois le «droit des Algériens à l'autodétermination», déclaration retentissante qui remettait en question son «Je vous ai compris» du 4 juin 1958.

Ce fut seulement dans son roman autobiographique inachevé, *“Le premier homme”*, que Camus, imprégné de sa nostalgie de sa terre natale (ce qu'on a appelé la «nostalgérie»), dressa un tableau de la cohabitation difficile entre les Français et les Arabes, montra les effets de la victoire autrefois remportée sur ceux-ci qui manifestaient toujours leur opposition à la colonisation, d'autant plus qu'elle leur imposait une effroyable condition.

Signalons que, après sa mort accidentelle, en 1961, apparut l'O.A.S. ("Organisation Armée secrète") qui, au terrorisme du F.L.N., répondit par celui des «ultras» défenseurs de «l'Algérie française» ; que, en 1962, furent signés les accords d'Évian entre le F.L.N. et le gouvernement français. L'accession de l'Algérie à l'indépendance entraîna la déportation d'un million d'Algériens français.

Aujourd'hui, si on peut être heureux de l'indépendance de l'Algérie, force est de constater que les espoirs nés autrefois ont été largement déçus, le pays étant devenu la proie d'un seul parti, le F.L.N., qui a imposé, avec l'armée, un régime totalitaire, une gérontocratie sclérosée.

De ce fait, en Algérie, nombreux sont ceux qui, hostiles à tout ce qui réveille les douleurs de la colonisation, s'appuyant davantage sur les prises de position de Camus sur la question de l'indépendance que sur ses qualités littéraires, lui reprochant vivement l'absence du peuple algérien dans son œuvre et son refus de reconnaître la légitimité de l'indépendance, ne lui pardonnant pas sa phrase de Stockholm, d'ailleurs souvent citée de façon tronquée et mal comprise, refusent d'accepter qu'il appartient au patrimoine culturel du pays, et l'ensevelissent dans la fosse commune des ultras, des colonialistes, des malfaisants et des mal-pensants. Il n'est d'ailleurs jamais enseigné à l'école. C'est seulement à l'université qu'il l'est, étant même l'écrivain qui, tous pays et toutes langues confondues, fait l'objet du plus grand nombre de travaux et de thèses. Mais son image est très contrastée :

-Il y a ceux qui prennent en compte son talent d'écrivain ; qui considèrent qu'il est l'un des plus grands écrivains de la littérature mondiale.

-Il y a ceux qui s'intéressent à ses prises de position politiques, les uns trouvant qu'il appartient à la littérature coloniale au sens large, c'est-à-dire l'ensemble des littératures produites dans la situation

coloniale ; que, comme Faulkner, il a dissimulé des accents racistes ; les autres considérant que, à l'heure du terrorisme islamiste, il est un important passeur de l'idée démocratique. Ainsi, il continue d'être l'objet de conflits et de tentatives de récupération, et des deux côtés de la Méditerranée, même s'il dénonça les malentendus qui subsistaient entre les rives d'une même mer, le complexe du colonisé comme celui du colonisateur.

En conclusion, on doit constater qu'il fut d'accord avec les nationalistes algériens tant qu'ils ne demandaient qu'une certaine autonomie dans le cadre de ce qu'on avait appelé «l'Union française», mais que, démocrate en théorie partisan du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il refusa de le voir appliqué en ce qui concernait le peuple algérien, s'opposa aux nationalistes dès qu'ils exigèrent l'indépendance et, surtout, qu'ils usèrent de la violence pour l'obtenir.

* * *

Sur la France

Comme, en 1940, Camus se trouva, du fait de son agitation anticonformiste, en butte à une hostilité du Gouvernement général de l'Algérie d'abord larvée puis qui se cristallisa (il se vit refuser tout emploi) ; qu'il reçut le «conseil» de quitter Alger, conseil qui ressemblait à une expulsion (il put, plus tard, indiquer avoir été le premier journaliste à avoir été expulsé d'Algérie), il s'exila dans la métropole, et vint s'installer à Paris que, du fait de l'invasion du pays par les armées allemandes, il fut bien vite obligé de quitter, avec la rédaction du journal "Paris-Soir" où l'avait fait entrer son ami, Pascal Pia, pour Clermont-Ferrand puis Lyon.

Ce fut ainsi que, lui, qui n'avait pas la fibre nationaliste ni l'âme guerrière, dès le 19 décembre 1941, décida de s'engager, de se battre contre le mensonge, pour des «nuances qui ont l'importance de l'homme même» (dans la première de ses quatre "Lettres à un ami allemand") ; il allait raconter : «Je me souviens très bien du jour où la vague de révolte qui m'habitait a atteint son sommet. C'était un matin à Lyon et je lisais dans un journal l'exécution de Gabriel Péri» [un résistant communiste].

S'il retourna un temps en Algérie, il dut, en 1942, pour des raisons de santé, revenir en France et s'établir dans la Haute-Loire, au Panelier . Or, quand les Allemands envahirent la Zone Sud, il y fut bloqué ; il put alors se rendre compte de la lâcheté du gouvernement de Vichy face au nazisme, et fut révulsé par sa politique antisémite. Il vit les horreurs commises par la «peste brune» dont il allait peindre le déferlement dans le roman, "La peste", qui se termine sur cet avertissement : «Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais», peut donc revenir un jour. Mais il découvrit aussi les multiples solidarités qui animaient le territoire, et faisaient, particulièrement de Chambon-sur-Lignon, un haut lieu de refuge pour les juifs persécutés. Une résistance précoce se déployait, de Saint-Étienne à Lyon, et il s'en approcha, tissant des amitiés définitives avec nombre de résistants, de Pierre Fayol rencontré au Panelier jusqu'à René Leynaud qui l'accueillit à Lyon, en passant par le poète Francis Ponge, le père dominicain Bruckberger et, bien sûr, Pascal Pia.

En 1943, il revint à Paris, et s'y fit de nouveaux amis, dont certains étaient aussi membres de réseaux de la Résistance contre l'occupant. De ce fait, quand il vit sa santé s'améliorer, lui, qui connaissait le prix des engagements collectifs, qui avait déjà développé une forte pensée politique traversée d'inquiétude et de lucidité, qui était convaincu que la Résistance, même si la lutte se faisait contre un ennemi infiniment supérieur, se devait de défendre les valeurs humaines qui étaient menacées par ce danger fondamental pour les sociétés démocratiques et pour la dignité humaine qu'était le nazisme, coupable de tyrannie et d'asservissement des populations, s'engagea, l'impératif de la lutte active emportant ses dernières réticences. Pascal Pia, qui s'employait dans le mouvement "Combat", l'y fit entrer. Il fut muni de faux papiers au nom d'Albert Mathé, puis d'Albert Bauchard. Mais il allait indiquer, dans une lettre du 8 novembre 1949, à René Lalou : «Je n'ai jamais touché une arme». La seule aventure à laquelle il participa eut lieu lorsque le mari de Marguerite Duras, Robert Antelme, fut arrêté : il fit le guet en bas du 5 rue Saint-Benoît, tandis que Mascolo (le compagnon de Marguerite Duras) récupéra, au troisième étage, des dossiers de la Résistance.

Il entra dans le "Comité national des écrivains", organe de la Résistance littéraire, émanation du "Front national des écrivains", qui avait été créé en 1941 sur l'instance du parti communiste français.

En juillet 1943, «pour éclairer un peu le combat aveugle où nous sommes et par là le rendre plus efficace», il écrivit une “**Lettre à un ami allemand**” (voir, dans le site, [“CAMUS, ses autres textes de réflexion”](#)) qui allait être publiée anonymement en décembre, dans le n°2 de “La revue libre”, qui était clandestine.

En février 1944, il fit paraître, sous le pseudonyme de Louis Neuville, dans le numéro 3 des “Cahiers de la Libération”, une seconde “**Lettre à un ami allemand**” (voir, dans le site, [“CAMUS, ses autres textes de réflexion”](#)).

Le même mois, il fit paraître, dans l’hebdomadaire “Libertés”, une troisième “**Lettre à un ami allemand**” (voir, dans le site, [“CAMUS, ses autres textes de réflexion”](#)).

À partir de mars 1944, il occupa un poste de responsabilité nationale à la direction et à la rédaction du journal clandestin lui aussi appelé “Combat”, qui avait été créé en décembre 1941 par le mouvement ; qui était diffusé sous le manteau dans tout le pays, et qui allait avoir cinquante-huit numéros. Comme les articles n’étaient pas signés ou l’étaient de pseudonymes, car on souhaitait faire une œuvre collective, il est malaisé d’évaluer sa participation. Cependant, son style étant remarquable, du fait de sa phrase vive, vibrante même, de sa façon directe de parler de choses essentielles, le public sut vite que l’éditorialiste anonyme de “Combat” était le plus souvent le jeune auteur de “L’étranger” et du “Mythe de Sisyphe”.

Il est probable qu’il fut l’auteur d’un article publié en avril 1944 dans le numéro 56, et intitulé “**Les hors-la-loi**”, où on lisait : «Qu'est-ce que la Milice? [organisation politique et paramilitaire créée par le régime de Vichy pour lutter contre la Résistance]. [...] Elle défend la peau et les intérêts, la honte et les calculs d'une petite fraction de Français dressés contre la France et menacés d'être exterminés par la victoire. [...] La Milice est à elle-même son propre tribunal. Elle s'est jugée et condamnée à mort. Les sentences seront exécutées.»

En mai, il publia, dans le numéro 57, un article intitulé “**Pendant trois heures ils ont fusillé des Français**”, et dénonçant le massacre du village d’Ascq où quatre-vingt-six hommes avaient été fusillés en représailles contre le déraillement d’un train allemand, organisé par la Résistance.

Le même mois, il publia, dans “Les Lettres françaises” (no. 16), un article intitulé : “**Tout ne s’arrange pas**”.

En juin, alors qu’il logeait dans un studio que Gide (qui était alors à Alger) avait rue Vaneau ; et qu’il y confectionnait “Combat”, il risqua, un jour, d’être pris dans un contrôle de police, et échappa de peu à l’arrestation en confiant un dossier à Maria Casarès. Il alla alors se cacher chez des amis algériens.

Le 1^{er} juillet, se sentant menacé, il quitta Paris pour se réfugier dans une maison de Verdelot (Seine-et-Marne) appartenant à Brice Parain.

Ce mois-là, il écrivit une quatrième “**Lettre à un ami allemand**” mais ne la publia pas (voir, dans le site, [“CAMUS, ses autres textes de réflexion”](#)).

À la Libération, lors de l’insurrection parisienne, “Combat” s’empara des locaux du “Pariser Zeitung”, le quotidien publié par les Allemands, 100 rue de Réaumur. De ce journal, qui se voulait la «voix de la France nouvelle», qui refusait d’être apparenté à une couleur politique, il devint le rédacteur en chef, ce qui était un tâche écrasante : aux multiples charges matérielles qu’exigeait le fonctionnement d’un grand quotidien s’ajoutait la responsabilité morale dont il se sentait investi en composant ses éditoriaux où il se déclara pour le socialisme, pour la paix, et donna son avis sur la politique intérieure, sur la politique coloniale, sur la politique étrangère, dessinant même l’avenir de l’Algérie, de la France et du monde. De tous les journaux diffusés au lendemain de la Libération, “Combat” fut le seul à condamner la violence en elle-même, le terrorisme ; à refuser de légitimer le meurtre.

Dans le numéro du 19 août, il publia un éditorial qu’il décida de ne pas signer pour montrer l’aspect collectif de la publication qui se voulait probe, rigoureuse et indépendante des puissances d’argent comme du pouvoir politique. Il y écrivait : «*Paris fait feu de toutes ses balles dans la nuit d'août. Dans cet immense décor de pierre et d'eaux, tout autour de ce fleuve aux flots lourds d'histoire, les barricades de la liberté, une fois de plus, se sont dressées. Une fois de plus, la justice doit s'acheter avec le sang des hommes. Ceux qui n'ont jamais désespéré d'eux-mêmes ni de leur pays trouvent sous ce ciel leur récompense. Cette nuit vaut bien un monde, c'est la nuit de la vérité.*» Mais il

répudiait la violence pour elle-même : «*Le temps témoignera que les hommes de France ne voulaient pas tuer et qu'ils sont entrés les mains pures dans une guerre qu'ils n'avaient pas choisie.*» Il liait donc étroitement politique et morale. Déjà, il prit de la hauteur vis-à-vis de la guerre, des événements du quotidien : «*Le Paris qui se bat ce soir veut commander demain. Non pour le pouvoir, mais pour la justice, non pour la politique, mais pour la morale, non pour la domination de leur pays, mais pour sa grandeur.*»

Le 21 août, le journal sortit de la clandestinité, avec un éditorial de Camus, intitulé '**Le combat continue**', où on lut : «*Aujourd'hui, au moment où nous paraissions, la Libération de Paris s'achève. Après cinquante mois d'occupation, de luttes et de sacrifices, Paris renaît au sentiment de la liberté, malgré les coups de feu qui soudain éclatent à un coin de rue. Mais il serait dangereux de recommencer à vivre dans l'illusion que la liberté due à l'individu lui est sans effort ni douleur accordée. La liberté se mérite et se conquiert [...] Ce ne serait pas assez de reconquérir les apparences de liberté dont la France de 1939 devait se contenter. Et nous n'aurions accompli qu'une infime partie de notre tâche si la République française de demain se trouvait comme la Troisième République sous la dépendance étroite de l'argent. Il faut que surgisse de cinq années d'humiliations le jeune visage de la grandeur retrouvée.*»

Ce jour-là, il donna aussi un article intitulé '**De la Résistance à la révolution**' où il proclamait que l'œuvre de la Résistance ne serait pas achevée tant qu'elle n'aurait pas abouti à la révolution, qui avait été préparée pendant quatre ans : «*Tout au bout de sa révolte triomphante, la Résistance en vient à souhaiter la révolution, et si le souffle de cette révolte ne tourne pas court, elle fera cette révolution.*»

Dans son article du 22 août, intitulé '**La nuit de la vérité**', il s'exalta : «*Dans la plus belle et la plus chaude des nuits d'août, le ciel de Paris mêle aux étoiles de toujours les balles traçantes, la fumée des incendies et les fusées multicolores de la joie populaire.*» Mais il évoqua aussi les morts et leur sacrifice : «*Rien n'est donné aux hommes et le peu qu'ils peuvent conquérir se paie de morts injustes. Mais la grandeur de l'homme n'est pas là. Elle est dans sa décision d'être plus fort que sa condition. Et si sa condition est injuste, il n'a qu'une façon de la surmonter, qui est d'être juste lui-même.*»

L'éditorial du 23 août, intitulé : '**Ils ne passeront pas**' [allusion au "No pasarán" des républicains espagnols] commençait par : «*Au quatrième jour de l'insurrection...*»

Le 24 août, le journal fut librement diffusé à Paris, avec en première page un éditorial de Camus intitulé '**Le sang de la liberté**' ; où il écrivit : «*Unis dans la même souffrance pendant quatre ans, nous le sommes encore dans la même ivresse, nous avons gagné notre solidarité.*» Mais il voulut déjà préparer l'avenir, affirmant que le combat avait été «*le terrible enfantement d'une révolution*», qu'il s'agissait d'aller jusqu'au bout de cet espoir : «*On ne peut pas espérer que des hommes qui ont lutté quatre ans dans le silence et des jours entiers dans les fracas du ciel et des fusils consentent à voir revenir les forces de la démission et de l'injustice sous quelque forme que ce soit. Nous pensons que toute politique qui se sépare de la classe ouvrière est vainue. La France sera demain ce que sera sa classe ouvrière. [...] La tâche des hommes de la Résistance n'est pas terminée. Le temps qui vient maintenant est celui de l'effort en commun.*» Il voyait déjà le danger de l'après-guerre, et mettait en garde contre toute tentation de laxisme, de retour au passé : «*Ce ne serait pas assez de reconquérir les apparences de liberté dont la France de 1939 devait se contenter. Et nous n'aurions accompli qu'une infime partie de notre tâche si la République française de demain se trouvait comme la Troisième République sous la dépendance étroite de l'argent.*» Camus allait ensuite lire cet éditorial pour la radio.

Dans l'éditorial du 30 août, intitulé '**Le temps du mépris**', il écrivit : «*Trente-quatre Français torturés, puis assassinés à Vincennes, ce sont là des mots qui ne disent rien si l'imagination n'y supplée pas. [...] En 1933 a commencé une époque qu'un des plus grands parmi nous [Malraux] a justement appelée le temps du mépris.*»

Dans son éditorial du 8 septembre, il définit cette mission : «*Il s'agit pour nous tous de concilier la justice avec la liberté. Que la vie soit libre pour chacun et juste pour tous, c'est le but que nous avons à poursuivre. Entre des pays qui s'y sont efforcés, qui ont inégalement réussi, faisant passer la liberté avant la justice ou bien celle-ci avant celle-là, la France a un rôle à jouer dans la recherche d'un équilibre supérieur. / Il ne faut pas se le cacher, cette conciliation est difficile. Si l'on en croit du moins*

I'Histoire, elle n'a pas encore été possible, comme s'il y avait entre ces deux notions un principe de contrariété. Comment cela ne serait-il pas? La liberté pour chacun, c'est aussi la liberté du banquier ou de l'ambitieux : voilà l'injustice restaurée. La justice pour tous, c'est la soumission de la personnalité au bien collectif. Comment parler alors de liberté absolue? [...] Cet effort demande de la clairvoyance et cette prompte vigilance qui nous avertira de penser à l'individu chaque fois que nous aurons réglé la chose sociale et de revenir au bien de tous chaque fois que l'individu aura sollicité notre attention. [...] Le christianisme dans son essence (et c'est sa paradoxale grandeur) est une doctrine de l'injustice. Il est fondé sur le sacrifice de l'innocent et l'acceptation de ce sacrifice. La justice au contraire, et Paris vient de le prouver dans ses nuits illuminées des flammes de l'insurrection, ne va pas sans la révolte.»

Dans l'éditorial du 10 septembre, qui peut lui être attribué, on lit cette sobre constatation : «*Le nouveau gouvernement est constitué.*» C'était le gouvernement d'unité nationale réuni par le général de Gaulle.

Dans son éditorial du 26 septembre, il marqua sa satisfaction : «*Avec l'arrestation de Louis Renault [inventeur, pilote de course et pionnier de l'industrie automobile française, qui, accusé de collaboration économique avec l'occupant, fut arrêté et allait mourir en détention le mois suivant sans que son procès puisse avoir lieu. Son entreprise fut ensuite saisie et nationalisée par le gouvernement provisoire de la République française] c'est le procès de la grande industrie française qui est engagé.*»

Dans un éditorial de ce mois-là, il souligna le courage et la lâcheté à la fois de l'épiscopat français pendant l'Occupation.

Le premier octobre parut un éditorial qui peut lui être attribué, et où on lit : «*Puisque nous en sommes aux affirmations élémentaires, nous dirons donc que nous désirons pour la France une économie collectiviste et une politique libérale.*»

Dans son éditorial du 7 octobre, il prit la défense du prolétariat («*Toute politique qui se sépare de la classe ouvrière est vaine*») mais se distancia des communistes, se méfiant du Parti communiste à l'heure où Staline sévissait, ajoutant toutefois : «*Si nous ne sommes pas d'accord avec la philosophie du communisme ni avec sa morale pratique, nous refusons énergiquement l'anticommunisme politique...*»

Dans son éditorial du 12 octobre, il considéra : «*Il n'y a pas d'ordre sans équilibre et sans accord. Pour l'ordre social, ce sera un équilibre entre le gouvernement et ses gouvernés. Et cet accord doit se faire au nom d'un principe supérieur. Ce principe, pour nous, est la justice. Il n'y a pas d'ordre sans justice et l'ordre idéal des peuples réside dans leur bonheur. Le résultat, c'est qu'on ne peut invoquer la nécessité de l'ordre pour imposer ses volontés. Car on prend ainsi le problème à l'envers. Il ne faut pas seulement exiger l'ordre pour bien gouverner, il faut bien gouverner pour réaliser le seul ordre qui ait du sens. Ce n'est pas l'ordre qui renforce la justice, c'est la justice qui donne sa certitude à l'ordre.*» De plus, il y reprit cette formule de Goethe qu'il avait déjà citée en 1943 dans son étude sur le roman classique, «*L'intelligence et l'échafaud*» : «*Mieux vaut une injustice qu'un désordre.*» (plus exactement : «*J'aime mieux commettre une injustice que souffrir un désordre.*»).

Dans son éditorial du 14 octobre, il s'éleva contre la non-reconnaissance de jure du gouvernement de De Gaulle par les États-Unis, ce qui fut toutefois fait le 23 octobre.

Dans son éditorial du 18 octobre, il s'intéressa à l'épuration [nom donné, en France et dans d'autres pays d'Europe, à l'ensemble des mesures prises, au terme de la Seconde Guerre mondiale, pour sanctionner des actes de collaboration commis pendant la période de l'occupation allemande], la considérant «nécessaire» car «*la notion d'indignité nationale est utile*» ; tout en dénonçant la violence pour elle-même, il pensait qu'il fallait accepter le prix à payer même s'il était horrible ; qu'il fallait remplacer des élites qui avaient failli. Sur cette question, commença le 20 octobre, un vif débat avec l'écrivain très catholique François Mauriac pour qui la charité devait l'emporter sur la justice, ce qui fut d'ailleurs le cas ; il le stigmatisa dans un article intitulé «**Justice et charité**» : «*M. Mauriac lit très mal les textes qu'il se propose de contredire. Je vois bien que c'est un écrivain d'humeur et non de raisonnement.*» Il revint sur la question le 30 août : «*Le mot d'épuration était déjà assez pénible en lui-même. La chose est devenue odieuse.*» Mais, le 5 janvier 1945, il constata l'échec de l'épuration : les procès étaient sélectifs, frappaient durement les intellectuels ; les verdicts étaient incohérents ; les

chefs historiques de la Résistance étaient écartés au profit des «caciques» de la IIIe République ; communistes et gaullistes confisquaient l'épuration à des fins de suprématie politique. Pour lui, la justice devait avoir une finalité de réconciliation, sans exacerbation des conflits. Aussi, comme le 16 septembre 1945, avait été publiée, par le journal communiste "Les lettres françaises", une «liste noire» de plusieurs dizaines de noms d'écrivains, parmi lesquels Brasillach, Céline, Drieu La Rochelle, Giono, Guitry, Jouhandeau, Maurras, Montherlant, en décembre, il signa, avec d'autres (Mauriac, Colette, Anouilh, Claudel, Paulhan, Valéry), une lettre au général de Gaulle demandant la grâce de Brasillach, qui, ayant été le partisan d'un fascisme à la française, avait été condamné à mort ; comme il fut tout de même fusillé, il démissionna du "Comité national des écrivains", en dénonçant son intransigeance vindicative.

Dans son éditorial du 19 octobre, il prévint : «*À aucun moment, l'occupation de l'Allemagne ne devrait figurer pour nous une vengeance.*»

Dans son éditorial du 21 octobre, il affirma : «*Oui, le drame de la France est d'avoir à faire une révolution en même temps qu'une guerre.*»

Dans son éditorial du 22 octobre, il s'éleva contre le quotidien britannique "Daily Express" qui attaquait la France et le général de Gaulle.

Son éditorial du 20 novembre fut intitulé "**'De la trahison du gouvernement de Vichy'**".

Dans son éditorial du 23 novembre, il souhaita un «socialisme à visage humain», qui allait l'isoler de la gauche de l'époque où l'idéologie dominante prônait la collusion avec les communistes.

Dans son éditorial du 25 novembre, il se réjouit : «*Oui, nos armées sont sur le Rhin, Strasbourg est atteint, l'Alsace presque libérée. C'est de cela qu'il faut parler aujourd'hui, nous le sentons bien.*» avant de se reprendre : «*Oui, sachons reconnaître que victoire n'est pas un mot heureux.*»

Un éditorial du 30 novembre, qu'on peut lui attribuer, fut intitulé "*En défense de la Résistance contre les forces de l'argent*".

Dans son éditorial du 1er décembre, il critiqua le gouvernement, considérant qu'il s'attaquait à la Résistance : «*Il s'agit d'une bataille qui est menée sur tous les plans contre des hommes ou des idées dont on commence à juger qu'ils menacent un certain ordre.*»

Dans son éditorial du 5 décembre, il s'opposa à François Mauriac à propos des décisions du gouvernement à l'encontre de la Résistance.

Dans son éditorial du 14 décembre, il prévint : «*Notre monde, demain, sera ce que nous voudrons qu'il soit. Mais il faut le vouloir durement et longtemps. Il faut savoir que les luttes de la Libération ne sont qu'un prélude de celles qui nous attendent.*»

Dans son éditorial du 22 décembre, alors que des prisonniers français se trouvaient toujours dans des camps en Allemagne, il déplora la séparation qui affectait une grande majorité de Français, et qui allait être marquée lors de la "Semaine de l'Absent" (du 24 décembre au 1er janvier).

Dans son éditorial du 26 décembre, il se moqua : «*Le pape vient d'adresser au monde un message où il prend ouvertement position en faveur de la démocratie. [...] Disons-le clairement, nous aurions voulu que le pape prît parti, au cœur même de ces années honteuses et dénonçât ce qui était à dénoncer.*»

Dans son éditorial du 9 janvier 1945, il rappela les positions de "Combat" : «*Nous avons toujours dit que la Libération n'était pas la liberté, que le combat contre l'ennemi nazi se confondait pour nous avec la lutte contre les puissances d'argent.*» Mais il refusait une rupture révolutionnaire qu'il jugeait en contradiction avec la démocratie restaurée.

Dans son éditorial du 27 janvier, il considéra que l'État ne devait pas subventionner les écoles libres (catholiques).

Son éditorial du 29 janvier porta sur la politique coloniale en Indochine : «*L'Indochine sera avec nous si la France est la première à lui donner en même temps la démocratie et la liberté. Mais si nous hésitons une seule fois, elle sera avec n'importe qui, pourvu que ce soit contre nous.*»

Il titra son éditorial du 3 avril 1945 : «*Que fêtait-on hier dans les rues de la ville?*» Or, la veille, Paris avait reçu la "Croix de la Libération", et avait acclamé un défilé militaire. Il se disait déçu du discours de De Gaulle qui, dans son historique de Paris, avait omis de mentionner les révoltes de 1830, de 1848 et la Commune.

Dans son éditorial du 6 avril, il regretta la démission du gouvernement du ministre de l'Économie nationale, Pierre Mendès-France.

Dans son éditorial du 5 mai, il prévint : «*En Afrique du Nord comme en France, nous avons à inventer de nouvelles formules et à rajeunir nos méthodes si nous voulons que l'avenir ait encore un sens pour nous.*» Mais il pensait que, comme lui, la France était malade, anémiée, et qu'elle ne pouvait plus guère produire que des réformes, sûrement pas une révolution.

Son éditorial du 9 mai fut écrit au lendemain de la capitulation de l'Allemagne.

Dans son éditorial du 17 mai, il dénonça «*la situation inacceptable des déportés politiques de Dachau ainsi que de 25 000 juifs transférés d'Auschwitz encore maintenus dans les camps, même après leur libération par les troupes américaines*», et fulmina : «*Il y a là une honte qui doit cesser.*»

Dans son éditorial du 31 mai, il s'intéressa aux événements de Syrie, pays où la France exerçait un mandat depuis 1919, mais s'opposait à son désir d'indépendance, au point de bombarder Damas, ce qui provoqua l'intervention des Anglais qui, malgré la colère de De Gaulle, interdirent toute autre action militaire ; il commenta : «*Les faits font crever la belle baudruche de notre puissance.*»

Du 23 juillet au 15 août, il assista au procès du maréchal Pétain qui devait, devant la Haute Cour de justice, répondre de sa direction du gouvernement de Vichy. Alors que, dans "Le Figaro", Mauriac, qui était de ceux tout prêts à accorder le pardon, écrivit : «*Ne reculons pas devant cette pensée qu'une part de nous-mêmes fut peut-être complice, à certaines heures, de ce vieillard foudroyé,*», Camus rétorqua dans "Combat" : «*En tant qu'homme, j'admirerai peut-être M. Mauriac de savoir aimer des traîtres, mais en tant que citoyen, je le déplorerai. M. Mauriac ne veut pas ajouter à la haine, et je le suivrais bien volontiers. Mais je ne veux pas qu'on ajoute au mensonge et c'est ici que j'attends qu'il m'approuve.*» ; il considérait que la miséricorde n'est que faiblesse quand elle entrave une justice devenue nécessaire. La Haute Cour condamna Pétain à la peine de mort, à l'indignité nationale, à la confiscation de ses biens ; mais, tenant compte du grand âge de l'accusé, elle émit le vœu que la condamnation à mort ne soit pas exécutée, et ce vœu fut écouté par de Gaulle, qui commua la peine en détention à perpétuité.

Comme les Français furent appelés à se prononcer par référendum sur le maintien ou le rejet des institutions de la IIIe République et l'organisation des pouvoirs provisoires, ainsi qu'à élire l'Assemblée constituante, dans son éditorial du 28 août, il exposa la position de "Combat", son refus de la reprise en France d'une vie politique analogue à celle que le pays avait connue avant la guerre, sa détestation des partis politiques, sinon son hostilité à leur égard.

Dans son éditorial du 30 septembre, il fit cette évaluation : «*Un an a passé depuis la libération du territoire. [...] Nous ne sommes pas encore dans la justice mais nous sommes du moins sortis d'un abject univers où l'injustice était reine.*»

Dans son éditorial du 15 novembre, il regretta l'élection à l'unanimité de De Gaulle comme chef du gouvernement.

En janvier 1946, épousé par ses cent cinquante éditoriaux et articles, il interrompit provisoirement sa collaboration à "Combat". On put alors lui reprocher de se retirer de la cité, d'être traître à sa révolte ; c'était une accusation injuste : il quittait le combat politique (qu'il n'avait d'ailleurs jamais mené à la manière des professionnels du domaine, où les meilleurs, d'ailleurs, risquent de se perdre) puisque le moment était venu de choisir entre le mensonge et les valeurs réelles de la conscience qu'il voulait sauver. Il avait voulu se tenir dans un «no man's land» politique entre le bloc de l'Ouest et le bloc de l'Est, récusant l'anticommunisme, mais prenant sa distance à l'égard des méthodes et de la doctrine du parti, le passage qu'il y avait fait lui ayant permis de forger son refus des dogmatismes et du manichéisme, lui ayant fait apprendre, en même temps qu'Orwell mais bien avant Sartre et les staliniens français, que le communisme soviétique n'œuvrait pas pour la liberté et le bonheur des peuples. Il était alors un des rares intellectuels de gauche à dénoncer les abus du communisme stalinien, et à rompre avec lui, du fait de son impossibilité à accepter qu'existaient des camps de travail en U.R.S.S.. Il prônait le choix, entre communisme et capitalisme, de la troisième voie d'une gauche indépendante, en faveur d'un réformisme social-démocrate. Mais il n'était pas question pour lui de se rallier à la S.F.I.O. ("Section française de l'Internationale Ouvrière"), le parti socialiste d'autant plus que, avec à sa tête Guy Mollet, il allait poursuivre la guerre d'Algérie.

Du 19 au 30 novembre, il publia dans "Combat" une série de huit articles titrée "***Ni victimes ni bourreaux***" (voir, dans le site, "[CAMUS, ses autres textes de réflexion](#)") où il montrait qu'il était un témoin essentiel des événements, un des guides moraux de la France libérée, un critique capital de la période de l'après-guerre, un franc-tireur du pessimisme viril qui correspondait à l'époque ; qu'il s'orientait vers une unique valeur : le courage dans la lutte contre l'injustice.

Dans le numéro de novembre-décembre de "Franchise", il fit paraître un texte intitulé "***Nous autres meurtriers***" où il constata : «*Nous vivons sans avenir et le monde d'aujourd'hui ne nous promet plus que la mort ou le silence, la guerre ou la terreur.*» - «*La terreur et la fatalité sont faites pour moitié au moins de l'inertie et de la fatigue des individus en face des principes stupides ou des actions mauvaises dont on continue d'empoisonner le monde. La tentation la plus forte de l'homme est celle de l'inertie. Et parce que le monde n'est plus peuplé par le cri des victimes, beaucoup peuvent penser qu'il continuera d'aller son train pendant quelques générations encore. Il ira son train, en effet, mais parmi les prisons et les chaînes.*» - «*Il y a terreur parce que les valeurs humaines ont été remplacées par les valeurs du mépris et de l'efficacité, la volonté de liberté par la volonté de domination. On n'a plus raison parce qu'on a la justice et la générosité avec soi. On a raison parce qu'on réussit. Et plus on réussit, plus on a raison.*»

En 1947, il quitta définitivement "Combat" qui, à la suite d'une grève des imprimeurs et du fait de ses difficultés financières, était passé en d'autres mains. Rédacteur en chef et éditorialiste, il y avait écrit 165 articles qui, aujourd'hui encore, bien qu'ils soient intimement liés aux événements historiques de leur temps mouvementé, dont ils reflètent parfaitement les espoirs et les désillusions, n'ont rien perdu de leur force ni de leur actualité, nous transmettant le témoignage lucide d'un journaliste conscient de ses responsabilités sur une époque où, au sortir de l'Occupation, il fallait à la fois réorganiser la vie quotidienne et dessiner l'avenir de la France et de l'Europe dont il envisageait la nécessaire unification économique. Il avait abordé de multiples sujets : la politique intérieure ; l'épuration ; la politique étrangère ; les droits, les devoirs et le rôle d'une nouvelle presse ; la politique coloniale, et en particulier, la nécessité de doter l'Algérie d'un nouveau statut. Sur tous ces points et sur bien d'autres, il ne se contenta pas d'informer, mais réagit, et sa pensée, averte, profonde, vigilante, peut encore éclairer et enrichir notre réflexion. Ces articles font entendre la voix passionnée d'un écrivain face à l'histoire, d'un homme épris de justice, de liberté, de vérité, obstinément soucieux d'introduire la morale en politique, et d'exiger le respect de la dignité humaine ; une voix qui continue à résonner dans la conscience contemporaine.

À la fin de l'année, fut fondé, entre autres par Sartre, le "Rassemblement Démocratique Révolutionnaire" (R.D.R.), parti de gauche qui entendait refuser tout à la fois «les pourrissements de la démocratie capitaliste, les faiblesses et les tares d'une certaine social-démocratie et la limitation du communisme à sa forme stalinienne». Alors qu'un grand nombre d'intellectuels de gauche, pensant qu'il fallait «prendre le train de l'Histoire» et «justifier» les «nécessaires» camps de travail soviétiques, s'y embrigadèrent, Camus s'y refusa, dénonçant les «bouchers de la vérité», leur reprochant de mentir «pour la bonne cause» en disant «que le ciel est bleu quand il est gris», les accusant de prostituer les mots, répétant sa conviction hérétique : «Aucun des maux auxquels prétend remédier le totalitarisme n'est pire que le totalitarisme lui-même.»

En 1949 se tint le procès Kravchenko qui était intenté par ce transfuge soviétique contre l'hebdomadaire communiste "Les lettres françaises" qui l'avait accusé d'être un désinformateur et un agent des États-Unis. Si ce procès était à bien des égards caractéristique de la guerre froide, Camus, à qui on demanda de venir défendre le dissident, estima qu'il «ne lui appartenait pas de venir faire un discours sur la Russie soviétique en général ou sur les communistes».

En 1951, la publication de "***L'homme révolté***", où Camus, étudiant la révolte d'un point de vue historique, littéraire, artistique, philosophique, en montrait la perversion dans la révolution, condamnant le marxisme et le communisme, suscita une violente polémique avec Sartre et les membres de son cercle qui croyaient qu'il fallait refuser l'ordre établi quitte à admettre une nécessaire «violence progressiste» avec ses couacs inévitables, qu'il fallait faire cause commune avec les communistes, tandis que lui indiquait qu'il n'avait jamais contesté l'importance d'une action politique insérée dans «l'*Histoire*», mais qu'il ne voulait pas faire de celle-ci un nouvel absolu, ajoutant : «*Il me paraît difficile en tout cas, si l'on est d'avis que le socialisme autoritaire est l'expérience*

révolutionnaire principale de notre temps, de ne pas se mettre en règle avec la terreur qu'il suppose, aujourd'hui précisément, et, par exemple, toujours pour rester dans la réalité, avec le fait concentrationnaire» qui avait été révélé par David Rousset (après avoir été déporté par Allemands, il avait publié, en 1946, «*L'univers concentrationnaire*», ouvrage fondamental sur les camps de concentration nazis) ; d'autre part, il repoussait les arguments économiques allégués par certains marxistes pour justifier l'emploi d'une main-d'œuvre servile : «*Il n'y a pas de raison au monde, historique ou non, progressive ou réactionnaire, qui puisse me faire accepter le fait concentrationnaire.*» (la lettre se trouve dans «*Actuelles II*», sous le titre «**Révolte et servitude**» - voir, dans le site, «CAMUS, ses autres textes de réflexion»). Cette querelle provoqua chez lui une crise profonde et beaucoup d'incertitude. Voilà qu'il cessait brusquement d'être la conscience morale de sa génération pour devenir, aux yeux de beaucoup, une «belle âme» solitaire et morose. Il pouvait se sentir assez seul à défendre un certain libéralisme politique (d'où le sarcasme de Sartre : «Vous n'êtes ni de droite ni de gauche, vous êtes en l'air, Camus !»). «L'Algérien», c'est ainsi qu'avec une certaine condescendance les intellectuels français allaient longtemps désigner celui qui, pourtant, beaucoup plus que d'autres Français, s'était impliqué sous l'Occupation en militant activement dans la Résistance. Il aurait pu appliquer à lui-même ces propos qu'il allait faire tenir au héros de «*La chute*» : «*Mes rapports sont devenus difficiles, comme subtilement et soudain désaccordés avec mes contemporains. Ils ont cessé un jour d'être l'auditoire respectueux dont j'avais l'habitude.*» Les rebuffades qu'il subit alors le rejetèrent dans la solitude où, malgré les apparences, il se trouvait depuis qu'il vivait à Paris. Il en ressentit une amertume qui allait ne pas le quitter.

Comme, en avril-mai puis juin-juillet 1954, dans deux numéros de la revue «*Les temps modernes*», Simone de Beauvoir avait, fustigeant «*La pensée de droite aujourd'hui*», écrit : «La vérité est une, l'erreur multiple. Ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme.» Camus, qui, dans «*Actuelles II*», opposa «*la gauche policière*» à la «*gauche libre*», lui répondit : «*Si la vérité devait être de droite, alors je serais de droite.*»

Le 7 mai, il commenta la chute du camp de l'armée française à Dien Bien Phu au Vietnam, à la suite du dernier affrontement majeur de la guerre d'Indochine : «*Comme en 40, sentiment partagé de honte et de fureur. Au soir du massacre, le bilan est clair. Les politiciens de droite ont placé des malheureux dans une situation indéfendable et, pendant le même temps, les hommes de la gauche leur tiraient dans le dos.*» Il faut remarquer que son appréciation était celle d'un Français préoccupé uniquement de politique intérieure, et indifférent à l'égard des Vietnamiens !

En 1955, il s'engagea dans l'aventure de «*L'express*» de Jean-Jacques Servan-Schreiber, où il allait dialoguer avec Mauriac, tous deux apparaissant d'évidence, avec le recul, comme les deux intellectuels français qui, face aux événements tragiques du XXe siècle (la guerre d'Espagne, les fascismes, l'antisémitisme, le stalinisme, Vichy, l'Occupation, la Collaboration, l'Épuration, les guerres coloniales, celle d'Algérie particulièrement, les événements de Hongrie de 1956, l'existence d'Israël menacée,...) furent les plus clairvoyants et les plus courageux.

Le 4 juin, dans son deuxième article dans «*L'express*», intitulé «**Le vrai débat**», il constata, jugeant la politique française : «*La guerre des gauches continue. Par des coups bas, selon une saine tradition.*» Le 21 octobre, dans un article intitulé «**La bonne conscience**», il reprocha à la France d'avoir «*attendu, avec une dégoûtante bonne conscience, que l'Algérie saigne pour s'apercevoir enfin qu'elle existe.*» ; il exigea : «*Une grande, une éclatante réparation doit être faite, selon moi, au peuple arabe. Mais par la France tout entière et non avec le seul sang des Français d'Algérie.*»

Le 25 novembre, dans un article intitulé «**Les déracinés**», il s'intéressa à la condition des ouvriers français.

Le 2 décembre, dans un article intitulé «**Le procès de la liberté**», il retrouva les accents de «*L'homme révolté*» : «*La société révolutionnaire a refusé alors ses droits à la liberté. Sous le prétexte d'affranchir un jour tout le monde, elle a prétendu, aux applaudissements de nos intellectuels, asservir sans délai chacun.*»

Le 13 décembre, dans un article intitulé «**La condition ouvrière**», il commenta l'enquête sur ce sujet qui avait été menée par Béatrix Beck.

Le 30 décembre, dans un article intitulé «**Explication de vote**», alors que des élections législatives devaient avoir lieu, il soutint officiellement le «Front républicain», une coalition non-marxiste,

antitotalitaire, rassemblant les radicaux, les socialistes, les membres de l'Union démocratique et socialiste de la Résistance (U.D.S.R.), ainsi que des syndicalistes et des anarchistes, représentant une «deuxième gauche», dirigée par le président du Conseil des ministres, Pierre Mendès-France, qui était, selon lui, le seul homme politique français à être un «*véritable homme d'État*» ; comme il était parvenu à conclure la paix en Indochine, à préparer l'indépendance de la Tunisie et à amorcer celle du Maroc, il lui paraissait, «en ce qui concerne l'Algérie», être «*le seul à pouvoir inaugurer des solutions qui nous conviennent et qui respectent également les droits des Arabes et ceux des Français*», le seul capable de trouver un compromis acceptable par toutes les parties. Toutefois, il demeurait lucide, sachant bien que «*Pierre Mendès-France à lui seul, n'arrangera pas tout.*»

Le 3 janvier 1956, dans un article intitulé "**La preuve à faire**", il s'affligea : «*Le résultat des élections est une catastrophe. Un Français sur quatre a voté contre la liberté en votant pour le communisme.*»

En 1957, après qu'il ait obtenu le prix Nobel, la gauche lui reprocha de n'avoir rien dit des Arabes et des Berbères, de n'avoir rien fait pour l'Algérie ; il disait être toujours de gauche, mais était traité de complice des partisans de l'Algérie française, même s'il rappelait avoir été le premier journaliste à avoir été expulsé d'Algérie.

En 1958, il vit avec déplaisir le retour au pouvoir, à la faveur d'un coup d'État, du général de Gaulle, et l'établissement de la Ve République. De nouveau, il se tint à l'écart, ne croyant pas à l'homme providentiel, se situant d'ailleurs aux antipodes de sa volonté de restaurer «*l'autorité indivisible de l'État*», de faire procéder à l'élection de son «*chef*» au suffrage populaire, afin de tirer un trait sur le parlementarisme de la IVe République au risque de confisquer la démocratie. Mais il n'allait pas, pour autant, manifester une hostilité systématique à de Gaulle, qu'il allait rencontrer pour lui demander la grâce de militants algériens, pour défendre aussi les objecteurs de conscience.

Le 26 mai 1959, dans une lettre à Jean Grenier, il lui confia : «*La gauche voudrait tellement changer le monde qu'elle en oublie de regarder ce qu'il est et ce qu'il devient. Le résultat est qu'elle constitue le canton le plus reculé dans la géographie des idées.*»

Le 14 décembre, à des étudiants aixois, il déclara : «*Je suis fidèle à cette gauche dont je fais partie malgré moi et malgré elle.*»

Lui, qui s'inscrivit en faux contre une certaine gauche, accommodante face à la politique sanglante pratiquée dans les pays de l'Est, les démocraties «populaires», satellites de l'U.R.S.S., aspirait à une gauche idéale dont cette gauche-là n'était qu'une caricature. Il fut vomi pour sa tiédeur. En fait, il dénonçait ce qui pollue les idées justes : le cynisme, les compromissions, le conformisme des moutons ou plutôt des loups. Même s'il était un critique solitaire, il ne renonça pas à la lutte, s'efforça obstinément de penser son temps, d'endurer le chaos, et d'y tracer sa route. Par souci de la justice sociale et par fidélité à ses origines, ce déçu de la gauche resta toutefois un homme de gauche, mais de la gauche modérée qui se tint, à l'inverse de Sartre, à distance de la gauche communiste et de la droite libérale incarnée par Raymond Aron ; qui eut du mal à rester fidèle à sa famille de gauche tant la S.F.I.O. était opportuniste. Lui, qui était d'abord situé à gauche du fait de son engagement libertaire, fut poussé vers la droite du fait de sa condamnation du totalitarisme marxiste et du fait de sa position sur l'Algérie ; finalement, on estima qu'il fut la dernière grande figure du centre-gauche !

Aujourd'hui, en France, on tente, dans tous les partis, de le récupérer, alors qu'il n'appartint à aucune chapelle, qu'il n'était en rien politicien.

* * *

Sur d'autres pays

Le premier intérêt que Camus porta pour un autre pays fut pour l'Espagne à laquelle il se sentait lié par sa filiation maternelle, par la castillanerie dont il pensait avoir hérité, surtout parce qu'il admirait en elle «*la patrie des révoltés*», qu'il considérait que c'était «*le seul pays où l'anarchie ait pu se constituer en parti puissant et organisé*».

On a vu que, en 1936, il avait collaboré à la composition de la pièce intitulée "*Révolte dans les Asturies*" qui célébrait l'insurrection des mineurs d'Oviedo qui, en 1934, avaient proclamé une

république ouvrière et paysanne. Depuis, il avait toujours manifesté sa solidarité avec les forces populaires espagnoles.

Devenu journaliste, animé par la solidarité de classe et par l'idéal de liberté, il manifesta dans de nombreux articles le souci que lui donnait le sort de l'Espagne, indiquant en particulier : «Ce qui attache tant de nous à l'Espagne républicaine ce ne sont pas de vaines affinités politiques, mais le sentiment irrépressible que de son côté se trouve le peuple espagnol, si pareil à sa terre, avec sa noblesse profonde et son ardeur à vivre.» Il prit parti contre Franco qui, le 17 juillet 1936, envahit le pays, et déclencha la guerre d'Espagne ; il salua les combattants républicains qui, dans un grand élan de foi révolutionnaire, s'engageaient dans une lutte sans merci, en étant abandonnés par les démocraties occidentales, ce qui permit la victoire de celui qui devint généralissime et chef de l'État.

À "Combat", dans son éditorial du 7 septembre 1944, intitulé : "**Nos frères d'Espagne**", Camus proclama son admiration pour le peuple espagnol «qui trouve si naturellement le langage de la grandeur», et il affirma : «Cette guerre européenne qui commença en Espagne, il y a huit ans, ne pourra se terminer sans l'Espagne.» Dans son éditorial du 5 octobre, il se répéta : «Nous ne pouvons être ni heureux ni libres, tant que l'Espagne sera meurtrie et asservie.» Dans son éditorial du 24 octobre, élevant «contre les procédés de la censure une protestation ferme et mesurée», il ajoutait : «C'est Franco qu'il faut réduire au silence et non la presse française.» Dans son éditorial du 10 décembre, il signala : «Nous avons déjà dit avec quel cœur et dans quel esprit nous prenions le parti de la République espagnole.» Le 7 janvier 1945, son éditorial porta sur la collusion du gouvernement de Vichy avec Franco. Il revint sur la question dans ses éditoriaux du 7 juillet, du 19 juillet, du 7 août. Dans son éditorial du 27 mai 1945, il mit en garde : «Notre victoire ne sera pas entière tant que l'Espagne sera esclave.»

En 1948, il choisit de placer l'action de sa pièce, "L'état de siège", à Cadix. Or le philosophe catholique Gabriel Marcel lui reprocha d'avoir choisi l'Espagne, et s'étonna aussi qu'il ait donné un rôle odieux à l'Église. Camus, qui était fier de sa pièce, lui répondit avec force dans un article publié dans "Combat" le 25 novembre 1948, intitulé "**Pourquoi l'Espagne**" (il fut repris dans "Actuelles I") où il indiqua que :

-Alors que, dans "La peste", le rôle du père Paneloux n'était pas odieux, et qu'il y eut des chrétiens, en France, sous l'Occupation, pour mener le juste combat, les évêques espagnols bénissaient les fusils des exécuteurs.

-«Hitler, Mussolini et Franco ont démontré à des enfants ce qu'était la technique totalitaire. [...] Pour la première fois, les hommes de mon âge rencontraient l'injustice triomphante de l'Histoire ; le sang de l'innocence coulait alors, au milieu d'un grand bavardage pharisien qui dure encore.».

Ce texte montre à quel point la sensibilité de Camus était à vif dès qu'il s'agissait de l'Espagne.

Le 31 janvier 1949, au siège du gouvernement républicain espagnol en exil, à Paris, il fut nommé commandeur de l'"Ordre de la Libération de l'Espagne".

En février 1949, il déposa, à l'ambassade d'Espagne à Paris, une pétition contre la condamnation à mort de l'anarchiste Enrique Marco Nadal dont la peine fut, le 1er avril, commuée en celle de trente ans de prison

En novembre 1952, pour manifester sa réprobation devant l'admission de l'Espagne franquiste à l'U.N.E.S.C.O., il démissionna du poste qu'il avait dans son "Conseil exécutif".

Ce mois-là, il prononça, à la "Salle Wagram", une allocution intitulée "**Défense de la liberté**", où il considéra le maintien de Franco en Espagne, dans l'Europe d'après-guerre, comme un vrai «crime contre la conscience» ; où il s'indigna : «Quand on sait qu'à Madrid le ministre actuel de l'Information est celui-là même qui fit la propagande des nazis pendant le règne de Hitler, quand on sait que le gouvernement qui vient de décorer le poète chrétien Paul Claudel est celui-là même qui décore de l'ordre des Flèches Rouges Himmler, organisateur des crématoires, on est fondé à dire, en effet, que ce n'est pas Calderon ni Lope de Vega que les démocrates viennent d'admettre dans leur société d'éducateurs, mais Joseph Goebbels.»

Le 18 novembre 1955, dans un article de "L'express" intitulé "**Démocrates, couchez-vous !**", il dénonça l'acceptation par le gouvernement français de l'admission de l'Espagne franquiste à l'O.N.U..

Le 9 décembre 1955, dans un article intitulé "**Les bonnes leçons**", il ironisa : «J'ai lu avec intérêt la déclaration du général Franco affirmant que le Maroc n'était pas mûr pour la démocratie.»

Le 24 août 1956, il fit paraître un article intitulé “***Fidélité à l'Espagne***”, écrit à l'occasion du vingtième anniversaire du déclenchement de la guerre d'Espagne.

On peut aussi signaler son intérêt :

-Pour la Grèce.

Le 9 décembre 1944, il publia, dans “Combat”, un éditorial où il protesta contre la répression de l'insurrection des résistants communistes, par le gouvernement provisoire d'union nationale, qui avait été appuyé militairement par les forces britanniques.

En 1946, dans “***Hommage à la Grèce***”, il célébra la résistance grecque contre le fascisme et le nazisme : «*C'est la Grèce, après l'Espagne, qui nous a fait savoir qu'on peut avoir raison et être vaincu. Mais c'est la Grèce qui la première a fait savoir au monde que les hommes de la liberté pouvaient être aussi ceux du courage et qu'aucune défaite n'est éternelle.*»

Le 26 février 1949 fut publié, dans “Combat”, un appel de Camus et Breton intitulé “*Pour sauver dix intellectuels grecs*”, des militants communistes condamnés à mort.

Le 6 décembre 1955, dans un article intitulé “*L'enfant grec*” [une allusion au célèbre poème de Hugo !], il prit la défense de Michel Karaolis, qui avait été condamné à mort par l'occupant britannique de Chypre, et allait être pendu à Nicosie en mai 1956.

-Pour l'Amérique latine.

En 1955, dans “***Hommage à un journaliste exilé***”, il dénonça l'exil forcé de l'ancien président libéral de la Colombie, Eduardo Santos, auquel avaient succédé plusieurs régimes militaires qu'il avait critiqués, spécialement pour la suppression de la liberté de la presse, et dont, au début des années 50, on voulut se débarrasser en le nommant ambassadeur en France, poste qu'il refusa pour créer le quotidien “*El Tiempo*”, très vite considéré comme le plus important d'Amérique latine ; après quoi il dut essuyer plusieurs tentatives d'attentat, voir, en août 1955, le journal être interdit, enfin, être exilé. Dans ce texte, Camus, qui se disait être de ceux qui «*se séparent aujourd'hui de beaucoup de leurs amis traditionnels en refusant toute complicité, même provisoire, même et surtout tactique, avec les régimes ou les partis, qu'ils soient de droite ou de gauche et qui justifient, si peu que ce soit, la suppression d'une seule de nos libertés !*», eut ces autres phrases retentissantes : «*La liberté n'est rien d'autre que la chance d'être meilleur, tandis que la servitude est l'assurance du pire.*» - «*Le bien-être du peuple en particulier a toujours été l'alibi des tyrans, et il offre de plus l'avantage de donner bonne conscience aux domestiques de la tyrannie.*»

-Pour Israël.

Le 21 février 1956, il publia, dans “France-Observateur”, un article intitulé “***La gauche française contre Israël ?***” où il protesta qu'elle veuille le «*détruire sous l'alibi commode de l'anticolonialisme*».

-Pour l'Iran.

Le 17 novembre 1954, il publia, dans “Le monde”, une lettre adressée au directeur dans laquelle il s'indignait des exécutions intervenues en Iran à la suite du renversement du gouvernement de Mohammed Mossadeh.

-Pour le Vietnam.

Le 29 juillet 1959, il envoya une lettre à Ngo Dinh Diem, président de la République du Sud-Vietnam, pour demander le transfert en France de Ho Huu-Tuong, écrivain vietnamien, emprisonné sur l'île de Poulo Condor.

Surtout, esprit libre à l'âge des idéologies, en pleine guerre froide, Camus fut un sévère critique du communisme et de l'U.R.S.S.

On a signalé plus haut que, en 1935, il était entré au Parti communiste algérien parce que, sentant la montée du fascisme, il voulait se battre pour la défense de la démocratie, et parce que le parti se disait alors anticolonialiste. Quand, l'année suivante, sous l'injonction de l'U.R.S.S., le parti changea

de ligne, renonça à l'anticolonialisme au nom de l'antifascisme, fidèle à ses convictions, il signa un manifeste de protestation, et, en conséquence, fut traité de déviationniste, puis d'agent provocateur trotskiste, et, en juillet 1937, fut exclu ou quitta le parti, forgeant, à cette occasion-là, son refus des dogmatismes et du manichéisme, sachant dorénavant, en même temps qu'Orwell mais bien avant Sartre et les staliniens français, que le communisme soviétique n'œuvrait pas pour la liberté et le bonheur des peuples. Et, quand, le 23 août 1939, fut signé le pacte germano-soviétique, il fut l'un des premiers à le dénoncer dans "Alger républicain".

Devenu éditorialiste à "Combat", le 16 février 1945, il réagit à la conférence de Yalta qui avait eu lieu, du 4 au 11 février, entre Staline, Churchill et Roosevelt, qui y avaient défini les nouvelles frontières des pays européens et le partage des zones d'occupation en Allemagne, prévoyant que cela «engage tout l'avenir du monde.»

En 1946, dans "**Ni victimes ni bourreaux**", il considéra que les gens de son temps étaient aveuglés par le manichéisme idéologique ; il dénonça le marxisme, le totalitarisme issu du marxisme, le système communiste et sa «*justice absolue*», son «*socialisme mystifié*», sa «*révolution travestie*», titres de deux des articles réunis (pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

En 1948, comme Gabriel Marcel s'était étonné que, pour "*L'état de siège*", pièce qui dénonce le terrorisme d'État, le totalitarisme, il ait choisi de situer l'action en Espagne, alors que les pays de l'Est auraient été mieux indiqués puisque soumis au totalitarisme soviétique, dans sa réponse intitulée "**Pourquoi l'Espagne**", il lui asséna : «*Vous acceptez de faire silence sur une terreur pour mieux en combattre une autre. Nous sommes quelques-uns qui ne voulons faire silence sur rien.*» - «*J'ai dit aussi haut que je l'ai pu ce que je pensais des camps de concentration russes. Mais ce n'est pas cela qui me fera oublier Dachau, Buchenwald, et l'agonie sans nom de millions d'hommes, ni l'affreuse répression qui a décimé la République espagnole. Oui, malgré la commisération de nos grands politiques, c'est tout cela ensemble qu'il faut dénoncer. Et je n'excuserai pas cette peste hideuse à l'Ouest de l'Europe parce qu'elle exerce ses ravages à l'Est, sur de plus grandes étendues.*» Il entendait «*attaquer de front un type de société politique qui s'est organisé, ou s'organise, à droite et à gauche, sur le mode totalitaire*». Il opposa «*le parti de l'individu, de la chair dans ce qu'elle a de noble, de l'amour terrestre*», aux «*abstractions*» et aux «*terreurs de l'État totalitaire, qu'il soit russe, allemand ou espagnol*». Il désigna comme sa cible avouée «*l'État, policier ou bureaucratique*». Il ajouta : «*C'est cela, justement, que je ne puis pardonner à la société politique contemporaine : qu'elle soit une machine à désespérer les hommes.*» Il considérait qu'une révolution «*du règne de l'honneur*» (qu'il allait évoquer dans "*L'homme révolté*") n'était plus possible ; pour lui, devenir révolutionnaire, c'était immédiatement consentir à des moyens qui recourent à la violence et à l'injustice, et trahissent donc la fin.

En 1949, il fut horrifié quand, dans "Le Figaro littéraire", David Rousset, qui avait auparavant dénoncé les camps nazis, révéla l'existence, en U.R.S.S., de camps de travail correctif dans un système général (que Soljenitsyne allait désigner comme "*L'archipel du goulag*") alimenté par les internements de masse sur simple décision administrative, et demanda la création d'une commission internationale d'enquête. Il allait, à plusieurs reprises, manifester son indignation.

En 1951, il publia "**L'homme révolté**" (1951) où il se livrait à une vaste recherche historique pour mieux condamner le crime idéologique, la folie (souvent meurtrière à ses yeux) de toutes les philosophies de «*l'Histoire*» ; pour dénoncer le marxisme, le totalitarisme issu du marxisme, cet «*aveuglement extérieur et collectif*» qu'étaient le communisme, le stalinisme, qui pratiquaient l'intimidation par la force crue, la manipulation des citoyens, l'écrasement des voix critiques ou discordantes, la violence létale, la planification et la légitimation du meurtre. Il rejeta la distinction marxiste entre libertés formelles (bourgeoises) et libertés réelles, car elle heurtait son respect des droits de l'Homme. Il montra que l'Occident en était arrivé à une ère du procès, où régnait en maîtres les communistes. Pour lui, il fallait imposer les faits contre les idéologies qui prétendent tout savoir et tout régler ; il fallait réfuter les abstractions qui rendent la violence «*confortable*». Il se demanda comment l'être humain peut se conduire dans un monde en proie à la violence. (pour plus de précisions, voir, dans le site, "CAMUS, "L'homme révolté"").

Il fut alors victime de violentes attaques de la part de la gauche procommuniste, en particulier de l'équipe de la revue "Les temps modernes" et de Sartre qui le vilipendèrent durement, le traitèrent de «Girondin», de «menchevique», de «fasciste», alors qu'il les qualifia, non sans humour, de «censeurs qui n'ont jamais placé que leur fauteuil dans le sens de l'histoire». C'était, en août 1952, dans sa réponse à Sartre qui lui avait reproché de vouloir désespérer la classe ouvrière. Cela provoqua leur retentissante rupture, qui le fit alors devenir la mauvaise conscience de l'intellectuel engagé ; aussi, à quelques exceptions près, dont celles, notables, de Jean Daniel ou de Jacques Julliard, il allait être toujours snobé par le milieu intellectuel français.

Alors que, dans les démocraties dites «populaires», satellites de l'U.R.S.S. qui étaient écrasés par son joug, il était devenu l'écrivain «clandestin» dont on recopiait les œuvres, il écouta les dissidents qui s'en échappaient, comme Kravchenko qui dénonça le système, fit des révélations sur la collectivisation de l'agriculture, sur les camps de travail, tandis que les intellectuels de gauche les traitaient en parias.

Il fut sensible aux mouvements de révolte qui se manifestaient dans ces pays de l'Est de l'Europe :

-Le 17 juin 1953, à Berlin-Est, en République Démocratique Allemande, éclata une révolte des ouvriers qui voulaient affirmer leur droit à la liberté. Mais, en dépit des prédictions de Marx, la «dictature du prolétariat» n'était pas prête à céder la place, et procéda à une sanglante répression ! Le même jour, fut tenu, à "La Mutualité", à Paris, un «meeting» de soutien où exprimèrent leur protestation des intellectuels de gauche, indignés et effondrés, parmi lesquels Camus dont se confirmait l'analyse du stalinisme qu'il avait faite dans "*L'homme révolté*" ; il déclara : «Quand un travailleur, quelque part au monde, dresse ses poings nus devant un tank et crie qu'il n'est pas un esclave, que sommes-nous donc si nous restons indifférents?».

-Le 15 mars 1956, à la "Salle Wagram" à Paris, il fit un discours à un «meeting» en faveur de Hongrois opposés au régime stalinien, où s'exprimèrent deux d'entre eux, qui s'étaient réfugiés en France, Gyorgy Szabo et Balazs Nagy. Le 10 juin, il publia, dans le journal "Franc-tireur", un "Appel en faveur des écrivains hongrois", et demanda aux intellectuels européens de signer ce texte destiné à l'O.N.U.. Le 23 octobre, une révolte populaire spontanée contre le régime communiste et ses politiques imposées par l'U.R.S.S. éclata à Budapest. Comme, le 4 novembre, les chars soviétiques entrèrent à Budapest, et écrasèrent la révolte, le 10, il publia, dans "Franc-Tireur", un texte intitulé "**Pour une démarche commune à l'O.N.U. des intellectuels européens**" en faveur des insurgés hongrois.

-En juillet, il réagit à la répression exercée par le gouvernement polonais à la suite d'une manifestation ouvrière qui avait eu lieu le 28 juin à Poznan.

-Le 1er novembre, dans "Le Figaro littéraire", il défendit l'écrivain russe Boris Pasternak qui s'était décidé à braver tous les interdits pour faire publier en Italie une traduction de son roman, "*Le docteur Jivago*", qui était censuré en U.R.S.S. parce que, selon le chef du "Département de la culture", il avait osé «montrer les péripéties des années de la révolution avec les yeux de nos ennemis». (pour plus de précisions, voir, dans le site, "[PASTERNAK Boris](#)").

-Le 10 novembre, dans "Franc-tireur", il répondit à un appel lancé par des écrivains hongrois.

-Le 21 février 1957, dans la revue "Demain", il publia un article intitulé "**Le socialisme des potences**" où il attaquait directement le ministre soviétique des Affaires étrangères, Dmitri Chépilov ; où, avec une lucidité prémonitoire (car ne pourrait-on pas recopier mot pour mot son constat de l'époque pour obtenir un tableau de la situation actuelle?), il signala : «Le conformisme aujourd'hui est à gauche, il faut bien le dire. [...] La gauche est en pleine décadence, prison-mère des mots, engluée dans son vocabulaire, capable seulement de réponses stéréotypées.»

-Le 29 octobre 1957, avec d'autres écrivains, il rédigea un télégramme au premier ministre hongrois, Janos Kadar, en faveur d'écrivains hongrois (Tibor Dery, Tibor Tardos, Zoltan Zelk et Gyula Hay) emprisonnés par le régime communiste. Le 31 octobre, avec les deux autres titulaires français du prix Nobel de littérature (Roger Martin du Gard et François Mauriac), il protesta contre cet emprisonnement.

-Le 1er novembre 1957, dans "Le Figaro littéraire", il prit publiquement la défense et salua la contribution à la culture universelle de Boris Pasternak.

-Le 5 novembre, fut publié, dans "Le Figaro", "***Un message d'Albert Camus aux écrivains hongrois en exil***".

-On allait apprendre, après sa mort, qu'il avait aidé matériellement les familles des écrivains hongrois exécutés ou emprisonnés.

Critique du communisme et de l'U.R.S.S., Camus conçut un révisionnisme dont certains développements allaient devenir, en 1956, ceux du rapport Krouchtchev au XXe Congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S.. Et on peut considérer que sa critique du stalinisme annonçait la revendication d'un «socialisme à visage humain» qui allait être formulée par Alexander Dubček quand il devint premier secrétaire du Parti communiste tchécoslovaque en janvier 1968 ; si cette revendication connut une brève fortune, l'espoir mis en elle demeure vivace.

S'opposant à l'injustice de droite comme à l'inhumaine injustice d'une gauche devenue folle, il fut un socialiste libéral, qui, se basant sur sa critique de la société bourgeoise tout en reconnaissant en même temps la distance qui sépare l'être humain des abstractions absolues, visait l'harmonisation et la coexistence de la justice et de la liberté, favorisait le maintien d'un syndicalisme fort. Il proposa un réformisme dont il parla comme d'une «*utopie relative*», un réformisme en fait rigoureux car fondé sur ces principes : modestie quant aux fins, intransigeance quant aux moyens. Et le socialisme qu'il prôna était européen et non soviétique.

* * *

Camus ne se contenta pas de critiquer les conduites politiques auxquelles il assistait, il proposa aussi, comme on l'a vu dans le cas de l'Algérie, des solutions pouvant s'appliquer dans toute société.

Pour articuler de bas en haut la coexistence des communautés, pour opposer à leur antagonisme fatal la conciliation de leurs différences, il fit la promotion du fédéralisme. Il voulut voir se créer des «solidarités d'identités» partageant de mêmes valeurs par lesquelles pourraient se nouer des relations durables fondées sur la coopération.

En 1939 dans "*Misère de la Kabylie*", il avait déjà présenté le fédéralisme comme une solution pour l'Algérie, et il revint sur cette idée en 1958 dans "*L'Algérie nouvelle*".

Quand les peuples colonisés par la France manifestèrent leur volonté de conquérir leur indépendance, il espéra qu'ils puissent se fédérer, et s'y employa.

Il fut un partisan de l'unité de l'Europe :

-Dès son éditorial du 3 décembre 1944 dans "Combat", il manifesta cet espoir : «*Le jour où seront jetées les bases d'une fédération économique de l'Europe, la fédération politique sera alors possible.*»

-En 1948, il milita pour une fédération de pays en Europe, rêva à une «*Europe fédérée*», où les peuples prendraient en main leurs affaires au lieu de se soumettre à l'un ou l'autre camp, la voulut passionnément pour préserver la paix.

-Cependant, en 1951, dans une émission de la B.B.C., il déclara qu'il fallait lutter pour triompher d'obstacles empêchant la construction d'une Europe qui serait une voie moyenne entre le monde communiste et le capitalisme états-unien, mais il signala aussi que la civilisation européenne s'était étendue au-delà des frontières du continent, influençant des nations qui n'étaient pas vraiment européennes, comme la Grande-Bretagne qu'il considérait comme étant «*seulement à moitié européenne, géographiquement et culturellement*» !

-En juillet 1958, dans une lettre à Jean Grenier, il eut une grande prémonition : «*Le train du monde m'accable en ce moment. À longue échéance, tous les continents basculeront sur la vieille Europe. Ils sont des centaines et des centaines de millions. Ils ont faim et ils n'ont pas peur de mourir.*»

-Le 29 décembre 1959, répondant à un questionnaire envoyé par une revue d'Argentine, "Reconstruir, revista libertaria", il y indiqua en particulier : «*Je crois en une Europe unie, s'appuyant sur l'Amérique latine, et plus tard - quand le virus nationaliste aura perdu de sa force - sur l'Asie et sur l'Afrique.*»

Il fut même partisan, pour l'Europe, d'une «démocratie internationale» qui lui aurait permis, après avoir été atomisée par la guerre, de ne pas se retrouver traversée par l'antagonisme idéologique entre l'U.R.S. et les États-Unis, brisée en deux par la guerre froide.

Allant plus loin, souhaitant la fin des nations, protestant contre toute frontière séparant les humains, il fut véritablement mondialiste :

-Dans son éditorial du 18 décembre 1944, parlant du traité d'alliance et d'assistance mutuelle conclu entre la France et l'U.R.S.S., il déclara d'abord : «*Tel qu'il est défini, il n'y a rien à manifester à son égard qu'un accord total et sans réserve.*» Mais il souligna la nécessité d'une organisation mondiale «*où les nationalismes disparaîtront pour que vivent les nations, et où chaque État abandonnera la part de sa souveraineté qui garantira sa liberté*», d'*«une économie internationalisée, où les matières premières seront mises en commun, où la concurrence des commerces tournera en coopération, où les débouchés coloniaux seront ouverts à tous, où la monnaie elle-même recevra un statut collectif, est la condition nécessaire de cette organisation.»*

-Dans son éditorial du 9 janvier 1945, il revint sur cette idée : «*Nous n'avons jamais cessé d'affirmer que la politique des alliances ne suffisait pas et que notre seul but était une organisation mondiale qui assure enfin la paix des peuples.*»

Il envisagea l'établissement d'un parlement mondial qui serait obtenu par des élections mondiales ; qui serait susceptible de rendre possible un gouvernement mondial.

Considérant que, comme la victime d'une oppression appartient à l'humanité avant d'être le sujet d'un État, il souhaitait qu'elle puisse trouver dans le droit international des recours lui permettant de résister à la raison d'État.

L'idée d'un gouvernement mondial pouvait trouver un début de réalisation dans l'"Organisation des Nations Unies". Mais, avant même que celle-ci se soit formée, se tint, le 17 janvier 1946, la première session des membres permanents de son "Conseil de sécurité", qui étaient l'U.R.S.S., les États-Unis, la Chine, la France et la Grande-Bretagne ; comme ils devaient être les seuls à détenir le droit de veto, il protesta : «*Les Cinq garderaient ainsi et toujours la liberté de mouvement qui serait toujours refusée aux autres.*»

En 1948, il prit fait et cause pour Garry Davis, ex-pilote des forces aériennes des États-Unis durant la Seconde Guerre mondiale, qui, son avion ayant été abattu, s'était retrouvé en Allemagne sous les ruines ; avait, bouleversé par cette vision d'horreur, déchiré son passeport pour se déclarer «citoyen du monde», et avait voulu la création d'un gouvernement mondial. En une époque où la moindre expression politique en dehors des partis et des dogmes était suspecte, les quolibets fusèrent : pour la droite, ce pacifisme angélique, cette utopie mondialiste affaiblissaient dangereusement l'Ouest, et faisaient le jeu de Moscou ; pour la gauche communiste, il s'agissait d'un acte isolé sans signification politique. Mais Camus devint membre du "Conseil de solidarité de Garry Davis". Le 19 novembre, il se rendit, avec André Breton, au secrétariat général de l'O.N.U. (qui siégeait alors à Paris, au Palais de Chaillot) pour demander sa libération. Le 9 décembre, à la veille de l'adoption par l'O.N.U. de la "Déclaration universelle des droits de l'homme", il participa à une grande réunion tenue au "Vélodrome d'Hiver", se trouvant à la tribune avec Garry Davis, Jean Paulhan, l'abbé Pierre, Emmanuel Mounier, Vercors, Claude Bourdet, David Rousset, André Breton. Le 13 décembre, il participa au «meeting» de soutien tenu, à la "Salle Pleyel", auquel participaient aussi André Breton, Jean-Paul Sartre, David Rousset, le romancier états-unien Richard Wright, le romancier allemand Theodor Plievier, le romancier italien Carlo Levi ; il y prononça une allocution dont le texte allait être repris dans "Actuelles I, chroniques 1944-1948" sous le titre "**"Le témoin de la liberté"** (voir, dans le site, "CAMUS, ses autres textes de réflexion").

Depuis, l'O.N.U. a joué son rôle dans plusieurs conflits, après le génocide rwandais et après les crimes commis dans l'ex-Yougoslavie, dans l'organisation des tribunaux pénaux internationaux qui jugent désormais des chefs d'État souverains, au nom d'un droit international qui se place au-dessus des États criminels lorsqu'ils portent atteinte aux droits de l'Homme. Ainsi, l'utopie est devenue réalité.

Son universalisme, son souci de l'avenir de la planète, Camus le montra bien quand, lui qui n'était pas une de ces belles âmes qui se tiennent en marge de «*l'Histoire*», qui refusent de se salir les mains, qui ne préconisa pas la non-violence dans la France occupée, le 8 août 1945, protesta contre le lancement d'une bombe atomique sur Hiroshima : «*Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. [...] Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. [...] Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.*»

Et, le 11 novembre 1955, dans un article de "L'express" intitulé "**"Le rideau de feu"**", il aborda de nouveau la question de la dissuasion nucléaire en soulignant que les dirigeants des pays communistes nageaient dans le déni en faisant croire à leurs sociétés que seuls les capitalistes seraient détruits par le feu atomique. Il commenta : «*En réalité, nous sommes ici devant l'événement capital du XXe siècle : l'arme nucléaire amène la fin des idéologies.*»

Si Camus fut le promoteur d'«une démocratie internationale», c'est qu'il fut d'abord un défenseur de la démocratie tout court, le faisant d'ailleurs avec humour : «*Faites attention, quand une démocratie est malade, le fascisme vient à son chevet mais ce n'est pas pour prendre de ses nouvelles.*»

Alors qu'une première mésentente entre lui et Sartre apparut sur la question de l'attitude à adopter envers le régime soviétique, lui pensant qu'on devait condamner les camps soviétiques comme avaient été dénoncés les camps nazis, tandis que Sartre prenait plutôt le parti de l'U.R.S.S., afin de ne pas nuire à la gauche française, il publia, dans "Combat", en février 1947, un article intitulé "**Démocratie et modestie**" où, dénonçant les conséquences dévastatrices de l'idéologie marxiste qui écrasait les peuples sous la férule d'une dictature dite du prolétariat, il opposa l'idée d'une démocratie vouée à un processus continu de construction : «*La démocratie est l'exercice social et politique de la modestie. La démocratie n'est pas le meilleur des régimes. Elle en est le moins mauvais. Nous avons goûté un peu de tous les régimes et nous savons maintenant cela. Mais ce régime ne peut être conçu, créé et soutenu que par des hommes qui savent qu'ils ne savent pas tout, qui refusent d'accepter la condition prolétarienne et ne s'accommoderont jamais de la misère des autres, mais qui justement refusent d'aggraver cette misère au nom d'une théorie ou d'un messianisme aveugle.*»

Croyant aux institutions démocratiques et à leurs vertus d'équilibre ; mettant en tension l'unité et la pluralité, le pouvoir et les contrepouvoirs ; ne cessant de coupler la justice (au sens de l'égalité) et la liberté, de chercher à faire coïncider le droit à la justice avec le droit à la liberté, ces deux valeurs ne pouvant être dissociées chez lui car elles sont en tension sans dépassement dialectique : la liberté contre les pouvoirs arbitraires, d'une part ; l'égalité contre les priviléges et les injustices, d'autre part ; opposant, à la démesure inhérente au règne de la puissance, la mesure qui est construction, patience, pure tension, il pensait que seule la démocratie était capable d'imposer à l'État ces contraintes :

-La division des pouvoirs.

-Le maintien d'une justice indépendante, d'institutions faites pour les citoyens, le droit étant le moyen de rétablir un espace de dialogue dans un cadre argumenté où chacun puisse exprimer sa voix.

-La garantie du respect des droits de chacun, dont ceux des minorités (il écrivit même dans un de ses "Carnets" en 1958 : «*La démocratie n'est pas la loi de la majorité mais la protection de la minorité*»).

- La préservation d'une presse libre.
 - La mobilisation des opinions publiques dans une délibération collective.
 - L'organisation d'élections de candidats de partis qui ne devraient pas n'être que des machines électorales, ni des médiateurs entre les institutions et les citoyens qui, du fait des partis, se trouvent exclus d'une démocratie séparée du peuple.
 - La nécessité de déprofessionnaliser la politique, d'y limiter les mandats afin de donner sa chance au «civisme collectif».
- Mais, pour lui, qui, étant démocrate, était un homme de l'incertitude qui considérait qu'il n'y a pas de vérité absolue en démocratie :
- La démocratie est la patiente construction du «vivre ensemble», dans une société des égaux unis par la solidarité, qui laisse sa place au débat et aux libertés de conscience autant que d'expression.
 - L'État n'est qu'un moyen de cette construction, et ne doit pas, comme l'État-nation, se parer de symboles définitifs, telle la souveraineté.
 - La dialectique des pouvoirs est le ressort de sa modération. Loin du lyrisme totalitaire et de ses prophéties infaillibles, nous devons apprendre à manier le prosaïsme démocratique.
 - L'expérience démocratique suppose une action soutenue par une citoyenneté intellectuelle et morale.
 - À l'encontre d'une vision guerrière de la vie politique, l'éthique démocratique ne permet pas d'anéantir l'adversaire mais impose d'écouter ses raisons et de le convaincre.
 - La soumission au cycle électoral est en lui-même une leçon d'humilité.
 - Dans la délibération collective, il faut civiliser les conflits, et les «démilitariser» car l'adversaire n'est pas un ennemi.

Après la Libération, au moment de la restauration de la République, Camus appela de ses vœux le renouveau du projet démocratique, mais ne trouva pas d'écho dans une gauche qui était tournée vers le modèle communiste.

Dans un article de juillet 1948, intitulé '**Réflexions sur une démocratie sans catéchisme**', il soutint : «*La démocratie, c'est l'exercice social et politique de la modestie [...]. La démocratie, qu'elle soit sociale ou politique, ne peut se fonder sur une philosophie qui prétend tout savoir et tout régler, pas plus qu'elle n'a pu se fonder sur une morale de conservation absolue. [...] Le démocrate est modeste, il avoue une certaine part d'ignorance, il reconnaît le caractère en partie aventureux de son effort, et que tout ne lui est pas donné. Et, à partir de cet aveu, il reconnaît qu'il a besoin de consulter les autres pour compléter ce qu'il sait par ceux qui le savent [...]. Quelque décision qu'il soit amené à prendre, il admet que les autres, pour qui cette décision a été prise, puissent en juger autrement et le lui signifier. [...] On ne vit pas que de haine, on ne meurt pas toujours les armes à la main.*» Il indiquait la possibilité, du fait du nouveau départ que permettait la Libération, de bâtir une démocratie qui serait libérée des puissances de l'argent, sans quoi il fallait envisager des jours sombres, ce que, de tous les journaux diffusés au lendemain de la Libération, "Combat" fut le seul à envisager.

En fait, Camus alla encore plus loin. Croyant à la possibilité de l'autonomie complète des membres de la société, il fut un libertaire sinon un anarchiste, en tout cas un homme qui avait du respect pour quelques personnalités anarcho-syndicalistes dont la morale du «non-parvenir» lui convenait. Il afficha son accord avec les anarchistes espagnols. Appréciant le côté franc-tireur propre au journalisme libertaire, il se lia aux rédacteurs de "La révolution prolétarienne", une revue syndicaliste révolutionnaire, qui ne baissaient la tête ni devant la toute-puissance des stalinien en milieu ouvrier, ni devant celle du patronat. Au début des années 1950, il pencha vers l'anarcho-syndicalisme, nouant des liens avec Pierre Monatte et Alfred Rosmer, s'associant au "Congrès pour la liberté de la culture" et à sa revue, "Preuves", qui réunissaient des intellectuels anticomunistes venant de tous les horizons. Au printemps 1954, il publia, dans "Témoins", une revue anarchiste, un article intitulé "**Calendrier de la liberté**" où il souligna l'importance de deux dates pour l'histoire des mouvements libertaires : le 16 juillet 1936, début de la révolution espagnole, et le 17 juin 1953, révolte des travailleurs en R.D.A..

Il avait toujours fait la critique de l'État.

À Alger, en 1939, à l'approche d'une autre guerre entre la France et l'Allemagne, lui et ses amis, considérant que le traité de Versailles (1919) était très humiliant pour les Allemands ; qu'il établissait une fausse paix car il faisait honte aux vaincus, et ne pouvait qu'engendrer le ressentiment ; se dirent qu'une vraie paix aurait dû dépasser les égoïsmes nationaux, et respecter la liberté des peuples au-delà des États, en tenant compte du fait que la politique devait d'ailleurs appartenir aux peuples qui, seuls, sont les acteurs historiques, les États n'étant que leurs représentants. Il pensait déjà qu'il aurait fallu dépasser l'État-nation qui est forgé par la guerre et pour la guerre, son idéologie héroïque et haineuse étant un leurre ; et que le jusqu'au boutisme sanguinaire des États en guerre provoque le totalitarisme à l'intérieur, l'impérialisme à l'extérieur, deux pathologies du pouvoir.

Mais la guerre effectivement déclenchée, avec l'Occupation, la Résistance, la Libération, les problèmes de l'après-guerre, il dut admettre que devait dominer la volonté de fusion dans une totalité ; que la France avait besoin d'un État fort, dirigeante, redistributrice. Mais il stipula qu'il devait rester modeste, à la mesure des individus et de la pluralité sociale.

Aussi, lui qui était aux antipodes de la volonté de restaurer «l'autorité indivisible de l'État», regretta-t-il d'assister, à la Libération, avec l'ascension triomphale du général de Gaulle, au retour de l'étatisme français, resta réfractaire à cette exaltation de l'État, à la volonté, afin de tirer un trait sur le parlementarisme de la IVe République, de faire procéder à l'élection de son «chef» au suffrage populaire, au risque de confisquer la démocratie. Cependant, s'il ne croyait pas à l'homme providentiel, il n'adopta pas pour autant une hostilité systématique à son égard ; il allait même plus tard le rencontrer, et lui demander la grâce de militants algériens.

Dès 1946, reprenant le thème libéral de l'État modéré, bien connu depuis Locke et Montesquieu, il déclara : «*Il faut des lois d'équilibre*», des «*institutions de convalescence*» pour une Europe malade, afin de réduire la toute-puissance de l'État. Aspirant à une démocratie qui exclurait toute représentation verticale et unitaire de l'État, il voulut le limiter, maintenir de nombreuses médiations entre lui et l'individu. Il demanda pourquoi l'État aurait pouvoir de vie et de mort sur les êtres humains, considérant qu'il était le plus grand criminel en ce siècle, l'auteur de crimes de masse au nom de passions que sont la Nation, le Peuple, la Révolution, crimes qu'on oublie parce qu'ils se parent de la légalité et de la souveraineté.

Dans *“L'homme révolté”* (1951) mais aussi dans de nombreux articles réunis dans *“Actuelles”*, il chercha non à abolir l'État mais à le «*délivrer de tout messianisme et de la nostalgie du paradis terrestre*», à, comme il le dit dans *“Ni victimes, ni bourreaux”*, combattre l'idolâtrie de l'État. Du fait de son esprit libéral, il se défiait de l'État, de son hége monie, de son hypertrophie liberticide, de la concentration des pouvoirs, un mal typiquement français. S'éloignant radicalement de la culture jacobine française, il affirmait que l'unité doit être équilibrée par la reconnaissance de l'altérité. Ses convictions, qu'il fit primer sur ses luttes, peuvent se résumer ainsi : un État modéré, des institutions au service des peuples. Mais ce thème ne pouvait être pris en considération en un temps où, aux yeux de l'intelligentsia, la modération ne pouvait être qu'une vertu tiède et bourgeoise. Aussi ne rencontra-t-il qu'une indifférence générale.

Lui, qui avait vu fleurir la terreur d'État, en temps de guerre comme en temps de paix, à travers des totalitarismes divers, qui rejettait les idéologies qui justifient la mort d'êtres humains au nom d'un avènement de *“l'Histoire”* ou d'une divinité, condamna haut et fort, en particulier dans sa pièce *“L'état de siège”*, le recours au «*meurtre légitimé*», les cyniques personnages que sont La Peste et Nada assouvisant leur soif de l'homicide programmé en faisant preuve d'une créativité et d'une lâcheté remarquables quand il s'agit d'abattre ou de faire abattre leurs semblables.

Dans *“Réflexions sur la guillotine”* (1957), il considéra qu'est criminel un État qui sacrifie ses buts de guerre : «*On tue pour une nation ou pour une classe divinisée. On tue encore pour une société future divinisée elle aussi. Et des religions sans transcendance tuent en masse des condamnés sans espérance.*» Dans ce texte encore, il s'éleva contre «*ceux qui croient avoir le droit, la logique et l'histoire avec eux*», et se rendent coupables de «*crimes d'État*» qui, «*depuis trente ans, [...] l'emportent de loin sur les crimes des individus*» ; il affirma qu'*“il faut proclamer que la personne humaine est au-dessus de l'État”* ; il proclama qu'il fallait abolir la peine capitale pour «*protéger l'individu contre un État livré aux folies du sectarisme et de l'orgueil*». Pour lui, le sacré ne devait plus

être attaché à la puissance de l'État mais à l'inviolabilité de la personne humaine. Jusqu'à sa mort, il dénonça la violence étatique, d'où elle vienne : les répressions des révoltes, en Algérie, à Madagascar, en Hongrie, en R.D.A...

Mais, d'autre part, il examina les droits et les «capacités d'agir» qu'offre l'État. Considérant que sa finalité reste la vie des peuples, il mit au premier plan de ses actions une défense, contre un État trop facilement répressif, de l'être humain à la mesure des atteintes que celui-ci subissait en son temps. Il rappelait que, faisant face à l'État, à l'État-nation, il y a la société et l'aspiration à la fraternité.

* * *

Camus fut un homme de gauche dont l'évolution, de l'adhésion au parti communiste pour en arriver à la social-démocratie, serait semblable à celles de bien d'autres intellectuels du XXe siècle s'il n'avait finalement laissé s'exprimer un esprit véritablement libertaire. Par contre, il fut un Français d'Algérie qui, en dépit de cette pensée de gauche, ne put jamais accepter l'idée de l'indépendance de l'Algérie. Il reste qu'il fut fidèle à la volonté, bien exprimée dans son article du 19 août 1944, d'œuvrer «*non pour la politique, mais pour la morale*».

Sa réflexion morale

Si Camus se défendit d'être un «maître à penser», si, dans son "Discours de Stockholm", il demanda : «*Quel écrivain [...] oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu?*», cet homme de bonne volonté, déployant une gentillesse qui fut non seulement un des traits de son caractère mais un des éléments de sa pensée, manifestant toujours un sens aigu de la responsabilité, ayant le culte du travail et de la volonté, le goût de l'économie, se caractérisant plus par l'indignation que par l'insoumission, se montrant toujours épris de vérité, de justice, de liberté, soucieux du respect de la dignité humaine, refusant tout ce qui peut porter atteinte à l'individu, à son intégrité physique ou morale, dénonçant l'asservissement de l'être humain sur lequel débouche la révolte politique, fut un intellectuel sincèrement désireux d'aider à vivre, de faire penser mieux pour qu'on vive mieux, qui, plus que de philosophie ou de politique, se préoccupa de morale, intitula d'ailleurs un chapitre d'"*Actuelles I*" "*Morale et politique*".

Aussi ne sait-on si on doit bien lui attribuer cet aveu de celui qui est son alter ego dans son roman autobiographique, "*Le premier homme*" : «*Il y a en moi un vide affreux, une indifférence qui me fait mal*» car, en fait, il s'intéressa à ses contemporains, aimait la complexité de l'être humain, et affirma l'*«orgueil de la condition d'homme»* que, fidèlement, scrupuleusement, loyalement, il accepta avec toutes ses conséquences, ne cessant de s'interroger sur elle. On trouve, constante dans ses écrits, une méditation morale traduite en termes austères mais vibrants, en contact direct avec la sensibilité de l'époque.

Lui, qui fut un grand admirateur de Malraux, aurait pu adopter comme règle pour sa vie et pour son œuvre ce que, dans le roman "*L'espoir*", à Scali qui lui demande : «Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie?», Garcia répond : «Transformer en conscience une expérience aussi large que possible». Camus, homme lucide, sans peur et sans espoir, a su transformer en conscience et en œuvre d'art l'expérience d'une vie. Quand il indiqua à son ami, le critique J.-C. Brisville, qu'il n'était «*pas un philosophe*», qu'il ne croyait «*pas assez à la raison pour croire à un système*», il ajouta : «*Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il faut se conduire.*» Or, comme on l'a vu, en ce qui concerne sa propre conduite, il se permit une grande liberté sexuelle et amoureuse.

En proie à une culpabilité fondamentale suscitée par les douleurs silencieuses de sa mère, puis de son épouse du fait de la double vie qu'il menait, il ne put qu'être peiné du fils et du mari qu'il était, mais aussi du Français d'Algérie luttant pour la justice mais étant incapable de reconnaître le bien fondé de l'exigence de l'indépendance de la part des Arabes et des Berbères ; mais encore de l'homme de gauche qui avait aspiré à la révolution mais avait constaté les terribles dérives auxquelles celle-ci avait conduit et continuait de conduire. Il fut donc un homme chez qui l'exigence morale fut constante et dans toutes ses activités, étant aussi au cœur de son engagement politique et de sa pratique du journalisme (il statua : "*Un journaliste qui ne se juge pas lui-même tous les jours n'est pas*

digne de ce métier»). On le constate à la lecture de ses "Carnets" (voir, dans le site, "CAMUS, ses Carnets") où, toujours animé du souci de son propre examen de conscience, n'éludant aucune difficulté, il se donna des consignes, comme, par exemples : «Le problème est d'acquérir ce savoir-vivre (avoir-vécu plutôt) qui dépasse le savoir-écrire. Et, dans la fin, le grand artiste est avant tout un grand vivant (étant compris que vivre, ici, c'est aussi penser sur la vie - c'est même ce rapport subtil entre l'expérience et la conscience qu'on en prend)». - «Ce qui m'attire, c'est ce lien qui va du monde à moi, ce double reflet qui fait que mon cœur peut intervenir et dicter mon bonheur jusqu'à une limite précise où le monde alors peut l'achever ou le détruire.» On le voit s'y poser constamment des questions sur lui-même, car, en effet, il ne fut pas l'homme des certitudes, mais l'homme des questions, qui craignait d'ailleurs de courir le risque du mensonge. Se méfiant de lui-même, il pensait ne pas mériter sa célébrité. Se demandant quelle image les autres avaient de lui, il était malheureux de ne pas se trouver à la hauteur de leurs attentes, à la hauteur aussi des vérités qu'il rappelait. Il avait un sens aigu du risque d'imposture auquel il s'exposait dans la position de moraliste qui était la sienne.

Cependant, se sachant porteur de valeurs, et utilisant son art pour les transmettre, choisissant d'être un témoin qui, n'agissant que par son seul regard, l'élève au niveau d'une protestation de la conscience lucide contre un monde qu'il réprouve, se tournant, comme son personnage de "La chute", vers les autres (Clamence s'est décrété «juge-pénitent», en fait «pénitent» qui s'accuse mais se fait «juge», accusateur des autres !), il ne cessa aussi de s'interroger sur le rapport de l'individu au monde et sur le rapport de l'individu à lui-même ; et il opposa à tous, à chaque occasion, le fait moral à l'état brut, en ne voulant être ni le complice ni la victime du mal. Rejetant le cynisme, ayant dit vouloir «refuser d'être un fanatico sans cesser d'être un militant» (dernier entretien, 20 décembre 1959), brandissant l'éthique de la conviction, de la responsabilité, il s'affligea de voir le lien social craquer, se briser un peu partout, de constater le déclin d'une morale civique qui mette l'individu au-dessus des idéologies, tandis que s'impose l'idée que la fin justifie les moyens.

Pourtant, même s'il était orphelin de père, vivait dans une famille pauvre et analphabète, il fut animé du goût du bonheur qui lui était inspiré par une nature méditerranéenne qui invitait l'être humain à jouir de sa seule présence au monde, de son accord avec l'univers. De plus, jouèrent un rôle décisif les pratiques du football et du théâtre : «Ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et des obligations des hommes, c'est au sport que je le dois. [...] J'appris tout de suite qu'une balle ne vous arrivait jamais du côté où l'on croyait. Ça m'a servi dans l'existence et surtout dans la métropole où l'on n'est pas franc du collier.» - «Vraiment, le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités.» (en 1959, dans "Pourquoi je fais du théâtre?" où il confia aussi que, dans ce milieu, «on est vertueux, en somme, par nécessité, ce qui est peut-être la seule manière de l'être»). Mais il fut vite soumis, par la tuberculose, à la perspective de la mort, à la pensée que toute expérience véritable débouche dans la mort, qui pose une interrogation ne recevant pas de réponse satisfaisante dans un monde qui, selon lui, est sans Dieu.

* * *

Ce fut en poursuivant sa volonté de recherche à la fois de la vérité et de la beauté qu'il produisit une œuvre construite sur la tension, indépassable, entre l'innocence et la culpabilité, où la préoccupation morale fut constamment poursuivie.

Dans le roman "La mort heureuse", il affirma : «On ne vit pas plus ou moins longtemps heureux. On l'est. Un point, c'est tout. Et la mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas.».

Dans la nouvelle "Amour de vivre", il reconnut : «Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre», faisant toutefois, dans une lettre à René Char, cette rectification : «On parle de la douleur de vivre. Mais ce n'est pas vrai, c'est la douleur de ne pas vivre qu'il faut dire.» Cette dualité est significative car la nouvelle se trouve dans un recueil de 1937 intitulé "L'envers et l'endroit", où se trouve un texte qui a aussi ce titre, ainsi qu'un autre qui est intitulé "Entre oui et non" : voilà qui traduit la tension que ressentit toujours Camus entre deux aspects de l'existence : l'envers qui la nie, qui appelle l'angoisse et la révolte, l'endroit qui la justifie grâce au bonheur ; et on allait retrouver cette

dualité fondamentale dans le titre d'un autre recueil, "L'exil et le royaume" (1954), où il apparaît qu'on ne peut trouver le second que si l'on a connu le premier.

Auparavant, Camus, qui, dans un de ses "Carnets", s'était donné ce but : «*Trouver une démesure dans la mesure.*», pencha d'abord vers la «démésure» qui se manifesta dans les œuvres de son «cycle de l'absurde» qui furent pour lui une manière de faire de la littérature comme un défi lancé à la société de son temps, car il se montra dur, exigeant, révolté, presque anarchisant et parfois nihiliste, déclarant, dans "Le mythe de Sisyphe" : «*Aucune morale, ni aucun effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques qui ordonnent notre condition*» ; dans cet "Essai sur l'absurde", il considéra que «*l'homme absurde*» «*soustrait son action à tout jugement hormis le sien*», se dispense de toute morale, car «*ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde*», ne cherche pas «*des règles éthiques [...] mais des illustrations et le souffle des vies humaines*». Il affirma : «*La morale d'un homme, son échelle de valeurs n'ont de sens que par la quantité et la variété d'expériences qu'il lui a été donné d'accumuler.*» Mais, en fait, il n'endossait pas la conduite des êtres absurdes qu'il créa, ayant seulement voulu laisser la logique absurde filer tout droit pour observer le point d'aboutissement, qui est le crime ou la folie. D'ailleurs, avec Sisyphe, il voulut prouver que, loin de fonder sur la conscience de l'absurde une morale désespérée et désespérante, il proposait plutôt d'atteindre le bonheur. Et Gaétan Picon (dans "Panorama de la littérature française") put faire ce commentaire : «*Sans quitter le terrain de l'absurde, il y a une existence possible et, peut-on dire, une morale. Mais cette morale n'aura de sens que si elle refuse d'omettre la donnée essentielle : l'absurde ; que si elle rejette les élisions : le suicide, la croyance religieuse, l'espoir. La valeur suprême est la lucidité : il y a un héroïsme à vivre en pleine conscience, à affronter l'absurde en pleine lumière.*»

Une mutation se produisit chez Camus quand il fit face à la guerre, à l'Occupation. Engagé dans la Résistance et devenu journaliste à "Combat", dans son éditorial du 4 décembre 1944, il osa formuler ce projet audacieux et imprudent : «*Nous sommes décidés à supprimer la politique pour la remplacer par la morale. C'est ce que nous appelons une révolution.*» ; il œuvra pour l'établissement d'une éthique de la vie publique, politiciens comme journalistes pouvant d'ailleurs encore y puiser des règles de déontologie. Mais, bien vite, il dut constater que la politique avait repris sa place, et la morale, la sienne ; que la cause révolutionnaire avait un peu plus dévoilé sa face criminelle. Dans son éditorial du 3 novembre 1944, intitulé "Le pessimisme et le courage", il donna cette leçon : dans un monde qu'il est illusoire de chercher à justifier, dans un temps qu'il est criminel de vouloir absoudre, le courage, s'il s'appuie sur la probité, ouvre, pour l'honneur de l'être humain, ses chances à l'action ; et il définit cette exigence : «*Nous croyons que la vérité de ce siècle ne peut s'atteindre qu'en allant au bout de son propre drame. Si l'époque a souffert de nihilisme, ce n'est pas en ignorant le nihilisme que nous obtiendrons la morale dont nous avons besoin. [...] Nos camarades communistes et nos camarades chrétiens nous parlent du haut de doctrines que nous respectons. Elles ne sont pas les nôtres, mais nous n'avons jamais eu l'idée d'en parler avec le ton qu'ils viennent de prendre à notre égard et avec l'assurance qu'ils y apportent. Cette coïncidence dans quelques esprits d'une philosophie de la négation et d'une œuvre positive figurait le grand problème qui secouait dououreusement toute l'époque. Mais c'est un problème de civilisation. Il s'agit de savoir si l'homme, sans le secours de l'éternel ou de la pensée rationaliste, peut créer à lui seul ses propres valeurs. Or les civilisations ne se font pas à coups de règle sur les doigts. Elle se font par la confrontation des idées, par le sang de l'esprit.*»

Dans son roman, "La peste" (1947), le déferlement du fléau, qui représente le mal, impose la nécessité de la solidarité entre êtres humains, tandis que le docteur Rieux peut déclarer à la fin : «*Ce que l'on apprend au milieu des fléaux, c'est qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser*», expression, de la part de Camus, de sa très haute conception de l'être humain, fondement de son exigence morale.

Dans sa pièce, "L'état de siège" (1948), le héros n'est d'abord que préoccupé de son seul bonheur personnel, mais ensuite choisit la solidarité, lutte contre la tyrannie meurtrière, et accepte de mourir en échange de la libération de la ville.

Dans sa pièce, "Les justes" (1949), Camus fit revivre le dilemme de jeunes terroristes russes de 1905 qui, afin de combattre le tsarisme, veulent tuer le grand-duc qui exerce un pouvoir despotaïque sur Moscou, mais renoncent à leur projet quand l'explosion risque de faire mourir aussi des enfants.

Dans son essai, "L'homme révolté" (1951), il condamna la révolution qui «*n'a sans doute qu'un mépris justifié pour la morale formelle et mystificatrice qu'elle trouve dans la société bourgeoise. Mais sa folie a été d'étendre ce mépris à toute revendication morale*». Et il opposa, à la révolution comme à l'absurde, la révolte qui propose «une règle de conduite», Ainsi, si la révolte s'en prit à cette morale dont on a fait la base de l'ordre établi, la morale formelle, qui est figée, abstraite, qui conduit à la même négation des droits de la conscience que les proclamations cyniques ou nihilistes, elle n'en est pas moins, dès le premier moment, engagée dans une voie morale, se soumet à «une morale» qui proscrit «*la servitude*», «*le mensonge*», «*le meurtre et la violence*» ; qui «*plaide donc pour la vie*», pour «*la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin*» ; qui reconnaît «*que la liberté a ses limites partout où se trouve un être humain*». Il affirma alors : «*Il faut une part de réalisme à toute morale : la vertu toute pure est meurtrière ; il faut une part de morale à tout réalisme : le cynisme est meurtrier.*» Il considéra que le révolté «est à la recherche, sans le savoir, d'une morale et d'un sacré.» Cette morale véritable de la révolte est une morale vivante, concrète, agissante, insérée dans la vie quotidienne, celle de l'individu et celle de tout un peuple. Elle est une morale de l'effort qui «*éternellement refuserait l'injustice sans cesser de saluer la nature de l'homme et la beauté du monde*». Elle est encore une morale collective concernant tous les humains, aucun ne pouvant être sacrifié au nom d'un idéal absolu, ce qui serait trahir l'essence même de la révolte, une morale exaltant la solidarité humaine face au mal. Au révolutionnaire, qui est un être assoiffé de puissance se mettant au service de l'Histoire, Camus opposa le révolté qui est un être amoureux de la justice, et se mettant au service de l'esprit. La pureté, la supériorité morale sont donc de son côté.

Surtout, à la fin de son essai, en définissant ce qu'il appela «*la pensée de midi*», il indiqua que l'action du révolté dans la société doit être animée du souci de la «mesure», qui doit permettre de concilier dimensions personnelle et collective, justice et liberté, qui invite à choisir des solutions moyennes aux problèmes de l'humanité. Ce fut non sans lyrisme qu'il proposa cette «troisième voie», celle de la mesure grecque, de l'ordre classique, qui réhabilite la révolte expurgée du nihilisme ; qu'il proposa une morale de l'incessant effort, pour maintenir la mesure, et son «*intransigeance exténuante*».

Cependant, il faut remarquer que ce n'est guère convaincant car on voit mal comment, épribe d'absolu, la révolte pourrait se concilier avec une sagesse purement relative et un consentement au monde. Et les détracteurs de Camus eurent alors beau jeu de dénoncer en lui un penseur tiède, un nihiliste confortable, de se moquer de son idéalisme modéré, Sartre, croyant le discréder, en le qualifiant de moraliste classique, exposant en effet des vérités d'un sens commun, proférant d'ailleurs de ces maximes dont des exemples ont été donnés pages 19-20. Mais Camus n'aurait pas dû s'en offusquer, et on peut, au contraire, l'en féliciter car, si les moralistes ont, depuis des millénaires, réfléchi sur les conduites humaines, il reste que les vérités qu'ils ont établies doivent, à chaque époque, être répétées, reprises pour répondre aux nouvelles situations que connaissent les êtres humains.

Dans la préface du recueil "L'envers et l'endroit" (1959), il fit encore preuve de modestie en spécifiant : «*Il faut mettre ses principes dans les grandes choses, aux petites, la miséricorde suffit.*» Et, en effet, il a toujours combattu ce qu'on pourrait appeler l'intégrisme, la volonté de pureté qui conduit à l'intransigeance et à la barbarie ; il nous a bien dit que la recherche d'un absolu est à proscrire puisqu'elle nie la condition humaine.

* * *

Si l'on essaie d'esquisser le grand traité de morale que Camus avait envisagé mais qu'il n'a pas écrit, on pourrait dégager les principes suivants :

Comme, à l'appel des êtres humains, ne répond que «*le silence déraisonnable du monde*» ("Le mythe de Sisyphe"), le silence inacceptable d'un Dieu muet devant leur malheur, qui est cependant censé pouvoir, s'il le voulait, les délivrer et leur permettre enfin de vivre la vie qui leur est due, Camus, en véritable humaniste qui affirme qu'il n'y a pas de sens supérieur à la vie, qu'il n'y a pas de

transcendance surnaturelle, qu'aucune volonté supérieure ne peut consoler les êtres humains, les rassurer ou les sauver, leur proposa une foi laïque.

Il leur montra qu'ils sont totalement maîtres de leur destinée, totalement maîtres de se donner les conduites de leur choix. Mais il indiqua aussi que, libérés des illusions métaphysiques et politiques, il leur faut rester terre à terre pour tenter de forger, au gré des engagements, leur propre liberté. Il les incita à s'investir dans le présent (dans "L'homme révolté", il stipula : «*La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.*»).

Mais le monde tel qu'il est dispense le mal sous de multiples formes (pauvreté, maladie, douleur physique, misère psychologique, injustice sociale, civilisation moderne où toutes les valeurs sont dénaturées, sinon inversées, la vérité paraissant moins séduisante que le mensonge, l'amour des autres n'étant qu'un narcissisme déguisé, et l'innocence, qu'une bonne conscience factice, aliénations, réprobations, détresse, guerre, mort) contre lesquelles il faut se révolter.

Chaque individu est donc appelé à s'opposer au malheur, d'abord en étant sincère. Affirmant la nécessité de l'authenticité, de la parole vraie, il s'interrogea sur la différence qui existe entre ne pas mentir et dire la vérité qui, cependant, n'est pas simple, n'est pas donnée, mais toujours fuyante, toujours à conquérir ; il stigmatisa les conduites inauthentiques qui font que, pour les accepter ou les justifier, on se donne des alibis faciles, on fuit l'évidence irrécusable du mal en alléguant les contraintes rassurantes de l'ordre social, d'une rationalité faite d'évidences superficielles, ou de la foi. Il invitait à faire des choix, et à s'y tenir. Il considérait que la complaisance, en particulier pour le futile, est le signe d'un dérèglement qui ne comporte pas d'excuses ; on lit dans un ses "Carnets" : «*Chaque fois que l'on cède à ses vanités, chaque fois que l'on pense et vit pour "paraître", on trahit. À chaque fois, c'est toujours le grand malheur de vouloir paraître qui m'a diminué en face du vrai. Il n'est pas nécessaire de se livrer aux autres, mais seulement à ceux qu'on aime. Car alors ce n'est plus se livrer pour paraître mais seulement pour donner.*»

On a vu qu'il a montré que, si la lutte contre le mal peut bien être menée par des héros anonymes résistant, le plus souvent avec des moyens de fortune, aux avancées de la peste, comme ils sont seuls, ils le font inutilement, que s'impose aux êtres humains la solidarité, la fraternité ; et que c'est d'ailleurs dans cette relation avec les autres qu'ils peuvent trouver le seul sens de leur vie, la seule transcendance qui soient possibles.

Le mal est d'abord celui des iniquités, des injustices, d'où sa revendication de la justice dont, dans son éditorial de "Combat" du 22 novembre 1944, il donna cette définition et cette mise en garde : «*La justice est à la fois une idée et une chaleur de l'âme. Sachons la prendre dans ce qu'elle a d'humain, sans la transformer en cette terrible passion abstraite qui a mutilé tant d'hommes. Tuer la liberté pour faire régner la justice revient à réhabiliter la notion de grâce sans l'intercession divine et restaurer, par une réaction vertigineuse, le corps mystique sous les espèces les plus basses.*»

Ayant écrit dans un de ses "Carnets" «*Si l'homme échoue à concilier la justice et la liberté, alors il échoue à tout*», il ne cessa de répéter que l'être humain a droit à l'une et à l'autre, que son action doit veiller à protéger ces droits fondamentaux.

Il rejetait la haine, et mettait en avant son contraire qui, disait-il, n'est pas «*l'idéalisme timide, mais la justice généreuse*».

Affirmant que l'autre, même le pire criminel, était son semblable, il prit la défense du délinquant. Dans "L'artiste en prison" (texte de 1952 écrit en hommage à Oscar Wilde), il nota : «*Le génie est celui qui crée pour que soit honoré aux yeux de tous et à ses propres yeux le dernier des misérables au cœur du bagne le plus noir [...] La fin suprême de l'art est alors de confondre les juges, de supprimer toute accusation, et de tout justifier, la vie et les hommes dans une lumière qui est celle de la beauté parce que c'est celle de la vérité. Aucune grande œuvre n'a été fondée sur le mépris ou la haine.*»

Il s'éleva contre la violence, tout en reconnaissant qu'elle est potentiellement présente en chacun de nous, tout en pouvant même admettre que le mal ne peut être évacué, avec d'ailleurs la tentation de s'en faire la victime exemplaire, dans une morale sacrificielle qui apparaît à la fin de "L'étranger", à la fin des "Justes" et même à la fin de "La chute" : impuissant à combattre le mal, le héros l'exorcise par une mort spectaculaire qui, à la façon de la catastrophe tragique, mêle crainte et pitié, et fait

surgir l'innocence d'un châtiment immérité. Mais, le plus souvent, il stipula que ce qui fait qu'un être est véritablement humain est notamment sa capacité à résister à une morbide «*rage de destruction*». Il s'éleva surtout contre la violence meurtrière organisée, contre la violence légitimée et institutionnalisée, contre le terrorisme d'État. Mais, sur cette question encore, sa position fut complexe. En effet, il déclara que cette «*violence est à la fois inévitable et injustifiable*». Ayant connu la guerre et la Résistance, la lutte contre l'occupant nazi, il savait qu'elle est «*inévitable*». Mais il ne cessa aussi de répéter qu'elle est «*injustifiable*», au sens qu'elle ne doit pas faire l'objet d'une légitimation systématique. Il pensait que, à la violence, on devait à tout prix «*garder son caractère exceptionnel*», qu'on devait «*la resserrer dans les limites qu'on peut*», «*amortir ses effets terrifiants en l'empêchant d'aller jusqu'au bout de sa fureur*» (dans *"Deux réponses à Emmanuel d'Astier de la Vigerie"*, voir le texte plus complet dans "CAMUS, ses autres textes de réflexion") parce que, sans mesure rigoureuse, par la violence, la révolte s'annule, se fait crime, se dévoie dès lors qu'elle perd de vue la vie humaine comme bien premier. Il avança encore que la violence devrait être sélective, et il rejeta absolument la violence confortable. Il refusa que se produise ce qu'on nomme aujourd'hui le «dommage collatéral». Il accepta que les attentats terroristes aveugles entraînent des législations qui briment les libertés, et même appellent la vengeance et la répression par la torture.

Du fait de son refus de la violence meurtrière organisée, et de sa conviction que la vie est une valeur souveraine, une valeur suprême qui doit être absolument protégée, il lutta fermement contre la peine de mort, en particulier en écrivant *"Réflexions sur la guillotine"* (1957) (voir, dans le site, dans "CAMUS, ses autres textes de réflexion"). Dans *"Sauver les corps"*, un article publié le 20 novembre 1946, il affirma : «*Je ne saurais plus admettre aucune vérité qui puisse me mettre dans l'obligation directe ou indirecte de faire condamner un homme à mort.*» Il milita pour obtenir un code de justice internationale ayant comme article premier l'abolition de la peine de mort, ce qui, aujourd'hui, a été acquis puisqu'aucun de nos tribunaux pénaux internationaux n'a le pouvoir d'infliger la peine capitale même lorsqu'il poursuit le crime contre l'humanité.

Se méfiant des utopies, il pensait qu'il faut se garder des absous, qui risquent tous de devenir meurtriers, l'Histoire apprenant que, en leur nom, on a tué trop d'êtres humains. Dans son *"Appel pour une trêve civile"* (1956), il proclama : «*Aucune cause ne justifie la mort de l'innocent.*» Il dénonça le fait que la soumission à la foi religieuse, à l'idéologie politique, à «la loi de l'Histoire», à l'impératif de réalisme et d'efficacité, mènent au cynisme, en se disant : «*La fin justifie les moyens*». Il plaida pour l'être humain contre ces principes abstraits.

Le comble pour ce moraliste fut qu'il se rendit compte que la morale elle-même est dangereuse quand elle devient intransigeante et entraîne le procès et le jugement. En juin 1959, il écrivit dans un de ses *"carnets"* : «*J'ai abandonné le point de vue moral. La morale mène à l'abstraction et à l'injustice. Elle est mère du fanatisme et de l'aveuglement. Qui est vertueux doit couper les têtes. Mais que dire de qui professe la morale, sans pouvoir vivre à sa hauteur? Les têtes tombent, et il légifère, infidèle. La morale coupe en deux, sépare, décharne. Il faut la fuir, accepter d'être jugé et de ne plus juger, dire oui, faire l'unité - et, en attendant, souffrir d'agonie.*» - «*Supprimer la morale rabâchée de la justice abstraite, rester près des êtres et des choses, reconnaître la nécessité des ennemis, aimer qu'ils soient.*» En effet, les ennemis, en ébranlant nos certitudes, ne nous amènent-ils pas à nous remettre en question?

La dualité fondamentale chez Camus, qu'on a indiquée plus haut, fit que, au sentiment du tragique de la condition humaine, il opposa toujours la confiance dans l'accession au bonheur.

En effet, il avait déjà montré, dans *"Le mythe de Sisyphe"*, qu'il faut fièrement défendre le bonheur humain parce que, justement, il est éphémère, voire exceptionnel («*Recevoir et donner, n'est-ce pas le bonheur et la vie enfin innocente dont je parlais en commençant. Mais oui, c'est la vie même, forte, libre, dont nous avons besoin.*»). Dans *"Le désert"*, il a défini le bonheur comme «*le simple accord entre un être et l'existence qu'il mène*». Dans *"Noces à Tipasa"*, on lit : «*Il n'y a pas de honte à être heureux. Mais aujourd'hui l'imbécile est roi, et j'appelle imbécile celui qui a peur de jouir.*» Dans *"La peste"*, Rieux, faisant preuve de sympathie et de solidarité à l'égard de Rambert, au moment où celui-ci pourrait s'échapper d'Oran, lui dit : «*Il n'y a pas de honte à préférer le bonheur*», le journaliste parisien lui répondant toutefois : «*Oui, mais il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.*» Dans

son "Discours de Stockholm", il révéla : «Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi». Dans "Pourquoi je fais du théâtre?", il se moqua : «Le bonheur aujourd'hui est une activité originale. La preuve est qu'on a plutôt tendance à se cacher de l'exercer, à y voir une sorte de ballet rose dont il faut s'excuser. [...] Les puissants sont souvent des ratés du bonheur ; cela explique qu'ils ne sont pas tendres. [...] Pour le bonheur aujourd'hui, c'est comme pour le crime de droit commun : n'avouez jamais. Ne dites pas ingénument comme ça sans penser à mal "Je suis heureux". Aussitôt vous lirez autour de vous sur les lèvres retroussées votre condamnation. "Ah ! vous êtes heureux, mon garçon ! Et dites-moi, que faites-vous des orphelins du Cachemire et des lépreux de Nouvelles-Hébrides, qui, eux, ne sont pas heureux, comme vous dites." Hé oui que faire des lépreux? Comment s'en débarrasser comme dit notre ami Ionesco. Et aussitôt nous voilà tristes comme des cure-dents. Pourtant moi, je suis plutôt tenté de croire qu'il faut être fort et heureux pour bien aider les gens dans le malheur. Celui qui traîne sa vie et succombe sous son propre poids ne peut aider personne. Celui qui se domine au contraire et domine sa vie peut être vraiment généreux et donner efficacement. [...] Il y a comme ça de nos jours des gens qui se dévouent d'autant plus à l'humanité qu'ils l'aiment moins. Les écrivains engagés se réfugient souvent dans l'action parce qu'ils n'ont pas su trouver le bonheur. [...] Étonnez-vous après cela que le monde ait mauvaise mine, et qu'il soit difficile d'y afficher le bonheur, surtout, hélas, quand on est un écrivain. Et pourtant, j'essaie personnellement de ne pas me laisser influencer, je garde du respect pour le bonheur et les gens heureux.»

Il assura que l'être humain est fait pour être heureux, que la sagesse est l'art du bonheur qui, cependant, doit être conçu, non comme un état qui relève du hasard mais comme une construction fragile.

Si Camus et beaucoup de ses personnages ont une immense aptitude au bonheur viennent le contrecarrer les difficultés de la vie, le malheur. Mais il montra aussi qu'il n'y a pas de bonheur sans malheur, pas de réussite sans échec, pas de grandeur sans misère. Et, devant cette fatalité, il opposa ce qu'on peut considérer comme un stoïcisme, mais sans tristesse et sans pédantisme, un stoïcisme sensible, sensuel, généreux, qui lui fit déclarer : «J'ai toujours pensé que si l'homme qui espérait dans la condition humaine était un fou, celui qui désespérait des événements était un lâche.»

Conclusion

On a vu que l'homme que fut Camus connut une dure expérience de la pauvreté et du malheur de la maladie, ainsi que des contradictions entre son intime conduite sensuelle et sa posture publique, d'où une vulnérabilité qu'il a révélée, répétée, ressassée, et qui nous le rend proche, qui fait que, comme l'a dit Roger Martin du Gard, il fut «celui qu'on peut ensemble admirer et aimer».

On a vu aussi qu'il satisfit une véritable passion en se consacrant au théâtre ; que l'écrivain déploya son talent et son énergie en de multiples voies, étant journaliste, dramaturge, romancier et nouvelliste ; que le penseur exerça sa réflexion sur des questions philosophiques, esthétiques, politiques et morales.

On a pu constater que, preuve constante de son authenticité et de sa singularité, il évolua tout en restant fidèle à lui-même, ainsi qu'il l'a dit lui-même dans une interview de 1952, en pleine polémique autour de "L'homme révolté" : «On évolue en somme à partir de quelque chose, d'une vérité entrevue ou d'une certitude quasi organique quelquefois. On évolue en somme à partir d'une fidélité.» Et ses "Carnets" sont le témoignage direct et permanent de cette fidélité. Il fut toujours soucieux de tenir sa parole.

Mais on peut, au contraire, considérer que c'est avec la matière de ses propres contradictions et de celles de son temps, avec la tragédie de l'Algérie française, l'exaltation de la Résistance et les problèmes du monde, qu'il sut extraire de quoi composer son œuvre. À la fois niant et affirmant, essayant de maintenir une «mesure», l'équilibre entre deux termes qui s'opposent et qui s'excluent, ménageant un perpétuel passage de l'un à l'autre, il dénonça le magistère des vérités proclamées, philosophiques, politiques, morales. Comme on ne peut le soupçonner daucun conformisme idéologique ; comme, dans sa vie publique, il ne donna de gages à personne ; comme on ne peut

mettre en doute ni sa sincérité, ni son courage, on est frappé par sa droiture, mais aussi par sa clairvoyance car il sut s'engager dans de bons combats. Sa parfaite honnêteté intellectuelle se manifesta dans sa manière de poser les problèmes, et même de rencontrer ses adversaires.

Pour lui, qui fut réfractaire aux grandes théories, les idées n'étaient pas des idoles intouchables, mais des outils pour changer la vie. Sa pensée n'était pas figée, n'était pas à méditer dans la vieillesse, une fois la vie vécue ; elle était faite pour l'action à venir, pour l'être conscient et avide du lendemain, pour l'instant présent dans sa dynamique incandescente. Toujours placé du côté du cœur, longtemps il brandit l'éthique de la conviction, de la responsabilité, avant d'être déçu des grandes causes

Aussi le jury du prix Nobel de littérature a-t-il reconnu sa volonté de mettre «en lumière les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes».

Cette prestigieuse récompense ne fit pas se taire ses détracteurs, qui toujours se plurent à relever ses prudences, ses remords, ses scrupules, ses contradictions ; qui lui reprochèrent de se mêler de tout, en se tenant trop au-dessus de la mêlée ; d'avoir toujours eu une pensée bienveillante ; d'avoir su trouver de belles phrases en faveur de toutes les bonnes causes ; d'avoir créé une œuvre d'ordre mise au service d'un humanitarisme de convention, et tout entière placée sous le signe de grands principes désincarnés (Honneur, Innocence, Justice, Bonheur) ; d'avoir été l'ami du genre humain.

* * *

Après sa mort accidentelle et prémature, du fait de la montée des mouvements de contestation socio-politiques, il fut progressivement délaissé par une jeunesse universitaire plus proche alors du marxiste Sartre. Son œuvre parut inutilisable. Il fut qualifié de «faux philosophe» et d'«écrivain raté» alors qu'il avait été un des premiers penseurs de l'après-guerre à s'opposer au dogmatisme, aux totalitarismes, et à vouloir établir une morale civique qui met l'individu au-dessus des idéologies.

Mais en 1991, la fin de l'U.R.S.S qui signifia la faillite du marxisme, le fracassant effondrement du communisme, et un certain retour des valeurs de liberté et d'individualité firent rétrospectivement paraître frappantes sa lucidité, sa clairvoyance. Tandis que les grands systèmes explicatifs semblaient à bout de souffle, sa pensée se révéla, plus que jamais, visionnaire. Cela lui valut un certain regain de popularité. Dans sa livraison du 9 juin 1994, "Le nouvel observateur" put parler du «triomphe de Camus».

On apprécia le fait que ce contemporain aigu de son siècle eut toujours eu le souci de rester concret, de partir d'une expérience précise pour aborder les questions les plus essentielles ; qu'il condamna la complaisance pour l'idée, pour la théorie, pour ces abstractions qui permettent de justifier les crimes politiques sous couvert d'une doctrine de l'intention aussi puérile que commode ; qu'il ne développa pas de véritable système de pensée, mais s'éleva toujours contre les conformismes dans lesquels une société s'enlise, cela en payant d'ailleurs très cher son indépendance d'esprit ; qu'il n'appartint à aucune chapelle, se maintenant dans un équilibre, dans un entre-deux permanent ; que, si, du fait de sa pudeur, il formula ses vœux, il le fit toujours, tout extraordinaires qu'ils étaient, du ton le plus simple et sans jamais hausser la voix ; qu'il n'eut peur de rien, ni de la force de frappe stalinienne, ni des différentes modes intellectuelles françaises ; qu'il fut un des rares intellectuels français à avoir très tôt dénoncé toutes les formes de totalitarisme, qu'elles soient de droite ou de gauche, à avoir rejeté autant le fascisme et le communisme que le capitalisme ; qu'il ne se trompa jamais de combats en défendant la liberté, en prônant un monde égalitaire ; que, ayant su éviter les erreurs monstrueuses comme les lâches errances, il eut raison trop tôt sur la plupart des sujets, ce qui est un grand tort, voire un crime impardonnable ; qu'il garda des silences, exprima des refus, à l'époque appelés couardises ou complicités, mais qui font aujourd'hui sa gloire ; qu'il exalta la différence pour parvenir à l'unité ; qu'il est un guide pour une action civique qui tienne compte de la grande déception à l'égard de la politique ; qu'il lui avait suffi de dire toujours la vérité pour devenir la conscience de son époque .

* * *

Aujourd'hui, soixante ans après sa mort, il est évident que, après les attaques dont il a été l'objet, il est celui à qui «*l'Histoire*» a largement donné raison. Son nom, que, en France, on a donné à nombre de lycées, de collèges, de boulevards, incarne, pour les citoyens en lutte contre le mensonge, la

corruption ou le fanatisme, le combat pour une société plus juste. On constate qu'il a dominé son époque par sa préscience, la pertinence de ses analyses. Des écrivains comme André Brink, Yasmina Khadra, Imre Kertesz, etc., le reconnaissent comme leur inspirateur. Des philosophes parmi les plus médiatiques, André Comte-Sponville, Alain Finkielkraut, Michel Onfray, lui présentent leurs hommages. Les politiciens tentent de le récupérer en se plaissant à le citer de façon d'ailleurs plus ou moins exacte.

Ayant traversé les années avec élégance et intégrité, il est l'un des écrivains les plus lus en France comme dans l'ensemble de la planète ; qu'on commence souvent à lire à l'adolescence, parfois avec passion, la ferveur qu'il suscite chez les jeunes étant presque touchante. Même si un auteur qui plaît à tous peut paraître un peu suspect, sa fortune scolaire et universitaire est impressionnante par son universalité, et des spécialistes (les «camusiens»), consacrent à son œuvre une multitude de thèses, de gloses, d'études plus ou moins précises, savantes, systématiques, qui l'ont découpé, retaillé, commenté, analysé, dans toutes les langues et dans tous les pays du monde.

D'autre part, du fait que, jeune encore, il connut une absurde mort accidentelle, qu'il laissait une œuvre violemment condensée dans le temps, il devint l'idole de camusolâtres entretenant la légende d'un homme et d'un écrivain charismatique, en faisant une icône autour de laquelle prolifère avec ferveur un véritable fétichisme.

Mais il est vrai que son œuvre, à la fois profonde et humaine, à la fois classique et moderne, antidote à l'intolérance à l'exclusion, jalon essentiel du XXe siècle, reste d'actualité parce qu'il est, plus qu'un écrivain, un philosophe ou un moraliste qui avait réfléchi sur l'absurde et sur la révolte, une voix qui, même au comble de la dérision, ne cessa d'interroger, d'aimer le monde et les humains, un ami dont, à chaque livre, on se sent plus proche.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com